Les Monikins

par

FENIMORE COOPER

Traduction de
La Bédollière

Gloubik Éditions — 2015

Chapitre Premier

Le philosophe qui émet une nouvelle théorie philosophique est tenu de fournir au moins à l'appui quelques notions de sa position sociale. Je ne trouve donc pas de meilleure voie pour préparer le lecteur à me croire que de lui donner un récit fidèle de mon origine, de ma naissance, de mon éducation et de ma vie jusqu'au moment où je devins spectateur de ces faits merveilleux que je vais avoir à lui raconter.

J'ai toujours considéré ma famille comme l'égale des plus anciennes de l'Europe ; peu d'entre elles peuvent mieux enfouir que moi leur généalogie dans la nuit des temps. ma descendance paternelle est incontestablement consignée aux registres de la paroisse et dans le testament de mon père ; personne, je crois, ne pourrait mieux retracer la carrière de mon père qu'en remontant à la seconde année de sa vie, lorsqu'il pleurait de froid et de faim dans la paroisse de Saint-Gilles, cité de Westminster, royaume de la Grande-Bretagne. Une mar-

chande d'oranges eut pitié de ses souffrances. Elle lui donna une croûte de pain pour apaiser sa faim, et le réchauffa avec une goutte d'absinthe ; puis elle le conduisit chez le magistrat de la paroisse, qui la connaissait sous d'assez fâcheux auspices. L'origine de mon père, à force d'être obscure, devenait parfaitement claire. On ne savait à qui il appartenait, d'où il venait, ni ce qu'il adviendrait de lui ; et comme la loi n'admettait pas alors que les enfants souffrissent la faim dans de semblables circonstances, le magistrat, après avoir tenté les plus louables efforts pour déterminer quelque personne charitable ; sans enfant, à se charger de l'orphelin, fut contraint, en désespoir de cause, de le confier aux soins d'une nourrice attitrée de la paroisse. La résolution de cette marchande d'oranges exerça une grande influence sur la destinée de mon père ; et il est probable que s'il se fût trouvé clans des conditions plus favorables, dues aux généreux caprices de la charité, je laisserais tomber le voile de l'oubli sur son existence passée, jusqu'à l'époque de sa majorité, dans la maison des orphelins, constatée par les documents authentiques de cette administration philanthropique, c'est ainsi qu'il n'existe pas de lacunes dans les annales de notre famille, puisque cette période, qui, dans

toutes les généalogies, est l'objet de suppositions ou d'évocation de souvenirs, se trouve légalement rapportée à l'égard de mon aïeul sur les registres de la paroisse. J'aurais dû ajouter que la marchande d'oranges ramassa mon père à la porte d'un boucher, et qu'elle lui donna le nom de l'enseigne pendue au-dessus de, sa boutique, c'est-à-dire un *veau doré* ; je fus donc plus tard très heureusement nommé Thomas Golden Galf, ou Veau Doré.

La seconde phase des destinées de mon père fut déjà le présage de sa future fortune. li fut mis en apprentissage chez un trafiquant d'objets de curiosité, tenant boutique ouverte à tous les gens qui ne savaient que faire de leur argent. Ce genre de commerce devint avantageux pour la prospérité du jeune aventurier ; car si on réfléchit que ceux qui amusent sont beaucoup mieux payés que ceux qui cherchent à instruire leurs semblables, on verra que sa situation le mettait à même d'étudier chez les hommes ces caprices de chaque jour qui, bien exploités, sont une source de richesses pour l'exploitant, et d'apprendre cette vérité immuable que les plus grands événements de la vie sont plus souvent le résultat de l'instinct que du calcul.

J'ai entendu dire à mon père que nul

n'avait été plus chanceux que lui pour s'initier dans les bonnes grâces de son patron. Le personnage qui devint par la suite mon grand-père maternel était un de ces commerçants prévoyants qui font tourner à leur profit les folies des autres, et que l'expérience de cinquante années avait rendu si expert dans son état qu'il entreprenait rarement une nouvelle affaire sans être récompensé par un succès conforme à ses espérances.

— Tom, dit-il un jour à son apprenti lorsque le temps eut amené la confiance et éveillé les sympathies de tous les deux, il faut que tu sois un garçon prédestiné, pour que le magistrat de la paroisse ait été conduit à te déposer à ma porte. Tu ne sais guère la fortune qui t'attend et les trésors qui te seront confiés si tu te montres actif et par-dessus tout fidèle à mes intérêts. — Nonobstant le caractère de probité qui distinguait toutes les opérations de son commerce, mon grand-père ne laissait jamais échapper l'occasion d'un sujet de morale. — À quoi, mon garçon, évaluerais-tu le montant de mon capital ?

Mon prédécesseur dans la ligne paternelle hésitait à répondre, car jusque-là ses idées s'étaient bornées à calculer les bénéfices, sans oser s'élever à ce point d'appré-

ciation sur l'origine d'où découlait cette ample moisson ; mais pris à l'improviste par cette question inattendue, et prompt à créer des figures d'arithmétique, il ajouta dix pour cent à la somme qu'avait produite l'inventaire de l'année précédente, et donna le total en réponse à la question qui lui était adressée.

Mon grand-père maternel éclata de rire sous le nez de mon père en ligne directe.

— Tu juges, mon ami Tom, dit-il quand sa gaieté fut un peu calmée, d'après ce que tu crois être le produit de la marchandise étalée sous tes yeux, tandis que tu devrais comprendre dans ton calcul ce que j'appelle notre capital flottant.

Tom réfléchit un moment ; car, tout en n'ignorant pas que son maître eût des capitaux placés dans les fonds publics, il n'estimait pas qu'ils eussent un rapport direct avec le cours ordinaire de ses opérations, et quant au capital flottant, il n'en comprenait pas trop l'importance, attendu qu'il était impossible d'établir une appréciation quelconque entre les prix disproportionnés de l'achat et de la vente. Néanmoins comme son maître payait rarement quelque chose sans avoir recueilli en retour sept fois au moins la valeur de ce débit, il crut que le vieillard, faisait allusion

aux avantages que lui procurait le crédit public, et il lui révéla sa manière de voir à ce sujet.

Mon grand-père paternel éclata de nouveau d'un rire tout joyeux.

— Tu es adroit dans tout genre, mon ami Tom, dit-il, et j'aime la rectitude de tes calculs, car elle prouve ton aptitude pour les affaires ; mais on ne peut pas toujours avoir dans notre profession du génie et de l'habileté. Avance ici, mon garçon, ajouta-t-il entraînant Tom vers une fenêtre d'où ils pouvaient tous deux contempler les voisins dans leur trajet à l'église, car c'était un dimanche que mes deux prévoyants protecteurs se livraient à cette étude morale de l'espèce humaine comme il convenait à la sainteté du jour. — Avance ici, mon Garçon, et tu verras une partie de ce capital que tu crois caché à la lumière du jour, et que tu vas voir s'agiter en plein jour et en pleine rue sous tes yeux. Voilà la femme de notre voisin le pâtissier : avec quel air fier elle remue la tête et déploie le colifichet que tu lui as vendu hier ! eh bien ! si maussade, vaine, frivole et peu digne de confiance que soit cette femme, elle porte avec elle une partie de mon capital.

Mon digne parent fit un geste d'étonnement, car il croyait son patron trop pru-

dent pour placer sa confiance dans une femme qui, à leur connaissance à tous deux, achetait plus que son époux n'était disposé à payer.

— Maître, elle m'a payé une guinée pour un objet qui ne valait pas sept shillings,

— Sans doute, Tom, et c'est sa vanité qui l'a poussée à cette folie. Je trafique de ses passions comme de celles de tout le genre humain. Comprends-tu actuellement quel est le capital que je fais servir à mes affaires ? Vois là-bas cette fille qui porte les patins de sa maîtresse : j'ai tiré à vue pour une demi-couronne sur le capital qu'elle tient en réserve pour moi.

Tom réfléchi longtemps à ces allusions de son prévoyant professeur, et il parvint avec le temps à les mettre suffisamment en pratique pour en tirer un excellent parti d'exploitation.

J'appris de la bouche même de ses contemporains que les opinions de mon père éprouvèrent un changement matériel entre l'âge de dix à quarante ans, circonstance qui me donna à penser que l'on ne devrait pas avoir trop de confiance dans les principes pendant cette période malléable de la vie où l'esprit, comme la faible tige, est susceptible de se plier a

l'influence des causes prédominantes.

Pendant les premières années de son âge, mon père montra beaucoup de compassion pour les enfants trouvés ; il ne rencontrait pas dans la rue un marmot en robe pleurant la misère et la faim sans partager avec lui son morceau de pain.

À seize ans, il commençait à aborder les questions politiques, et il devint très habile et très éloquent sur ce sujet avant l'âge de vingt ans. Son thème habituel roulait sur la justice et les droits sacrés de l'homme. Il y avait peu de jeunes gens dans la paroisse qui fussent en état de raisonner comme lui sur les impôts ou sur les torts de la mère patrie envers l'Amérique et l'Irlande. Ce fut vers cette époque qu'on l'entendit crier dans les rues : *Wilkes et la liberté !*

Mais, comme il arrive d'ordinaire chez les hommes de haute capacité, les facultés de mon père se concentrèrent toutes sur l'amour des richesses. À vingt-cinq ans il n'y avait pas de plus ardent disciple de Plutus, et l'on n'eût pas trouvé son égal entre Ratcliffe Highway et Bridge street.

Mon père avait atteint sa trentième année lorsque son maître, célibataire comme lui, introduisit dans sa maison, au grand

scandale du voisinage et d'une manière tout à fait inattendue, une innocente petite fille. On spéculait ; je crois, sur la faiblesse de sa nature, car cette pauvre petite créature lui fut octroyée, comme Tom lui-même l'avait été, par le magistrat de la paroisse ; mais des plaisanteries peu charitables circulèrent dans le quartier sur cette nouvelle bonne fortune du marchand de curiosités, qui ne s'en préoccupa guère.

Mon père s'éprit pour cette jeune fille d'un profond attachement ; elle fut choyée, nourrie et élevée en conséquence. À trois ans elle fut atteinte de la petite vérole, dont elle guérit, mais que son père adoptif gagna dans les soins assidus qu'il lui prodigua, et dont il mourut le dixième jour.

Ce fut un coup inattendu pour mon père, qui était alors dans sa trente-cinquième année et le premier commis de l'établissement, dont la prospérité s'était accrue au milieu des folies et des vanités du siècle. L'ouverture du testament du maître fit savoir que mon père, qui certes avait contribué à la prospérité des affaires, héritait de la libre direction de la boutique et de toutes les marchandises qu'elle contenait, et qu'il était nommé l'exécuteur testamen-

taire des dernières volontés du défunt, et chargé exclusivement de la tutelle de la petite Betty, à laquelle son protecteur léguait tout l'argent qu'il avait mis de côté.

Un lecteur vulgaire s'étonnera peut-être qu'un homme qui avait spéculé si longtemps sur les faiblesses de son espèce eût assez de confiance dans un simple commis pour lui octroyer la libre disposition de sa fortune ; mais il ne faut pas perdre de vue que l'esprit inventif des hommes n'a pas encore trouvé un moyen qui leur permît d'emporter dans l'autre monde les biens qu'ils ont possédés dans celui-ci, et qu'il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Il ne pouvait donc mieux faire que de confier cette importante fortune à celui de ses semblables qui en connaissait l'origine, et qui avait concouru à son développement, plutôt que de l'abandonner à quelque étranger avare ou indifférent. Ses prévisions ne furent pas trompées, et le digne auteur de mes jours accomplit ses obligations avec la fidélité scrupuleuse d'un homme à l'épreuve dés séductions commerciales. La petite Betty fut très convenablement élevée pour sa condition ; on prit soin de sa santé comme si elle eut été la fille unique d'un souverain, et non la simple héritière d'un marchand de curiosités. Son éducation morale fut confiée à

une vieille fille, son esprit abandonné à sa pureté originelle, et sa personne protégée contre les embûches des coureurs de fortune. Pour compléter le catalogue de ses soins et de ses attentions paternelles, pour prévenir les accidents et les hasards de la vie d'une femme, mon vigilant père décida de la marier convenablement, dans sa dix-neuvième année, à un homme sur lequel il pût placer sans hésitation son entière confiance ; et comme il n'en trouva pas de plus convenable que lui-même, il ne chercha pas plus loin. Grâce à la générosité du testament de son maître, à une longue tutelle, et à l'industrie du ci-devant commis de boutique, la bénédiction nuptiale mit l'heureux couple en possession de quatre cent bonnes mille livres.

Je fus le cinquième enfant issu de cette union, et le seul qui dépassa la première année de sa vie. Ma pauvre mère ne survécut pas à ma naissance, et la tradition seule m'a appris les nombreuses et excellentes qualités dont elle était douée. Elle eut parfois des sujets de chagrin et de tourment ; mais elle les cacha secrètement au fond de son cœur, sans que mon excellent et infatigable père en eût le moindre soupçon. Il poursuivit avec la même simplicité le cours ordinaire de ses occupations, et il n'eut jamais le moindre

soupçon de ne pas avoir rigoureusement rempli ses devoirs envers sa pupille.

Nous avons déjà dit que les opinions du successeur du marchand de curiosités subirent une notable modification entre l'âge de dix à quarante ans. Après sa vingt-deuxième année, ou plutôt lorsqu'il gagna de l'argent pour lui-même en même temps que pour son maître, il cessa de crier : *Wilkes et liberté !* On ne l'entendit plus souffler mot des obligations de la société envers les êtres faibles ou malheureux. Dès qu'il fut possesseur de cinquante livres sterling bien et dûment à lui, il fit peu de cas des devoirs du chrétien, et il se fût bien gardé de déplorer les folies humaines, attendu que ces mêmes folies lui faisaient gagner honorablement sa vie. Seulement, vers cette même époque, ses observations critiques sur les impôts furent très sarcastiques et judicieuses. Il blâma la dette publique comme une des plus grandes plaies sociales, prédisant la dissolution prochaine de la société, par suite des charges et des embarras qu'elle accumulait chaque jour sur les épaules des commerçants.

L'époque de son mariage et de l'héritage de la fortune de son maître peut être considérée comme la seconde période d'un

changement dans ses opinions. À dater de ce moment, son ambition prit de l'essor, ses projets s'agrandirent dans la proportion de ses moyens, et ses réflexions sur l'importance de son capital flottant devinrent plus profondes et plus philosophiques. Un homme d'une sagacité native, comme l'auteur de mes jours, à l'âme tout entière absorbée par l'appât du gain, et par l'envie de spéculer sur les faiblesses des hommes, déjà possesseur de quatre cent mille livres, devait nécessairement songer à se tracer une ligne de conduite à l'effet d'atteindre les splendeurs d'un rang qui missent un immense intervalle entre son point de départ et sa haute position dans la société. La fortune de ma mère consistait en bons placements hypothécaires, son protecteur ayant toujours manifesté une répugnance insurmontable à confier ses capitaux à ce corps sans âme que l'on appelle l'État.

Les premiers symptômes d'un changement dans la manière de concentrer et de diriger ses forces se révéla chez mon père, comme dans les opérations stratégiques de Napoléon, par un rassemblement général de tous ses capitaux sur un seul et même point. Il cessa dès lors de se récrier contre les impôts. Ce revirement d'opinion se rencontre dans les journaux ministériels

lorsque leur gouvernement commence à vouloir négocier la paix avec une nation qu'ils décriaient la veille. Mon adroit prédécesseur, songeant à se faire un allié du pouvoir qu'il avait jadis considéré comme son ennemi, confia très rarement la somme totale de quatre cent mille livres aux caisses de l'État, à titre de spéculation vertueuse et patriotique. Ses louables efforts furent couronnés d'un plein succès. L'or afflua chez lui comme l'eau qui gonfle les fleuves ; il s'éleva corps et âme vers ces hautes régions où il est seul possible, dit-on, d'étudier la société dans toutes les phases de sa constitution. Le cercle étroit de sa vie passée s'élargit devant les brillantes perspectives que la fortune lui révélait dans l'avenir.

Ma véracité d'historien me commande d'avouer que mon père ne fut jamais charitable dans l'acception vulgaire du mot ; il affirmait alors qu'il portait à ses semblables un intérêt d'un ordre plus élevé, et cette sorte d'affection du père qui châtie son enfant afin que les souffrances qu'il endure lui servent de leçon pour supporter celles qui l'attendent par la suite. Agissant d'après ces principes, il s'éloigna progressivement de sa caste originelle ; sacrifice qu'il dut sans doute s'imposer par suite de leur méchanceté croissante et de la

nécessité de les maintenir dans leur sphère. Il fut dès lors un sincère appréciateur de la valeur de l'argent, des dangers qui accompagnaient la conservation de ce précieux métal, et des privilèges attachés à sa possession. Il argumentait assez souvent sur les garanties d'ordre et de sécurité qu'il importait de donner à l'État dans le choix de ses représentants : il ne votait par conséquent pour un magistrat de la paroisse qu'autant que sa position de fortune en fît un citoyen substantiel et défenseur de la propriété. Il prenait part aux souscriptions des fonds patriotiques et de toutes les rubriques morales et pécuniaires du gouvernement ayant pour objet la protection de notre pays, de nos autels et de nos foyers.

On me raconta que les derniers moments de ma respectable mère avaient occasionné une scène touchante et mélancolique. À mesure que cette âme douce et résignée se dépouillait de son enveloppe charnelle, la perception devint plus lucide, plus élevée, son caractère plus imposant. Bien qu'elle n'eût pas vanté, comme son cher époux, nos foyers et nos autels, elle n'en était pas moins restée fidèle aux uns et dévouée aux autres. Je retracerai ici l'important événement de son passage de

cette vie dans un monde meilleur, tel qu'il me fut souvent raconté par le témoin oculaire qui contribua depuis à faire de moi ce que je suis par rapport à l'éducation et au raisonnement. Ce témoin, pasteur de la paroisse, était pieux, savant et distingué par les sentiments comme par la naissance.

Ma mère, bien qu'elle eût la conscience de l'approche de sa fin, ne voulut pas permettre qu'on tirât son époux de ses préoccupations absorbantes pour lui faire connaître le danger de sa position. Il la savait malade, très malade même ; mais comme il lui accordait tout l'argent nécessaire pour payer le médecin et les médicaments, il pensait avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire dans un cas de vie et de mort. Il ne s'inquiéta pas le moins du monde des visites journalières du recteur Etherington, qui donnait ses soins spirituels à la malade ; il songeait, au contraire, que les discours du bon docteur tranquilliseraient ma mère, et lui permettraient, à lui, de se livrer sans obstacle aux travaux qui exigeaient toute l'expansion de ses forces vitales et sensitives. Le médecin recevait régulièrement à chaque visite une guinée à titre de rémunération. Les gardes étaient bien payées et bien nourries, et toutes les commissions qui lui étaient transmises étaient

exécutées par lui avec une ponctualité sans exemple.

Or, quand un domestique entra pour lui annoncer que le recteur Etherington demandait à lui parler en particulier, mon digne parent, qui croyait n'avoir rien négligé des devoirs et obligations d'un ami sincère de l'Église et de l'État, fut on ne peut plus surpris de cette visite.

— Je viens, monsieur Goldencalf, accomplir un bien triste devoir, dit le pieux recteur pénétrant dans le cabinet du marchand. Votre femme consent enfin à ce que l'on vous fasse connaître le danger de sa position, et je suis le messager qu'elle a choisi pour vous en apporter la fatale nouvelle.

Le docteur s'arrêta un instant, afin de laisser à mon père le temps de se rendre compte de la gravité de la révélation. Mon père ouvrit enfin les yeux à l'évidence, il pâlit, et ses yeux, qui depuis longues années s'étaient réfugiés au fond de leurs orbites, reparurent à l'extérieur, exprimant les nombreuses questions que sa langue refusait d'articuler.

— I n'est pas admissible, docteur, s'écria-t-il d'un air contrarié, qu'une femme comme Betsey ait eu vent des événements liés

avec notre secrète expédition, et qui auraient échappé à ma vigilance et à mon expérience.

— Je crains bien, mon cher monsieur, que madame Goldencalf n'ait en ce moment en vue que la grande expédition pour laquelle nous devons tous nous embarquer tôt ou tard. J'accomplis en ce moment une tâche pénible, en vous donnant avis que le médecin vient de déclarer que votre excellente femme ne passera pas la journée, si même elle vit encore une ou deux heures.

Mon père, jetant les yeux sur des papiers qui paraissaient l'intéresser et l'occuper vivement avant l'entrée du pasteur, lui dit après quelques minutes de réflexion :

— S'il en est ainsi, docteur, je ferai bien sans doute de me rendre auprès d'elle, car, dans sa situation, la pauvre femme pourrait bien avoir quelque importante communication à me faire.

— C'est justement pour cet objet que je suis venu vous apprendre la triste vérité, répondit paisiblement le pasteur sachant bien qu'il n'y avait rien à espérer dans un pareil moment de la sensibilité d'un calculateur. Mon père fit un signe d'acquiescement, et enfermant soigneusement dans son secrétaire les précieux papiers, il

suivit son guide vers le lit de sa mourante épouse.

Une marchande d'oranges eut pitié du pauvre enfant abandonné.

Chapitre II

Concernant moi-même et dix mille livres sterling

Mon père était trop sage pour refuser, au point de vue mondain, de rétrograder en arrière pour se souvenir de son origine ; mais il n'étendit jamais ses pensées rétrospectives jusqu'aux sublimes mystères de son existence morale ; et tandis que toutes les forces de son esprit cherchaient à soulever un coin du voile de l'avenir matériel, elles restaient trop terre à terre pour atteindre d'autre perspective que les échéances déterminées par les règlements de la Bourse. Pour lui, la naissance n'était que le commencement d'une spéculation, dont la mort établissait la balance par le compte des profits et des pertes. On conçoit qu'un homme ayant si rarement médité sur les chances mortelles de la vie humaine, n'était guère préparé à affronter les solennelles réalités d'un lit de mort. Il ne pouvait avoir sincèrement aimé ma

mère ; l'amour est un sentiment trop pur, trop éthéré, pour une imagination qui ne comprend que les calculs d'un livre de caisse, ou les longues colonnes alignées d'un compte de marchandises. Mais il s'était montré matériellement bon pour elle, en contribuant, dans les limites de sa vie égoïste, à son bien-être temporel. D'un autre côté, il eût fallu d'autres causes que l'affection de mon père pour développer dans le tempérament paisible de ma mère les germes de cet amour profond et généreux qui reposaient paisiblement au fond de son cœur comme la semence retardée par les froids rigoureux de la saison d'hiver. Leur dernière entrevue ne devait donc pas produire, de part et d'autre, de violentes démonstrations de désespoir.

Néanmoins mon père fut vivement impressionné de l'altération des traits de son épouse.

— Vous êtes bien changée, ma pauvre Betsey, dit-il lui prenant affectueusement la main, beaucoup plus que je ne me l'étais figuré. La garde-malade ne vous donne donc pas de bonnes soupes et une nourriture assez fortifiante ?

Un sourire de mort vint errer sur les lèvres de ma mère, qui fit un geste de dé-

goût, comme peur repousser cette intempestive sugestion.

— Toutes ces choses me sont désormais inutiles, monsieur Goldencalf ; répondit-elle avec l'énergie qu'elle avait mise en réserve pour ce moment solennel, je n'aurai bientôt plus besoin de nourriture ni de vêtements.

— Bien, bien, Betsey, cela me prouve que vos souffrances ne sont pas aussi grandes que je le craignais, et J'en suis fort aise. Pourtant le docteur Etherington me dit que vous ne vous portez pas bien, et je suis venu pour m'informer s'il n'y a pas quelque chose à faire pour soulager vos souffrances.

— Vous le pouvez, monsieur Goldencalf. Mes besoins dans cette vie sont désormais nuls ; une heure ou deux me transporteront au-delà des soins, des vanités, des... de ce monde... Ma pauvre mère voulait ajouter sans doute de sa sécheresse et de son égoïsme, mais elle s'arrêta. — Avec la miséricorde de notre bien-aimé Rédempteur, continua-t-elle, et grâce à l'intervention bienveillante de cet excellent homme, ajouta-t-elle en adressant un regard reconnaissant vers le révérend pasteur, je vous quitte sans crainte, et je pourrais dire sans inquiétude, sans une exception que je désire vous communiquer.

— Qu'y a-t-il donc au monde qui puisse vous inquiéter ainsi, ma chère Betsey ? demanda mon père, qui tira son mouchoir pour se moucher bruyamment, et dont la voix avait une expression inaccoutumée de tendresse. S'il est en mon pouvoir de vous mettre l'esprit en repos sur ce point ou tout autre que vous pourrez me demander, je donnerai sur-le-champ l'ordre d'accomplir tous vos désirs. Vous avez été une bonne et pieuse femme, et vous ne devez rien avoir à vous reprocher dans ce monde.

Ma mère contempla son époux d'un œil vif et interrogateur. Jamais il ne lui avait témoigné autant d'intérêt ; et s'il n'eût été trop tard, cet éclair de tendresse eût peut-être rallumé la torche matrimoniale pour la faire briller d'une flamme plus vive qu'au début de leur union.

— Monsieur Goldencalf... nous avons un fils unique.

— C'est vrai, Betsey, et vous devez être satisfaite de savoir que le médecin a prédit que l'enfant avait plus de chances de vivre que ses pauvres frères et sœurs.

Je ne saurais exprimer ce principe sacré et mystérieux d'affection maternelle qui fit que ma mère croisa ses mains, et élevant ses regards vers le ciel, murmura des ac-

tions de grâces pour ce dernier bienfait.

— C'était justement de notre enfant que je voulais vous parler, monsieur Goldencalf, dit ma mère. L'enfant aura besoin de soins et d'instruction ; en un mot, d'une sollicitude à la fois paternelle et maternelle.

— Vous oubliez, Betsey, qu'il lui reste encore un père.

— Vous êtes trop occupé des soins de vos affaires, monsieur Goldencalf, et sous d'autres rapports, vous n'avez pas les éléments nécessaires pour élever un fils, né au milieu des malédictions et des séductions d'immenses richesses.

Mon père fit des yeux étonnés, comme s'il pensait que sa femme mourante eût déjà perdu l'esprit.

— Nous avons des écoles publiques, Betsey, Je vous promets que l'enfant ne sera pas oublié, et que je lui donnerai une belle éducation, dût-il m'en coûter mille livres par année.

Sa femme lui saisit la main, et la lui pressa avec toute la force qu'elle avait conservée dans son état de mourante. Elle parut un instant oublier ses chagrins ; mais elle se souvint bientôt que la gratitude d'un moment ne pouvait racheter trente années d'égoïsme et de sécheresse.

— Je désire, monsieur Goldencalf, reprit-elle avec inquiétude, que vous me donniez la promesse solennelle de confier l'éducation de notre garçon au docteur Etherington. Vous savez combien il est digne d'en remplir les devoirs, et vous devez avoir une entière confiance en lui.

— Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que votre proposition, ma chère Betsey ; et si le docteur Etherington consent à le recevoir, le lui enverrai John dès ce soir ; car, s'il faut dire la vérité, je me sens peu propre à prendre soin d'un enfant en bas âge. Cent livres de plus ou de moins par année ne gâteront pas un aussi avantageux marché.

Le pasteur était gentilhomme, et cette manière d'envisager la question le rendit grave et sérieux ; mais ses yeux rencontrèrent les regards suppliants de ma mère, et il crut de son devoir de la rassurer et de sacrifier son amour propre à l'autel du dévouement.

— Les frais de son éducation seraient bientôt débattus, dit ma mère ; ... mais le docteur n'a accepté que très difficilement d'assumer sur lui la responsabilité d'élever l'enfant, et encore à deux conditions.

Le marchand se contenta d'interroger

ma mère du regard.

— L'une est que l'enfant restera entièrement sous sa surveillance dès qu'il aura atteint sa quatrième année, et l'autre, que vous fonderez deux bourses dans l'une des écoles primaires de notre ville pour le soutien et l'éducation de deux enfants pauvres.

À peine eut-elle achevé ces mots, que ma mère laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et retint sa respiration pour ne rien perdre de la réponse de mon père. Celui-ci contracta ses sourcils en homme qui trouve que le sujet demande réflexion.

— Vous ignorez, sans doute, Betsey, que ces dotations nécessitent beaucoup d'argent... beaucoup, beaucoup... et trop souvent dépensé en pure perte ?

— Nous avons arrêté entre nous, madame Guldencalf et moi que la somme serait de dix mille livres sterling, fit observer sèchement le docteur, qui espérait, je crois, que ces conditions seraient rejetées, et qui n'avait cédé qu'aux pressantes sollicitations d'une mère mourante.

— Dix mille livres ?

Ma mère ne pouvait parler, tant son angoisse était grande ; elle se contenta de faire un geste confirmatif.

— C'est beaucoup d'argent, dix mille livres, ma chère Betsey, beaucoup, en vérité.

Les couleurs disparurent complètement des joues de ma mère, qui se couvrirent d'une teinte livide, et à sa respiration oppressée on crut qu'elle allait mourir.

— Enfin, enfin, Betsey, dit mon père un peu précipitamment, car il était effrayé de la voir si pâle et si défaite, faites comme vous l'entendez ; l'argent sera donné, puisque vous l'exigez... Mettez donc votre âme en repos.

La révolution fut trop forte pour l'état de faiblesse dans lequel se trouvait ma mère depuis le matin. Elle tendit la main à son époux, murmura le mot merci, et s'endormit du dernier sommeil aussi paisiblement que l'enfant s'endort sur le sein de sa nourrice. Cette mort, tout à fait inattendue, frappa de respect et de terreur superstitieuse l'un et l'autre témoin. Mon père contempla pendant toute une minute les traits calmes de sa femme, et il quitta la chambre sans prononcer une parole. Le docteur Etherington le suivit jusqu'au cabinet où ils avaient eu leur premier entretien dans la soirée, et tous deux reprirent leur siège sans prononcer une parole.

— C'était une bien bonne femme, docteur Etherington, dit enfin l'époux devenu veuf, agitant convulsivement son pied.

— En effet, c'était une brave femme, monsieur Goldencalf ; je l'ai toujours pensé.

— Fidèle, obéissante et frugale !

— Trois qualités assez recherchées dans les affaires de ce monde.

— Je ne me remarierai jamais, docteur.

Celui-ci s'inclina pour toute réponse.

— Jamais je ne rencontrerais un parti aussi avantageux !

Même réponse muette de la part du pasteur, qui sourit d'un air équivoque.

— Enfin, elle m'a laissé un héritier !

— Et elle a apporté en dot quelque chose qui lui donne le droit d'en disposer envers son héritier, répliqua sèchement le docteur.

Mon père interrogea du regard la physionomie de son interlocuteur ; mais il ne comprit pas le sarcasme.

— Je vous abandonne le soin de cet enfant, docteur Etherington, pour me conformer aux dernières volontés de ma bien-aimée Betsey.

— J'en accepte la responsabilité, conformément à la promesse que j'ai faite à sa mère ; mais vous vous souviendrez qu'une condition, ajoutée à cette promesse doit être fidèlement remplie, et dans le plus bref délai.

Mon père était doué de cette moralité conventionnelle, assez élastique, qui admet toutes les fraudes non prévues par les lois. Il respectait la lettre de sa promesse, tandis que son âme s'évertuait à en escamoter l'esprit ; et il songeait déjà aux moyens à employer pour arriver à ce résultat tant désiré.

— J'ai certainement fait une promesse à ma pauvre Betsey, répondit-il en homme qui réfléchit aux conséquences, et ce fut une promesse effectuée dans des circonstances solennelles.

— Les promesses faites aux mourants sont doublement obligatoires ; car on peut dire qu'en quittant ce monde ils en confient l'accomplissement à la surveillance exclusive de l'Être suprême, qui ne saurait mentir.

Mon père hésita, tout son être tressaillit ; il parut un moment avoir le sentiment de la honte de son projet.

— La pauvre Betsey vous a laissé ses

pouvoirs pour la représenter dans cette affaire, docteur ? reprit-il en jetant un regard de sollicitation du côté du pasteur.

— Oui, sans doute, dans un sens, je la représente.

— En ce cas, je pense que l'affaire pourrait s'arranger à notre mutuelle satisfaction, docteur Etherington, et en exécutant complètement les intentions de la pauvre Betsey. Elle ignorait les affaires, pauvre femme ! comme les ignorent généralement les femmes, et, lorsqu'elles veulent entreprendre des affaires de bienfaisance, elles ne font souvent que de pauvre besogne.

— Pourvu que vous remplissiez exactement les dernières volontés de la défunte, vous ne me trouverez pas exigeant, monsieur Goldencalf.

— Je le pensais bien ; je savais qu'il n'y aurait aucune difficulté entre deux hommes de sens, qui se réunissent avec des vues honnêtes pour traiter une affaire de cette nature. Le plus grand désir de ma pauvre Betsey a été de placer son enfant sous votre tutelle, avec cette croyance, dont je reconnais la justesse, qu'il recueillerait plus de fruits de vos enseignements et de votre science que de mes faibles moyens.

Le docteur Etherington était trop honnête pour nier ces avantages, et trop poli pour les admettre sans un salut de remerciement.

— Puisque nous partageons ainsi la même manière de voir sur ces préliminaires, mon cher docteur, continua mon père, nous pouvons aborder plus aisément la question principale. Il me semble de toute justice que celui qui accomplit la tâche ait le droit d'en recueillir la récompense. C'est un principe avec lequel j'ai été élevé, cher docteur, et que je voudrais voir inculquer à mon fils, pour qu'il le mît constamment en pratique, comme son père.

Un salut silencieux fat encore l'unique réponse du pasteur.

— Or, la pauvre Betsey... Dieu veuille avoir son âme... car elle fut ma douce et paisible compagne, et elle mérite d'en être récompensée dans l'autre monde... la pauvre Betsey n'entendait absolument rien aux affaires. Elle s'est figuré faire une bonne action en consacrant à un acte de charité ces dix mille livres, tandis que, par le fait, elle commet une injustice. Si vous devez avoir la peine et le soin d'élever le petit John, quel autre que vous a droit à la récompense ?

— Je compte, sans aucun doute, monsieur Goldencalf, que vous pourvoirez aux dépenses que nécessitera l'entretien de votre fils.

— Cela s'entend parfaitement, dit mon père avec promptitude et vivacité. Je suis un homme de précaution et prudent ; car si je connais la valeur de l'argent, je ne suis pas avare au point de laisser manquer la chair de ma chair et le sang de mon sang. Non, non, John ne manquera jamais de rien tant que j'aurai quelque chose à lui donner. Je suis loin d'être aussi riche qu'on le suppose dans le voisinage ; mais je ne suis pas non plus réduit à la mendicité. Je crois, en effet, que si mon bilan était dressé, je vaudrais bien quelque chose.

— On dit que vous avez reçu une très forte somme de feu madame Goldencalf, fit observer le pasteur d'un air de reproche.

— Ah ! mon cher monsieur., je n'ai pas besoin de vous mettre en garde contre les errements de la rumeur publique ! Mais je ne veux rien dire contre mon propre crédit ; ainsi donc, nous changerons le sujet de notre conversation, La pauvre Betsey a eu l'intention de donner dix mille livres pour élever un ou deux enfants ; à présent, je vous demande ce que ces enfants

ont fait ou ce qu'ils sont susceptibles de faire pour moi ou les miens ? Avec vous, monsieur Etherington, le cas est bien différent ; vous aurez de la peine, beaucoup de peine même, je n'en fais aucun doute ; et il n'est que juste que vous en receviez une raisonnable indemnité. J'allais donc vous proposer d'accepter mon bon pour trois... ou quatre... ou même cinq mille livres, continua mon père élevant son offre à mesure qu'il voyait s'obscurcir de plus en plus le front du pasteur. Oui, monsieur, j'irai jusqu'à cette somme, qui, je le crois, ne sera pas trop élevée pour tous les soins et les embarras que vous causera cette charge ; et nous ne penserons plus au projet défectueux de la pauvre Betsey, concernant ces deux bourses et son acte de charité. Cinq mille livres comptant, docteur, pour vous-même, et l'abandon du projet de charité.

Lorsque mon père eut distinctement développé sa proposition, il en attendit l'effet avec la confiance d'un homme habitué à traiter avec la cupidité. Par extraordinaire, son calcul échoua complètement. Le visage du docteur Etherington devint pourpre d'indignation, puis il pâlit, et enfin se résuma dans une expression de reproche mélancolique. Il se leva et marcha

dans la chambre pendant quelques minutes sans parler. Son hôte crut qu'il débattait en lui-même les chances qu'il avait d'obtenir une plus forte somme avant de donner son consentement, mais il s'arrêta tout à coup, et se plaçant devant lui, il lui dit d'une voix douce mais ferme :

— Il est de mon devoir, monsieur Goldencalf, de vous démontrer la voie fatale dans laquelle vous paraissez vouloir vous engager. L'amour de l'or, cette source de tous les maux... qui a amené Judas à trahir son Sauveur, a planté de profondes racines dans votre cœur. Vous n'êtes plus jeune, monsieur Goldencalf, et quel que soit l'orgueil de votre force et de votre prospérité, vous êtes pl us près de rendre vos comptes généraux que vous ne semblez porté à le croire. Il n'y a pas une heure que vous avez assisté au départ d'une âme pénitente, prête à paraître devant Dieu, que vous entendiez sortir de ses lèvres mourantes une dernière prière, et que vous vous engagiez solennellement à accomplir ses dernières volontés, et déjà, avec cette âpreté infernale de la spéculation, vous paraissez prêt à vous jouer d'obligations sacrées et irrémissibles, afin de garder quelques parcelles de cet or dont vos mains sont déjà plus que pleines. Figurez-vous seulement que l'esprit de votre

femme, simple et confiante, est venu assister à cette conversation ; figurez-vous un instant le désespoir qui l'anime à la vue de votre faiblesse et de votre serment violé. Je n'affirmerai pas que son âme n'ait pas été témoin de tout ce qui vient de se passer entre nous... Réfléchissez donc à la douleur que vous lui causez, même après sa mort, et combien vos fautes sont graves et enracinées dans votre cœur endurci.

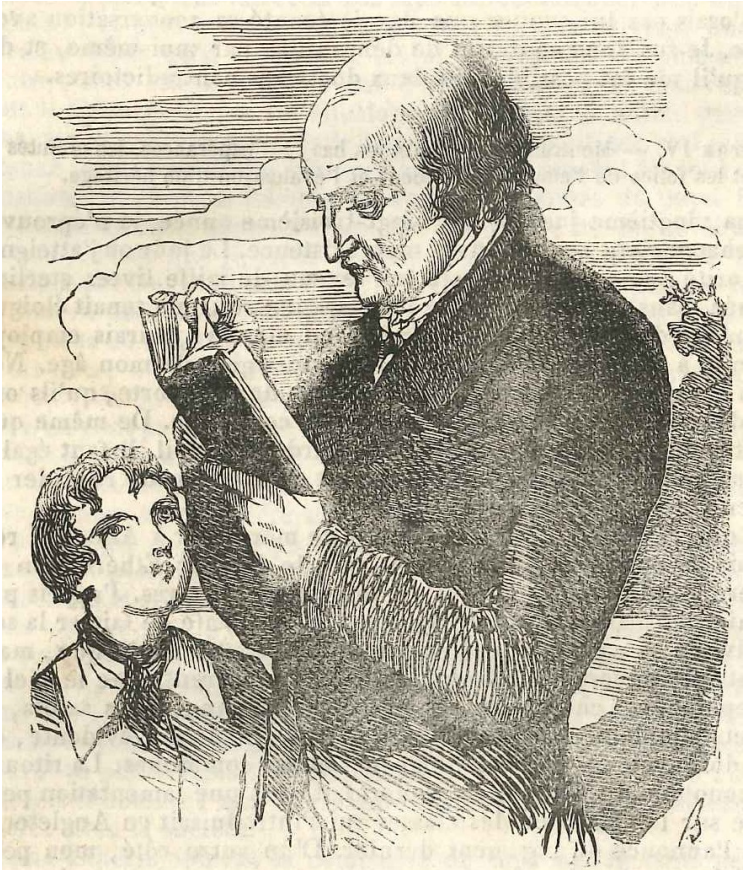
Mon père fut plus ému de l'attitude sévère du pasteur que des reproches contenus dans ses paroles. Il passa sa main sur son front, comme pour en éloigner l'image vivante de son épouse ; et attirant à lui les objets nécessaires, il écrivit un bon de dix mille livres, qu'il présenta au docteur de l'air d'un écolier repentant.

— Jack sera à votre disposition, mon bon monsieur, dit-il après avoir délivré l'écrit, dès qu'il vous conviendra de l'envoyer chercher.

Ils se séparèrent en silence, le pasteur trop mécontent et mon père trop chagrin pour se confondre en paroles cérémonieuses.

Quand mon père se retrouva seul, il parcourut furtivement du regard tous les coins

de la chambre, pour s'assurer que l'esprit de ma mère n'avait pas pris une forme plus substantielle pour venir l'accabler de reproches ; puis il réfléchit tristement pendant une heure aux suites fâcheuses pour sa bourse de son entretien avec le pasteur. Il avait dressé ce jour même l'inventaire de toute sa fortune. Pour se consoler, il vint s'asseoir de nouveau à son pupitre, afin de déduire du total la somme qu'il avait souscrite bien malgré lui, et pour s'assurer qu'après tout il était encore possesseur de sept cent quatre-vingt-deux mille trois cent onze livres et tant de shillings et deniers, ce qui, pour un homme qui n'avait absolument rien au début de sa carrière, formait un assez joli chiffre de fortune.



Le docteur Etherington.

Chapitre III

De certaines opinions du père de l'auteur, et de quelques-unes qui lui sont personnelles et communes à beaucoup d'autres gens.

Le docteur Etherington était à la fois un homme pieux et un gentleman. Second fils d'un baronnet d'ancien lignage, élevé avec presque tous les préjugés de sa caste, il ne s'en était pas entièrement affranchi dans la pratique de la vie ; mais, à part cette exception, nul plus que lui ne se montrait disciple fervent des principes et des préceptes de la Bible.

Il n'avait accepté la tutelle qui lui était échue qu'afin d'adoucir les derniers moments de ma mère ; et parce qu'il connaissait le caractère de l'époux, il avait commis une sorte de fraude en mettant à son consentement la condition d'une dotation de dix mille livres ; car, nonobstant le lan-

gage convenable de ses remontrances et toutes les circonstances détaillées de la nuit, on pourrait mettre en question lequel des deux fut plus surpris après la présentation du bon, ou de celui qui s'en trouva le possesseur, ou de celui qui venait de se dessaisir de la somme de dix mille livres sterling ; néanmoins le docteur Etherington agit avec la plus scrupuleuse probité dans toute cette affaire, et je ne fais que rendre hommage à la vérité en ajoutant que le dernier liard de cette somme fut employé à l'accomplissement du dernier vœu d'une mourante.

Je n'ai que peu de chose à dire des vingt premières années de ma vie. On me baptisa, on me nourrit, on me mit en culotte, on m'envoya à l'école, puis à l'université ; je fus gradué, comme il arrive à tous les galants hommes de l'Église réformée des royaumes unis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, ou, en d'autres mots, du pays de mes ancêtres. Pendant ces années laborieuses, le docteur Etherington veilla sur moi avec toute la sollicitude que ma mère eût pu désirer de lui. Je passais presque toutes mes vacances à son presbytère, car il s'était marié ; il avait eu des enfants, et, devenu veuf, il avait changé sa cure de la ville pour une à la campagne, tout cela dans une courte période entre la mort de

ma mère et mon départ pour le collège d'Eton. Après que j'eus quitté Oxford, je passai la majeure partie de mon temps sous son toit hospitalier, de préférence à celui de mon père, que je ne visitais que rarement. Il payait mes mémoires, il me fournissait assez abondamment d'argent de poche, et manifestait l'intention de me faire voyager dès que j'aurais atteint ma majorité. Mais satisfait de ces marques d'intérêt paternel, il paraissait vouloir me laisser poursuivre à peu près comme je l'entendrais mon chemin dans la vie.

Mon père fut un exemple vivant de la vérité de ce dogme politique qui enseigne la division exacte des heures de travail. Jamais fabricant de têtes d'épingles n'atteignit une plus grande habileté dans sa profession manuelle que n'avait acquise mon père à la poursuite de ses vastes projets. Ses talents, constamment entretenus par la pratique, produisirent leurs fruits : il devint plus riche d'heure en heure, et à l'époque dont je parle, il était devenu l'homme le plus important du Royal-Exchange.

Je ne crois pas que ses opinions politiques aient subi de changement matériel entre cinquante et soixante-dix ans. Pendant cette dernière période, l'arbre de la

vie a développé chez l'homme ses racines les plus profondes. Sa pente ou son obliquité est déterminée soit par son inclinaison sous le souffle des tempêtes, soit par son développement vers la lumière, et il donne plus de fruits par la circulation de sa propre sève que par la greffe ou les engrais. Malgré cela, mon père n'était pas tout à fait le même homme à soixante-dix ans qu'à cinquante. D'abord, il valait à cette dernière période trois fois plus en fortune qu'à la première, Et naturellement son moral avait subi les mutations inhérentes à un changement de cette importance.

Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, ses tendances politiques penchèrent en faveur des privilèges et des bénéfices exclusifs, je ne veux pas dire qu'il fût aristocrate dans la vulgaire acception du mot. La féodalité était pour lui un mot vide de sens ; il n'avait peut-être jamais entendu prononcer ce mot. Les pont-levis se levaient et s'abaissaient, les tours flanquées élevaient leurs sommets vers le ciel, et les murailles fortifiées enceignaient les manoirs sans attirer son attention. Peu lui importaient les lices, les champs clos et la noblesse, à lui qui pouvait si bien tracer sa généalogie dans la nuit des temps ; ses tendances politiques se manifestaient

d'une toute différente manière. Pendant ses cinq derniers lustres, jamais on ne l'entendit murmurer un mot de censure contre les actes du gouvernement, quels que fussent ses arrêts ou le caractère de son administration, Les impôts même ne provoquaient plus sa colère, et ne stimulaient plus son éloquence ; il jugeait nécessaire, indispensable même d'accorder une protection toute spéciale à là propriété. Il avait si bien étudié cette dernière branche de la science gouvernementale, qu'il était parvenu à défendre sa propriété contre les envahissements des impôts. Dès qu'il fut possesseur d'un million, ses opinions devinrent en général, de jour en jour, moins favorables à l'espèce humaine, Il exagéra, dans son esprit comparatif, les dons que la Providence se plaît à répandre sur les classes pauvres. Le rapport d'un meeting des whigs exerçait une fâcheuse influence sur son appétit ; une décision qui émanait de Broke l'empêchait complètement de dîner ; et les radicaux ne pouvaient faire un pas sans lui occasionner une nuit sans sommeil, et provoquer de sa part, tout le jour suivant, une série d'exclamations qu'il serait peu moral de répéter. Je puis toutefois ajouter, sans craindre d'être taxé d'exagération, que

dans ces occasions il n'épargnait pas les allusions aux galères et autres peines infamantes. Sir Francis Burdett, par exemple, était un vrai gibier de potence, et il traitait des hommes honorables comme les lords Grey, Lansdown et Holland comme les derniers hommes du pays. Mais il est inutile de nous appesantir sur ces détails. Je me bornerai à ajouter que tout ce que je viens de dire touchant son caractère me fut transmis par tradition orale, car je vis rarement mon père, et lorsque par hasard nous nous trouvions en présence il s'agissait simplement entre nous de régler quelques comptes, de manger ensemble un gigot de mouton, et de nous séparer en hommes qui, du moins, n'ont jamais eu de querelle entre eux.

Il n'en était pas de même du docteur Etherington, L'habitude (pour ne rien dire de mon propre mérite) l'avait attaché à celui qui devait tout à ses soins ; sa porte et son cœur m'étaient constamment ouverts, comme si j'eusse été son propre fils.

J'ai dit que je passais presque toutes mes vacances au presbytère. L'excellent pasteur, un an ou deux après la mort de ma mère, avait épousé une charmante femme qui, dans l'espace d'une année, l'avait rendu veuf et père d'une délicieuse

image d'elle-même. Le docteur, soit qu'il conservât une profonde affection pour le souvenir de la défunte, et qu'il la reportât tout entière sur sa tille, soit qu'il craignît de ne pas rencontrer dans un second mariage les avantages dont le premier l'avait doté, ne parla jamais de contracter une nouvelle union. Il parut se plaire dans l'accomplissement de ses devoirs de chrétien et de gentilhomme, sans chercher à les augmenter par une nouvelle alliance avec la société.

Anna Etherington fut la compagne de tous mes instants pendant mes longues et délicieuses visites au presbytère. De trois ans plus jeune que moi, mon amitié pour elle s'était révélée par Une foule d'actes enfantins de complaisance. De sept à douze ans, je la traînais dans une chaise de jardin, où je dirigeais la balançoire, ou, lorsque quelque nuage passager venait obscurcir le brillant éclat de son enfance, j'essuyais ses yeux, et je lui adressais d'amicales consolations. De douze à quatorze ans, je lui racontais des histoires, la surprenant par les récits de mes exploits au collège d'Eton, et lui faisant ouvrir d'admiration ses grands yeux bleus aux merveilles que je lui révélais de la ville de Londres. À quatorze ans, je ramassais son mouchoir de poche, je courais après son

dé, je chantais avec elle des duos, ou bien je lui lisais quelque livre de poésie tandis qu'elle se livrait à des travaux d'aiguille. À dix sept ans, je comparais ma cousine Anna, comme il m'était permis de l'appeler, avec les autres filles du voisinage et la comparaison lui était toujours favorable. Ce fut précisément alors que plus mon admiration pour elle devint évidente et marquée, plus elle se tint sur la réserve et perdit sa franchise d'autrefois. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle avait des petits secrets qu'elle ne me communiquait plus, qu'elle recherchait davantage la société de sa gouvernante que la mienne. Dans une certaine occasion, et à mon grand désespoir, elle raconta à son père, avant moi, les joyeux incidents d'une petite fête à laquelle elle avait assisté, fête donnée par un gentilhomme du voisinage, et dont elle ne m'avait pas encore dit un mot. Je trouvai néanmoins une assez douce compensation dans la manière dont elle m'interpella à la fin de son récit par ces paroles :

— Vous eussiez ri de bon cœur, Jack, de voir comme les domestiques remplirent leur rôle ; plus particulièrement le gros sommelier, qu'ils avaient travesti en Amour, afin de démontrer, selon Dick Griffin, que Cupidon devient lourd et triste à

force de manger et de boire. J'aurais eu du plaisir à vous y rencontrer, Jack.

Anna était une douce jeune tille, de la physionomie la plus séduisante, et j'adorais l'entendre m'appeler familièrement Jack. Ce nom résonnait à mon oreille d'une manière toute différente que lorsqu'il était prononcé par les écoliers d'Eton ou d'Oxford.

— J'en eusse été tout particulièrement flatté, répliquai-je, d'autant mieux que vous semblez y avoir trouvé beaucoup de plaisir.

— Oui, mais cela ne se pouvait pas, interrompit miss Norton la gouvernante, car sir Harry est très difficile Sur le choix de ses connaissances, et vous savez, ma chère, que M. Goldencalf, bien qu'il fût un jeune homme très respectable, ne pourrait prétendre à ce que l'un des plus anciens baronnets du comté se détournât de sa route pour inviter le fils d'un courtier marron à une fête donnée en l'honneur de son propre héritier.

Heureusement pour miss Norton que le docteur Etherington s'était éloigné à la fin du récit de sa fille, car je crois qu'elle en eût reçu une assez désagréable leçon concernant la propriété des rapports sociaux. Anna elle-même regarda fixement sa

gouvernante, et son front se colora d'une vive rougeur ; puis ses yeux se fixèrent sur le parquet, et elle demeura quelques temps sans pouvoir recrouvrer la parole.

Le jour suivant, j'étais occupé à préparer quelques engins de pêche sous la fenêtre de la. bibliothèque, et ma personne se trouvait cachée par un bouquet d'arbustes, lorsque la voix mélodieuse d'Anna souhaitant le bonjour au pasteur fit battre plus vivement mon cœur. Elle s'approcha de la fenêtre, et s'informa tendrement comment il avait passé la nuit. La réponse, affectueuse comme la demande, fut suivie d'une pause.

— Qu'est-ce que c'est qu'un courtier marron, mon père ? Demanda tout à coup Anna, dont la main agitait les feuilles au-dessus de ma tête.

— Un courtier marron, ma fille ! mais c'est un homme qui, sans caractère officiel, achète et vend des fonds publics dans le but d'en tirer un bénéfice.

— Est-ce que l'on considère cette profession comme particulièrement dégradante ?

— Cela dépend des circonstances. Sur le change, il n'y a rien à dire ; mais entre marchands et banquiers on y attache un

certain mépris, je crois.

— Et pourriez-vous me dire pourquoi, mon père ?

— Pour aucune autre raison, je crois, que parce que ce n'est pas une profession déterminée, qu'elle est incertaine, et sujette à des revers inattendus, résultant de l'agiotage. Tout ce qui n'est pas stable en fait de propriété est sûr d'obtenir le mépris des gens qui n'ont d'autre mobile dans la vie que d'amasser et d'entasser... ceux enfin qui envisagent la responsabilité des autres comme d'une très haute importance pour leur sécurité.

— Serait-ce donc ce que l'on appelle une profession déshonnête ?

— Pas précisément par le temps qui court, bien qu'elle puisse le devenir.

— Est-elle néanmoins réputée infamante dans la société ?

— Cela dépend des circonstances, Anna. Lorsque le courtier se ruine, il est généralement blâmé ; mais sa réputation s'élève dans la proportion de sa fortune. Pourquoi toutes ces questions, mon enfant ?

Je crus entendre Anna respirer plus fortement. Elle se pencha hors de la fenêtre pour cueillir une rose et reprit :

— Madame Norton a dit que Jack n'était pas invité chez sir Harry Griffin, parce que son père était un courtier marron. Croyez-vous qu'elle avait raison, mon père ?

— Très probablement, ma chère, répliqua le pasteur, que cette question fit sourire, à ce qu'il me sembla. Sir Harry possède les avantages de la naissance, et il n'a pas oublié, sans doute, que Jack n'a pas ce bonheur. De plus, sir Harry est fier de sa richesse, mais il lui manque un ou deux millions pour marcher de pair, sur ce point, avec le père de Jack ; en d'autres mots, et comme on dit à la Bourse, le père de Jack pourrait acheter dix fortunes comme celle du baronnet. Voilà plutôt le motif qui agit plus efficacement sur la détermination de ce dernier. En outre, on soupçonne fortement sir Harry de jouer lui-même sur les fonds publics par l'entremise de courtiers ; or un gentilhomme qui a recours à de semblables moyens pour accroître sa fortune est assez enclin à exagérer ses avantages sociaux, afin d'échapper autant que possible à l'humiliation.

— Comment ! les gentilshommes font donc quelquefois le métier de courtier marron, mon père ?

— Ma chère Anna, le monde a subi de mon temps de bien grands changements.

Les vieux principes sont ébranlés, et les gouvernements eux-mêmes ne valent guère mieux aujourd'hui que des établissements politiques qui emploient tous les moyens pour se procurer de l'argent. Mais c'est un sujet que vous ne sauriez comprendre, et j'avoue que moi-même je n'en ai pas une connaissance très approfondie.

— Le père de Jack est-il donc si riche, si riche ? demanda Anna, dont les pensées avaient suivi l'impulsion donnée par la réponse de son père.

— On le suppose, du moins.

— Et Jack est son héritier ?

— Sans doute, il n'a pas d'autre enfant ; mais il n'est pas facile de dire ce qu'un être aussi étrange peut faire de tout son argent.

— J'espère qu'il déshéritera Jack !

— Vous m'étonnez, Anna ! ... Comment vous, si douce, si raisonnable, pouvez-vous souhaiter un tel malheur à notre jeune ami John Goldencalf ?

Dans la surprise que me causa cette remarque d'Anna, je levai les yeux, et j'eusse donné volontiers tous les intérêts de la fortune en question pour voir son visage, et pour juger du motif par l'expres-

sion de sa physionomie ; mais une rose envieuse croissait justement à l'endroit où j'aurais pu l'entrevoir.

— Pourquoi avez-vous émis ce vilain souhait ? reprit le docteur avec une nouvelle insistance.

— Parce que je hais ce métier et les richesses qu'il procure, mon père. Il me semble que si Jack était moins riche, il serait plus estimé.

Aussitôt qu'elle eut fini de parler, la chère fille rentra dans l'intérieur de la pièce, et je m'aperçus que j'avais pris sa joue pour l'une des fleurs les plus épanouies du rosier. Le docteur Etherington éclata de rire, et je l'entendis distinctement imprimer un gros baiser sur la joue de sa fille. J'aurais donné, je crois, toutes mes espérances sur un nouveau million pour remplacer dans le moment le pasteur de Tenthpig.

— Si c'est là tout, mon enfant, répliqua-t-il, mettez votre cœur en repos ; l'argent de Jack ne lui attirera le mépris de personne, à moins qu'il n'en fasse un mauvais usage. Hélas ! Auna, nous vivons dans un siècle de corruption et d'avarice. Les généreuses intentions paraissent se dissoudre dans un désir général de lucre, et celui qui

manifeste un penchant pour la philanthropie pure et désintéressée est méconnu et pris pour un hypocrite, ou tourné en dérision comme un imbécile. La révolution de nos voisins les Français a déplacé toutes les opinions, et la religion elle-même s'est égarée dans l'anarchie des théories absurdes qui ont pris naissance dans son sein. Il n'y a pas d'avantages mondains qui n'aient été décriés d'une manière plus austère, par les écrivains religieux, que la richesse ; et pourtant c'est la seule divinité que l'on encense de nos jours. Pour ne rien dire d'une société qui fait courber le respect du rang et de la naissance sous ce sentiment mercenaire.

— Et ne pensez-vous pas que l'orgueil de la naissance est un préjugé tout comme l'orgueil des richesses ?

— L'orgueil, quelle que fût sa source, ne saurait, être défendu par les principes évangéliques, mais pour la paix du monde, les distinctions entre les hommes sont indispensables. Si l'on admettait les principes d'égalité absolue, les savants et les lettrés descendraient au niveau de l'ignorance, et le monde retournerait vers la barbarie. Le caractère d'un gentilhomme chrétien est trop précieux pour l'exposer ainsi aux hasards d'un nivellement impraticable.

Anna demeurait silencieuse. Son esprit flottait sans doute entre les opinions qu'elle chérissait et les lueurs de vérité qui jaillissent des relations ordinaires de la vie. Quant au bon docteur lui-même, je n'eus pas de peine à comprendre ses idées, bien que son exorde et ses conclusions ne possédassent pas la clarté logique qui rendait d'ordinaire ses sermons si intéressants, surtout lorsqu'il recommandait l'exercice de ces hautes vertus enseignées par le Sauveur, telles que la charité, l'amour du prochain, et particulièrement l'humilité.

Un mois après cette conversation accidentelle, le hasard me rendit témoin d'une conversation entre mon père et sir Joseph Job, un autre célèbre courtier, dans une entrevue qui eut lieu chez le premier, dans Cheapside. Le contraste en fut assez remarquable et mérite d'être rapporté.

— C'est un mouvement très sérieux et des plus alarmants, monsieur Goldencalf, dit sir Joseph, et qui nécessite un parfait accord entre les propriétaires. Si ces maudites opinions se répandaient dans le peuple, que deviendrions-nous, je vous le demande, monsieur Goldencalf, que deviendrions-nous ?

— Je suis d'accord avec vous, sir Joseph, c'est très inquiétant !

— Nous aurons les lois agraires, monsieur, Votre argent, le nôtre, nos dures économies deviendront la proie des voleurs politiques ; et, pour satisfaire les désirs immodérés de quelques misérables qui n'ont pas dix sous dans leur poche, nos enfants seront réduits à la mendicité.

— C'est un triste état de choses, sir Joseph, et le gouvernement est coupable de ne pas lever au moins dix régiments de plus.

— Le pire de tout cela, mon bon monsieur Goldencalf, c'est qu'il y a dans l'aristocratie des niais qui conduisent ces coquins en avant, et qui leur prêtent l'appui de leurs noms. C'est une grande erreur, monsieur, que de donner dans ce royaume tant d'importance à la naissance, c'est autoriser d'orgueilleux mendiants à mettre en mouvement la vile multitude ; les vrais sujets sont ceux qui en souffrent. La propriété est en danger, monsieur, et la propriété est la seule et unique base de la société.

— Je n'ai jamais trouvé, sir Joseph, la moindre utilité dans la supériorité de la naissance.

— Elle ne sert à rien qu'à augmenter le nombre des pensions, monsieur Goldencalf,

tandis qu'avec la propriété c'est bien différent ; l'argent n'a d'autre parent que l'argent, et c'est par lui que les États deviennent puissants et prospèrent. Mais cette révolution de nos voisins les Français a tout à fait déplacé les opinions, et la propriété est perpétuellement en danger.

— Je regrette de le dire ; mais je le sens dans tous les nerfs de mon corps, sir Joseph.

— Il faut nous unir et nous défendre, monsieur Goldencalf, autrement vous et moi, aujourd'hui dans une position assez solide, nous serons demain dans le fossé. Ne voyez-vous pas que nous courons le danger du partage des propriétés ?

— À Dieu ne plaise !

— Oui, monsieur, nos propriétés sont menacées.

Là-dessus, sir Joseph secoua cordialement la main de mon père, et se retira. Je retrouve parmi les notes de mon père qu'il paya, un mois plus tard, au courtier de sir John soixante-deux mille sept cent douze livres, en différences et rapports, par suite des renseignements que le chevalier avait obtenus d'un chef de bureau dans un des ministères, avantage qui lui permit, dans cette instance du moins, de l'emporter sur

l'un des plus fins et des plus habiles calculateurs de la Bourse.

Mon esprit avait matière à s'exercer, en présence de sentiments si diamétralement opposés que ceux du docteur Etherington et de sir Joseph Job. D'un côté, je voyais la dégradation de la naissance ; de l'autre, les dangers de la propriété, D'ordinaire, je prenais Anna pour confidente de mes pensées ; mais sur ce sujet ma langue était liée, car je n'osais pas lui avouer que j'avais écouté sa conversation avec son père. Je fus donc contraint de débrouiller par moi-même, et du mieux qu'il me fut possible ces deux doctrines contradictoires.

Ann a Etherington.

Chapitre IV

Montrant les hauts et les bas, les espérances, les craintes et les folies de l'amour ; un décès, et l'évaluation d'un héritage.

De ma vingtième jusqu'à ma vingt-troisième année, je n'éprouvai aucun changement sensible dans mon existence. Le jour où j'atteignis ma majorité, mon père m'assura un revenu de mille livres sterling par année. Sans la singularité de mon origine, qui me tenait éloigné d'une partie de ce qu'on appelle le grand monde, j'aurais employé mon temps à peu près comme tous les jeunes gens de mon âge, Nos organes physiques et moraux sont constitués de telle sorte, qu'ils ont besoin d'être protégés contre les réalités de ce monde. De même que l'œil a besoin d'un verre noirci pour regarder le Soleil, il faut également aux yeux de l'esprit un transparent

nuageux peur regarder la vérité en face.

Bien que j'évitasse d'ouvrir le secret de mon cœur à Anna, je recherchais les occasions de converser avec le docteur Etherington et mon père sur les questions qui me touchaient de près. J'appris par le premier les principes qui démontrent la nécessité de laisser la société divisée en castes, et qu'il est non seulement impolitique, mais méchant, de renverser les barrières qui les séparent ; que le ciel a ses séraphins, ses chérubins, ses archanges, ses anges, ses saints, et ses sujets simplement heureux, et que, par induction évidente, ce monde doit avoir ses lois, ses seigneurs et ses communes. La ritournelle monotone du docteur se renfermait dans une lamentation perpétuelle sur la confusion des classes qui s'introduisait en Angleterre comme l'annonce du jugement dernier. D'un autre côté, mon père se souciait peu des classifications sociales, ne connaissant et n'appréciant dans le principe conservateur que la force. Il trouvait le moyen de parler sur ce chapitre pendant tout une journée, et de faire caracoler et briller à chaque phrase les régiments et les baïonnettes. Je ne me rappelle pas une seule de ses périodes qui ne se terminât par : Hélas ! Jack, la propriété est en danger.

Je n'affirmerais pas que mon esprit échappa complètement à la confusion de ces opinions contraires ; mais j'entrevis la lueur d'une importante vérité, c'est que les deux commentateurs s'accordaient cordialement à craindre et, par conséquent, à détester la plus grande partie de leurs semblables. Mes dispositions naturelles penchaient pour la philanthropie, et il me répugnait de reconnaître la vérité de théories qui m'eussent mis en guerre déclarée contre le genre humain ; je me formai donc une opinion personnelle, qui, écartant les fautes de l'une, admettait les choses sensées des deux autres. J'aurai l'occasion, plus loin, d'exposer la manière dont j'essayai de mettre cette théorie en pratique.

Le temps s'avançait à grand pas, et tous les jours Anna embellissait sous mes yeux. Elle avait, à la vérité, perdu un peu de sa franchise et de sa gaieté enfantine depuis sa conversation avec son père. Je ne pouvais me plaindre de cette réserve, qui est, en définitive, le premier sentiment de convenance sociale qui révèle chez les jeunes filles l'entrée dans l'âge de puberté. Elle fut toujours avec moi simple et ingénue, et je vivrais cent ans, que la sérénité, angélique de sa physionomie, lorsqu'elle prêtait une oreille attentive aux élucubra-

tions de mon cerveau, ne sortirait jamais de ma mémoire.

Un matin que nous étions restés seuls, nous causions de toutes ces choses. Anna m'écoutait avec un véritable plaisir lorsque je parlais raison, et elle souriait tristement lorsque le fil de mes arguments s'entortillait dans les divagations de mon esprit, Je sentais, au fond du cœur, combien un homme serait heureux d'avoir toujours auprès de lui un aussi joli mentor, et que j'en ferais volontiers ma compagne pour la vie. Mais je ne pouvais prendre sur moi le courage de donner un corps à mes pensées, et de chercher à obtenir une promesse dont je me croyais indigne dans ces moments d'humilité passagère.

— J'ai souvent pensé au mariage, continuai-je à haute voix tant j'étais préoccupé de mes propres théories et sans comprendre la portée de mes paroles, si je trouvais une Anna, douce, bonne, belle comme vous, qui consentît à être à moi ; malheureusement j'ai peur de ne jamais posséder ce bonheur. Je ne suis pas le petit-fils d'un baronnet, et votre père voudra sans doute vous unir à un homme qui pourra prouver que la main sanglante a figuré au moins une fois sur son bouclier ; d'un autre côté, mon père ne parle que de mil-

lions.

Pendant la première partie de ma phrase l'aimable fille me regardait tendrement ; comme pour rassurer mes doutes et mes inquiétudes, mais les dernières paroles lui firent baisser les yeux sur son ouvrage et elle demeura silencieuse.

— Votre père dit que tout homme qui a un intérêt dans l'État doit lui donner des garanties, — Anna sourit d'une manière si imperceptible, que ses lèvres se tendirent à peine, — et que nul autre ne saurait y exercer avantageusement un contrôle. J'ai déjà songé à prier mon père de m'acheter une baronnie entraînant avec elle l'éligibilité. Mais je n'ai jamais ouvert la bouche sur ces sortes de questions, sans qu'il me répondît ; — Tra deri dera, Jack, avec vos chevaleries, vos baronnies, et vos bourgs pourris, la propriété est en danger... Des emprunts et des régiments, tant que vous voudrez... l'ordre, l'ordre, voilà ce qu'il nous faut... des baïonnettes, voilà tous nos besoins ; et de bonnes taxes bien rondes, pour habituer la nation à contribuer à ses propres besoins et à soutenir son crédit. Mais, mon jeune gars, si l'intérêt de la dette restait impayé pendant seulement vingt-quatre heures, votre corporation, comme vous l'appelez, mourrait de sa belle

mort ; et alors que deviendraient vos chevaliers-barons ou barons-chevaliers... la plupart assez râpés déjà par suite de leurs extravagances et de leurs prodigalités ? Mariez-vous, Jack, et établissez-vous convenablement. Le voisin Soudargent possède une fille unique d'un âge raisonnable, et une bonne fille par-dessus le marché ; la fille unique d'Olivier Soudargent sera un parti très convenable pour le fils unique de Thomas Veaudoré ; mais je vous préviens, mon garçon, que vous serez réduit à un simple revenu, ainsi donc il faudrait éloigner de votre esprit toute pensée extravagante de châteaux à construire, mais apprendre à être économe, et surtout à ne pas faire de dettes.

Anna rit beaucoup à m'entendre imiter et prendre les intonations du prédicateur M. Speaker Sulton, mais un nuage obscurcit ses traits lorsque j'achevai ma péroraison.

— Hier j'ai causé de tout cela avec votre père, et il pense comme moi que la baronnie et le droit d'éligibilité sont deux bonnes choses. Vous pourriez être le second de votre lignée, si seulement votre père voulait consentir à entrer au parlement pour appuyer le gouvernement dans ce moment critique. Son origine serait oubliée, et vous pourriez vous enorgueillir de quelques-uns

te ses votes. Mais, je le crains, son âme est trop absorbée par la passion basse et dégradante du gain, L'argent est un auxiliaire indispensable du rang ; et sans le rang, il n'y a pas d'ordre dans la société ; et sans ordre, pas de liberté ; mais quand l'amour de l'argent absorbe tout chez l'homme, jusqu'au respect du présent et du passé, la communauté perd le sentiment même sur lequel reposent tous ses nobles exploits. Vous voyez, chère Anna, combien nos parents diffèrent d'opinion sur cette grave question ; et entre l'affection naturelle et la vénération acquise j'hésite à me prononcer. Il me faudrait une conseillère douce et sage et belle comme vous, qui voulût bien avoir pitié de moi, et je m~ marierais dès demain, pour baser l'avenir tout entier sur le bonheur de posséder une femme telle que vous.

Anna m'écouta en silence et sans me répondre. Néanmoins, le jour suivant, le jeune sir Harry Griffin, dont le père était mort récemment, vint demander sa main avec toutes les formalités d'usage, et il fut refusé.

J'étais toujours heureux au presbytère ; mais de jour en jour je sentais plus vivement l'embarras de ma fausse position dans le monde. Héritier en expectative

d'une très grande fortune, je ne pouvais passer inaperçu dans un pays dont le gouvernement reposait sur les représentants de la propriété ; et cependant ceux qui avaient l'avantage de tenir leur fortune de leur aïeul me regardaient du haut de leur grandeur, parce que je devais tenir la mienne de mon propre père. Je ne voyais en vérité aucun moyen de sortir de cet inextricable réseau de préjugés, à moins de retomber dans l'agiotage de Lombard street, ou de me couper la gorge. Anna seule, cette douce, bonne, aimable fille, protégeait toutes mes joies, sympathisait avec toutes mes mortifications, et paraissait m'apprécier pour ce que je valais moralement, sans se laisser éblouir par ma fortune ou rebuter par l'obscurité de mon origine. Le jour qu'elle refusa la main de sir Harry Griffin, j'aurais pu tomber à ses genoux et l'adorer comme on adore les anges.

Il est une vérité incontestable que plus on s'appesantit sur une maladie morale plus on l'aggrave par l'amertume des réflexions. Cinquante fois au moins, après le renvoi du jeune baronnet, je fus tenté de prendre courage et de me jeter aux pieds d'Anna pour lui demander sa main, et tout autant de fois je me sentis retenu par l'appréhension que je n'avais rien en moi

qui pût me rendre digne de cette excellente personne, qui avait de plus l'avantage de des cendre d'un septième baron d'Angleterre.

Je ne suis ni physicien ni métaphysicien pour définir les rapports d'affinité entre les effets et les causes ; mais ce que je puis assurer, c'est que le chaos que produisirent dans mon esprit tant de doutes, d'espérances, de craintes et de résolutions aussitôt abandonnées que prises, commença sérieusement à altérer ma santé, et j'étais sur le point de céder aux conseils de mes amis et à ceux d'Anna, qui me pressait avec plus de sollicitude de chercher à me distraire par les voyages, lorsque je fus subitement appelé pour assister aux derniers moments de l'auteur de mes jours. Je m'éloignai aussitôt des séductions du presbytère, pour rentrer en ville et accomplir mes devoirs de fils et d'unique héritier.

Je trouvai mon père abandonné des médecins, mais ayant conservé toutes ses facultés ; cette preuve de désintéressement de la part d'hommes qui assistaient aux derniers moments d'un millionnaire, me frappa singulièrement et m'inspira un profond respect pour le corps de la faculté, Je fus accueilli par les domestiques, et par un ou deux amis qui étaient venus assister à

ce triste événement, avec toutes les démonstrations sympathiques dues à l'héritier d'une grande fortune.

Ma réception par le moribond fut moins expansive. L'abstraction presque complète de ses facultés vers l'unique but de son existence avait affaibli en lui toutes les facultés morales, et occasionné entre lui et moi une froideur que l'affinité naturelle ne suffisait pas à éloigner. Néanmoins notre dernière entrevue ne fut pas exempte de part et d'autre de témoignages de sensibilité.

— Enfin vous voilà, Jack, me dit-il, je craignais que vous ne vinssiez trop tard.

Les yeux hagards, la respiration oppressée de mon père, la décomposition de ses traits me frappèrent de crainte et de respect. C'était le premier lit de mort dont je m'approchais, et le moribond était mon père.

— Je suis content de vous voir, Jack ; vous êtes le seul être auquel je porte intérêt ; peut-être eussé-je mieux fait de vous garder auprès de moi ; mais vous n'y perdrez rien. Ah ! Jack, nous ne sommes, après tout, que de pauvres mortels. Mourir si subitement et si jeune !

Mon père avait passé son soixante-quin-

zième anniversaire ; malheureusement il n'avait pas pris le temps de régler tous ses comptes avec la société.

— Mes pertes deviendront votre gain, Jack ; faites éloigner tout le monde.

Je fis comme il me l'ordonnait, et lorsque nous fûmes seuls, il prit sous son oreiller une clef, qu'il me présenta.

— Prenez cette clef, dit-il d'une voix faible, ouvrez le premier tiroir du haut de mon secrétaire, et apportez-moi la liasse de papiers que vous y trouverez, elle est à votre adresse.

J'obéis en silence. Mon père contempla ces papiers avec tristesse et avec une expression de regret qui m'affligea ; puis il me les présenta d'une main tremblante, qu'il retira lentement et non sans hésitation.

— Vous attendrez que je n'y sois plus, n'est-ce pas, Jack ?

Une larme s'échappa de mes yeux, et vint tomber sur la main froide et sèche de mon père. Il me l'égard a d'un œil attendri, et je sentis une légère et affectueuse pression de sa main.

— Il eût mieux valu peut-être que nous nous connussions davantage, Jack ; mais la

Providence ne m'a pas fait connaître mon père, et j'ai vécu privé des caresses de mon enfant par ma propre folie. Votre mère était une sainte, je l'ai reconnu trop tard.

Comme mon père témoigna le désir de rester seul avec lui-même, je rappelai la garde ; et je quittai la chambre emportant avec moi la liasse de papiers dans une enveloppe scellée, cachetée, à mon adresse écrite de la main de mon père, et j'enfermai le tout sous une bonne serrure. Je ne le revis qu'une seule fois avant sa mort. Depuis notre première entrevue son état avait empiré de jour en jour, d'heure en heure, sa raison vacillait et, comme le cardinal de Shakespeare, il mourut sans préparation.

Trois jours après mon arrivée, j'étais seul auprès de lui, lorsqu'il parut se réveiller tout à coup de sa torpeur ; c'était la première fois depuis ces trois jours qu'il me reconnaissait.

— Vous voici donc enfin, mon fils ! me dit-il d'une voix sépulcrale. Pourriez-vous me dire, Jack, pourquoi ils mesurèrent la ville avec des verges d'or ? (Sa garde lui avait lu un chapitre, choisi pour lui, des Ré-

vélations.) Voyez donc, mon fils, les murs étaient de jaspe, et la cité d'or pur. — Je n'aurai pas besoin d'or dans ma nouvelle demeure. — Je ne suis pas fou, Jack. — Pourquoi n'ai-je pas aimé un peu moins l'or, et un peu plus ma famille ? — La cité est d'or pur, et ses murs de jaspe. — Précieux séjour. — Ah ! vous l'entendez, Jack, — je suis heureux, — trop heureux ! — de l'or — de l'or — de l'or !

Ces mots, échappés au râle de l'agonie, furent les derniers que prononça Thomas Goldencalf. Le bruit attira dans la chambre tous les serviteurs, qui le trouvèrent mort. Après que le triste événement eut été dûment constaté, je priai qu'on me laissât seul, et je restai pendant quelques minutes auprès du corps de mon père. Le cachet de la mort était imprimé sur ses traits ; mais l'œil, encore ouvert, avait cette fixité dt. délire, qui marquait la dernière pensée du vieil-. lard au moment où l'âme s'était séparée de la matière. Je m'agenouillai, et je priai avec ferveur pour son repos dans l'autre monde ; puis je dis un dernier adieu au premier et au dernier de mes ancêtres.

À cette scène succéda la période habituelle des douleurs démonstratives, de l'enterrement et des espérances des survivants. Je remarquai que la maison était

fréquentée par des gens qui n'en avaient jamais passé le seuil du vivant du maître. Il y eut en me regardant force chuchotements et causeries à demi-voix, dont je ne comprenais pas les intentions ; le nombre des visiteurs s'accrut sensiblement, et s'éleva bientôt à une vingtaine : le curé de la paroisse, les commissaires de diverses sociétés de charité, trois procureurs, quatre ou cinq courtiers bien connus à la Bourse, en tête desquels figuraient sir Joseph Job et trois membres du bureau de bienfaisance, dont la tâche consiste à réveiller la charité paresseuse de leurs voisins.

Le lendemain du jour où mon père fut conduit à sa dernière demeure, la maison était remplie de curieux ; les conférences secrètes se multiplièrent à l'infini, et enfin je fus invité par ces malencontreux visiteurs à passer dans le *sanctum sanctorum* du défunt, pour écouter ce qu'ils avaient à me dire. Je me trouvai donc en entrant au milieu d'une vingtaine de visages étrangers, m'étonnant en moi-même d'être ainsi importuné, lorsque l'on faisait si peu de cas de moi du vivant de mon père. Ce fut sir Joseph Job qui prit la parole au nom de l'assemblée pour m'éclairer sur ce point.

— Nous vous avons fait demander cet

entretien, monsieur Goldencalf, commença le chevalier, qui s'essuya les yeux avec beaucoup de convenance, parce que nous pensons que, par respect pour notre très excellent, très estimé et très respectable ami, il importe que nous ne négligions rien pour l'accomplissement de ses dernières volontés, et qu'il serait convenable de procéder à l'ouverture de son testament. Il eût été plus régulier de procéder à cette formalité avant l'enlèvement du corps, car nous n'avons pu pressentir ses intentions à l'égard de ses funérailles ; mais je suis bien déterminé à suivre à la lettre les dispositions qu'il peut avoir prises à cet égard, quand même nous serions dans la pénible alternative de procéder à une exhumation.

Je suis assez paisible de ma nature, peut-être même crédule ; mais j'ai l'esprit prompt et vif. Je ne comprenais pas ce que sir Joseph Job, ou tout autre que moi, avait à rechercher dans le testament de mon père ; et je pris soin de m'en expliquer en termes assez clairs pour me faire comprendre.

— Fils unique du défunt, et son seul et unique parent, dis-je, je ne vois pas, messieurs, en quoi ce sujet peut si vivement intéresser tant de personnes étrangères.

— Ceci est sans doute très spirituel et

très convenable, répliqua sir Joseph en souriant, mais vous devez savoir, mon jeune gentilhomme, que, s'il existe au monde des héritiers, il y a aussi des exécuteurs testamentaires.

Je savais déjà parfaitement ce que sir Joseph avait une si grande envie de m'apprendre, et, de plus, que cette dernière situation était souvent la plus lucrative des deux.

— Avez-vous quelque raison de supposer, sir Joseph Job, que mon père vous ait choisi pour remplir cette tâche ?

— C'est ce que nous apprendrons mieux par la suite, jeune homme. Feu votre père est mort riche, très riche même, pas aussi riche peut-être que le bruit en a couru parmi les gens d'affaires, mais pourtant très convenablement riche, et il serait peu raisonnable de supposer qu'un homme connu comme lui pour sa prudence abandonnât sa fortune aux mains de son héritier légal, lorsque cet héritier est un jeune homme de vingt-trois ans seulement, ignorant les affaires, doué d'une très faible expérience, et possédant toute la fougue de la jeunesse dans un siècle d'extravagances et de séductions, sans y avoir mis certaines restrictions qui contient la garde d'une fortune amassée à la sueur de son front à des

hommes qui, comme lui, ont une connaissance expérimentée de la valeur réelle de l'argent.

— Non, jamais ! c'est impossible ! c'est plus qu'impossible ! s'écrièrent en chœur les assistants.

— Et de la part de M. Goldencalf, qui comptait pour amis les noms les plus célèbres à la Bourse, et particulièrement sir Joseph Job, ajouta l'un d'eux.

Sir Joseph s'inclina d'un air triomphant, sourit, se frotta le menton et attendit ma réponse.

— La propriété est en danger, sir Joseph, lui dis-je d'un ton railleur, mais peu importe. S'il existe un testament, il est autant de mon intérêt que du vôtre d'en avoir connaissance, et je ne m'oppose pas à ce qu'une recherche soit faite sur-le-champ pour le découvrir.

Sir Joseph me lança un regard foudroyant ; mais, homme d'affaires avant tout, il me prit au mot, et l'un des assistants, à qui je présentai les clefs, commença les recherches, qui durèrent plusieurs heures sans aucun succès. Tous les meubles furent visités les uns après les autres, les tiroirs les plus secrets fouillés avec soin, leurs moindres papiers dépliés

et lus, le tout inutilement. La consternation croissait d'une manière évidente parmi les spectateurs ; et lorsque le notaire eut déclaré formellement qu'il n'y avait pas de trace de testament, tous les yeux se fixèrent sur moi comme s'ils me soupçonnaient capable d'avoir dérobé ce qui, dans l'ordre de la nature, devait m'appartenir sans qu'il y eût nécessité pour moi de recourir à un crime.

— Il doit y avoir caché quelque part des titres et des papiers, dit sir Joseph Job ayant l'air de soupçonner plus qu'il n'osait exprimer en paroles. M. Goldencalf est créancier de l'État, et il n'y a pas ici une seule inscription sur les fonds publics.

Je quittai un moment la chambre, et je rapportai la liasse de papiers que m'avait remise mon père.

— Voici, messieurs, dis-je, des papiers qui m'ont été remis par mon père à son lit de mort. Vous pouvez vous assurer que son propre cachet y est apposé que la suscription est tout entière de sa main, et qu'elle est à mon adresse. Il ne serait donc pas extraordinaire que le contenu ne concerna que moi seul. Cependant, comme vous paraissez prendre un si vif intérêt aux affaires du défunt, nous allons l'ouvrir, et le contenu, du moins ce qu'il importe de

vous en faire connaître sans indiscrétion, sera mis sous vos yeux.

Sir Joseph prit une mine grave lorsqu'il eut aperçu le paquet, et après avoir vérifié l'écriture de l'enveloppe, tous exprimèrent leur satisfaction d'en avoir fini avec les recherches. Je rompis les cachets La première enveloppe recouvrait divers autres paquets cachetés et scellés tous à mon adresse et de la même écriture que la première, et ayant un bordereau séparé de ce qu'ils contenaient. Comme ils étaient numérotés, je les pris l'un après l'autre dans l'ordre numérique et je lus :

« N° 1. Certificats de fonds publics délivrés à Thomas Goldencalf, 12 juin 1815. » Nous étions alors au 29 juin de la même année. En déposant e premier paquet sur la table, je remarquai, que la somme qu'il contenait dépassait un million.

« N° 2. Actions de la banque d'Angleterre. Quelques centaines de mille livres.

« N° 3. Annuités de la compagnie de la mer du Sud. Trois cent mille livres.

« N° 4. Titres sur hypothèques. Quatre cent trente mille livres.

« N° 5. Le billet de sir Joseph Job pour soixante-trois mille livres. »

Je déposai ce titre sur la table, et je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— La propriété est en danger !

Sir Joseph pâlit ; mais il me fit signe de continuer, disant :

— Nous arriverons bientôt au testament.

« N° 6. » J'hésitai, car c'était un titre à mon adresse, dont la nature même prouvait une tentative maladroite pour échapper au payement des droits de succession.

— Eh bien, monsieur, voyons le N° 6 demanda sir John avec un tremblement dans la voix.

— C'est un titre qui ne concerne que moi et où vous n'avez rien à voir, sir Joseph.

— C'est ce que nous verrons, monsieur Goldencalf. Si vous refusez le nous montrer ce papier, il y a des lois pour vous y contraindre.

— Pour me contraindre à dévoiler les débiteurs de mon père, des papiers qui me sont adressés, et qui ne concernent que moi ? Mais voici, messieurs, le papier que vous désirez tous connaître :

« N° 7. Le testament et les dernières volontés de Thomas Goldencalf, à la date du 17 juin 1816. » (Il était mort le 24 juin de la

même année.)

— Ah ! Voilà le précieux document, dit sir Joseph étendant la main comme pour le recevoir.

— Ce testament, vous le voyez, messieurs, dis-je l'élevant de manière que tout le monde pût en prendre connaissance, est tout spécialement à mon adresse, et il ne sortira pas de mes mains avant qu'un autre ait pu prouver qu'il y possède plus de droits que moi.

J'avoue que mon cœur tressaillit lorsque je brisai les cachets de enveloppe, car j'avais peu connu mon père, et je savais qu'il avait été possédé d'étranges opinions et d'habitudes plus étranges encore. Le testament était entièrement de sa main et très court. Rassemblant mon courage, je le lus à haute voix ; il était ainsi conçu :

« Au nom de Dieu, amen ! Moi, Thomas Goldencalf, de la paroisse de Bow en la cité de Londres, je déclare et publie que ceci est mon testament.

« Je lègue à mon seul et bien-aimé fils, John Goldencalf, toutes mes propriétés sises dans ladite paroisse de Bow, cité de Londres pour qu'il en jouisse en toute propriété lui et ses héritiers à perpétuité.

« Je donne et lègue en outre à mon fils

bien-aimé toute la fortune personnelle que je possède, de toute description, comprenant titres hypothèques, actions, inscriptions, etc., etc., et toutes mes valeurs sans exception à lui, ses héritiers ou ayants cause.

« Je nomme et désigne mon susdit bien-aimé fils pour mon seul et unique exécuteur testamentaire, lui donnant le conseil de n'accorder aucune confiance à ceux qui professent ou ont professé de se dire mes amis, et tout particulièrement de fermer les oreilles à toutes les prétentions et sollicitations de sir Joseph Job Chevalier.

« En foi de quoi j'ai signé, etc, etc. »

Le testament était parfaitement en règle et contre-signé par son premier commis en présence de la garde et de la femme de confiance.

— La propriété est en danger, sir Joseph, lui dis-je sèchement en rassemblant les papiers épars sur la table pour les mettre en sûreté.

— Ce testament doit être mis a part, messieurs ! s'écria le chevalier en fureur ; il renferme une diffamation.

— Au profit de qui, sir Joseph ? lui fis-je paisiblement observer ; avec ou sans le testament, il me semble que mes droits

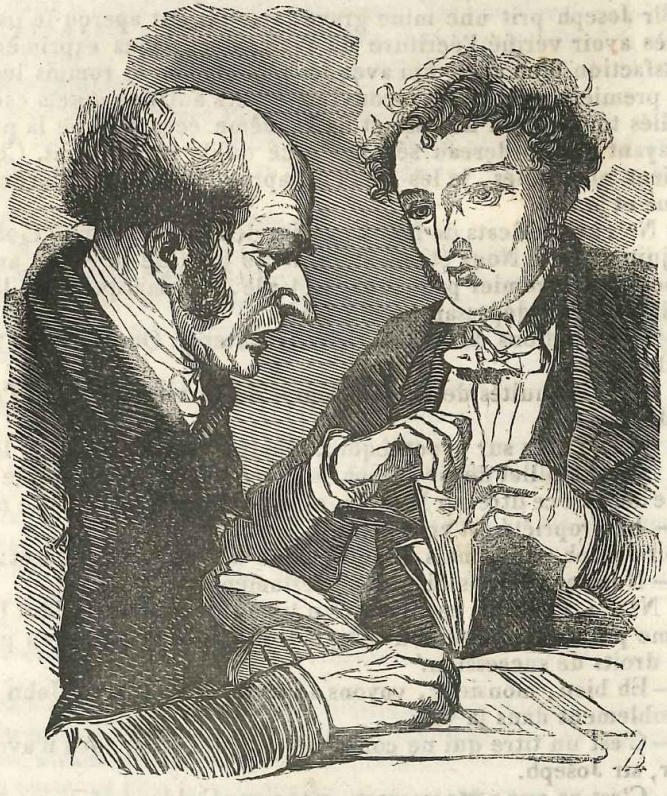
sont assez bien établis et valables.

Cette vérité était assez palpable pour ne soulever aucune objection, et les plus prudents se retirèrent en silence ; sir Joseph lui-même, après quelques minutes de violente agitation, s'éloigna enfin. La semaine suivante, sa faillite fut déclarée à la suite de quelques spéculations extravagantes à la Bourse, et je ne reçus que trois shillings quatre deniers pour cent de mon bon de soixante-trois mille livres.

Quand l'argent me fut compté, Je ne pus m'empêcher de m'écrier mentalement :

— La propriété est en danger.

Le lendemain matin, sir Joseph Job se coupa la gorge pour balancer ses comptes avec ses créanciers.



— Le prix du domaine est de trois cent vingt-cinq mille livres, monsieur, et le revenu ne s'élève pas à plus de six.

Chapitre V

Les affaires de mon père furent presque aussi faciles à régler que celles d'un pauvre homme. Dans l'espace de vingt-quatre heures, la totalité de la somme se trouvait en ma possession, et j'étais sinon le plus riche, du moins un des plus riches sujets de l'Europe. Je dis sujets, car les souverains ont fréquemment une manière d'accaparer les fortunes des autres, qui les place hors ligne et sans rivalité. Il n'y avait pas de dettes, mais s'il y en avait eu l'argent comptant était assez abondant pour les payer ; et la balance de mon compte à la Bourse était elle-même une fortune.

Le lecteur pourrait supposer actuellement que j'étais parfaitement heureux. Jouissant d'un revenu qui dépassait celui de certains princes régnants, sans la moindre hypothèque sur mon temps ou sur ma fortune, n'ayant aucune habitude de vice ou de dépenses, personne ne pouvait me sur-

passer en luxe de maisons, chevaux, meutes et domestiques, J'étais mon maître en tous points, un seul excepté. Ce point, c'était le sentiment passionné qui faisait d'Anna un ange à mes yeux, et l'étoile polaire vers laquelle rayonnaient tous mes vœux. J'aurais alors volontiers donné un demi-million pour être le petit-fils d'un baron dont la noblesse remontât au dix-septième siècle seulement.

L'agonie de mort de mon père m'avait donné une sévère leçon sur la vanité, les dangers et les illusions de la richesse. La manière dont elle avait été acquise venait toujours gâter le plaisir de la possession. Je n'entends pas dire que je soupçonnais qu'il y eût eu quelque acte que dans les conventions du monde on appelle déloyal, mais simplement que l'étrange existence, les dépenses d'énergie, l'absence de charité, et les habitudes d'isolement et de méfiance de mon père, me semblaient médiocrement compensées par ses millions.

En m'éloignant des toits fumeux de la ville de Londres pour gagner les champs et les vertes campagnes, cette terre me parut admirable, j'y reconnus la main d'un divin et bienfaisant Créateur, et je n'eus pas de peine à me persuader que celui qui vivait dans la confusion des villes dans le

but de changer l'or de la poche de son voisin pour le faire passer dans la sienne, méconnaissait entièrement sa raison d'être. L'image de mon grand-père, qui n'avait jamais quitté Londres, s'offrait à ma vue avec ses inutiles regrets, et je prenais la résolution de vivre en rapports directs aveu mes semblables, L'ardeur de mettre ce projet à exécution m'eût conduit à là folie, si une heureuse circonstance n'était survenue pour me sauver d'une telle calamité.

Pour éviter l'étalage et l'embarras d'une chaise de poste et de domestiques, j'avais pris passage dans une voiture publique qui vint à s'arrêter dans un bourg important et réputé pour sa loyauté, à la veille d'une élection contestée. Cet appel à l'intelligence et au patriotisme des commerçants provenait de ce que le dernier élu avait accepté un emploi dans le gouvernement. Le nouveau ministre, car il était membre du cabinet, se préparait à haranguer ses concitoyens de la fenêtre d'une taverne où il avait élu domicile. Décidé à accepter toutes les distractions qui se présenteraient sur ma route, je descendis de la voiture, et arrêtant une chambre dans le même hôtel, je vins me mêler à la foule des curieux.

Le candidat favori occupait un large balcon ; il était entouré de ses principaux amis, parmi lesquels figuraient des comtes, des barons, des dignitaires de l'Église des commerçants les plus influents du bourg, et même un ou deux ouvriers, tous entassés et serrés les uns contre les autres dans l'agréable confusion d'un même sentiment politique. Voici donc, pensai-je en moi-même, un exemple des charités célestes ! Le candidat, fils et héritier d'un lord, reconnaît enfin qu'il est une même chair et un même sang que ses électeurs. Comme son sourire est affable, ses manières insinuantes, et avec quelle cordialité il donne des poignées de main aux plus malpropres et aux plus pauvres ! Il doit y avoir dans cet excellent système un enseignement perpétuel de bienveillance et un correctif à l'orgueil humain ; je veux en apprécier les bienfaits. Le candidat parut et commença sa harangue.

Il commença par faire l'éloge de la constitution, qu'il définit la perfection même de la raison humaine, citant à l'appui qu'elle avait traversé toutes les vicissitudes des siècles, se pliant aux circonstances, et l'ennemie de tout changement.

— Oui, mes amis, s'écria-t-il dans un élan de ferveur patriotique et constitution-

nelle, sous les roses ou les lis, les Tudors, les Stuarts ou l'illustre maison de Brunswick, le glorieux édifice a su résister aux tempêtes des factions, abritant sous ses lois protectrices les éléments les plus opposés du corps social, accordant protection, feu, nourriture, vêtements ; oui, nourriture et vêtements, au plus humble sujet du royaume, Qui donc oserait s'écarter de cette constitution si profondément nationale, que tout Anglais tient de ses ancêtres, et qu'il est tenu de transmettre intacte aux nouvelles générations ?

L'orateur continua de parler ; mais sa voix était couverte par les applaudissements de la foule. Lorsqu'il fut possible de distinguer le sens de ses paroles, il avait passé de l'éloge de la constitution à celui du bourg que l'on avait surnommé le soutien de la couronne, et dont les habitants, animés du meilleur esprit, Il accordaient leurs votes qu'à ceux qui donnaient des garanties d'ordre et de conservation parce qu'ils avaient eux-mêmes quelque chose à conserver ; car sans des gages d'honnêteté et d'indépendance, l'électeur ne pouvait s'attendre à autre chose de la part du candidat que subornation, corruption et trafic de ses droits et de ses libertés les plus chères.

Cette partie de la harangue fut écoutée dans un respectueux silence, et bientôt après l'orateur se retira, laissant les électeurs enchantés d'eux-mêmes, de leur constitution et du candidat.

Le hasard me plaça à dîner à côté d'un procureur que j'avais remarqué le matin au milieu des propriétaires fermiers, jouant un rôle actif en sa qualité d'agent principal du possesseur du bourg indépendant. Il me dit qu'il était venu dans l'intention de vendre la propriété tout entière du bourg à lord Pledge, le candidat ministériel en question ; mais que les garanties ne lui ayant pas paru suffisantes, il avait rompu le marché, regrettant de ne pouvoir dire à qui appartiendraient désormais les électeurs indépendants de cet exemplaire collège électoral.

— Néanmoins, ajouta-t-il avec un clignement de l'œil, Sa Seigneurie a assez bien fait les choses pour qu'il ne reste aucun doute sur son élection, pas plus que sur la vôtre si le bourg vous appartenait.

— La propriété. est-elle toujours à vendre ? lui demandai-je.

— Sans aucun doute, mon principal ne peut tenir plus longtemps. Le prix est arrêté, et j'ai ses pouvoirs de procureur pour

entamer les préliminaires du marché. Il est bien malheureux que l'esprit public soit laissé tians cet état d'Indécision la veille d'une élection.

— Allons, monsieur, je serai l'acquéreur.

Mon voisin de table m'envisagea d'un air d'étonnement et de doute.

Mais il avait trop souvent traité des affaires de cette nature, pour ne pas chercher à sonder le terrain avant de les abandonner ou de les poursuivre.

— Le prix du domaine est de trois cent vingt-cinq mille livres, monsieur, et le revenu ne s'élève pas à plus de six.

— Cela suffit. Je me nomme Goldencalf, et si vous voulez m'accompagner en ville, la somme vous sera comptée.

— Goldencalf !... Comment, monsieur, vous seriez le fils unique et l'héritier de Thomas Goldencalf de Cheapside ?

— Le même, Monsieur. Il n'y a pas un mois que mon père est mort.

— Pardon, monsieur ; SI vous pouvez me convaincre de votre identité, — on ne saurait être trop méticuleux dans des affaires de cette importance. — vous entrerez en possession assez à temps pour assurer votre propre élection ou celle de celui de

vos amis que vous voudrez bien présenter. Je restituerai à lord Pledge ses faibles avances ; et une autre fois il apprendra à ne pas manquer aux promesses qu'il aura faites. Vous trouverez les électeurs dignes en tous points de votre faveur ; c'est une des circonscriptions les plus franches et les plus loyales de toute l'Angleterre. Ce sont des hommes sans crainte qui feront tout ce qu'ils promettront de faire, et qui diront tout ce que leur propriétaire leur demandera de dire.

J'étais porteur de titres et de papiers suffisants pour convaincre le procureur de mon identité. Il demanda une plume et de l'encre, tira de sa poche l'acte de vente qu'il avait préparé pour lord Pledge, me le donna à lire, en remplit les blancs, et y apposant sa signature, il appela pour témoins les garçons de l'hôtel, et me présenta l'acte avec un respect et une promptitude que je trouvai vraiment sublimes. Voilà donc, me dis-je à moi-même, des garanties données à la société par l'achat d'un bourg.

Je tirai sur mon banquier une traite de trois cent vingt-cinq mille livres, et je me levai de table propriétaire du domaine des soutiens de la couronne et de leurs consciences politiques.

Un fait de cette importance ne pouvait

rester longtemps inconnu : en un clin d'œil, tous les yeux furent fixés sur moi. Le maître d'hôtel accourut dans la salle à manger, et vint me supplier de lui faire l'honneur de prendre possession de son salon de famille, puisqu'il n'y en avait pas d'autre à ma disposition. J'étais à peine installé, qu'un domestique en livrée assez riche entra et me remit le billet suivant :

« Cher Monsieur Goldencalf,

« J'apprends à l'instant seulement que vous êtes dans notre ville, et j'en suis enchanté, Ma longue intimité avec feu votre excellent père justifie l'offre que je vous adresse de mon amitié, et je mets de côté toute cérémonie pour vous demander une demi-heure d'entretien, cher monsieur Goldencalf.

« Votre très dévoué et sincère, Pledge.

« Monsieur Goldencalf, écuyer. Lundi soir. »

J'ordonnai que l'on ne fît pas attendre le noble visiteur un seul instant. Lord Pledge m'aborda comme une vieille et intime connaissance. Il me fit cent questions plus intéressantes les unes que les autres sur feu mon père, exprima tous ses regrets de n'avoir pu assister à ses derniers moments, et enfin un compliment très ingénu

sur mon héritage.

— Je viens d'apprendre, mon cher monsieur, ajouta-t-il, que vous avez acheté ce domaine. Il ne m'a pas été possible de m'en arranger immédiatement ; mais c'est une bonne affaire, trois cent vingt mille livres, je suppose, comme le prix en avait été arrêté avec moi ?

— Trois cent vingt-cinq mille livres, milord !

Je lus dans la physionomie du noble candidat que j'avais payé cinq mille livres en plus à titre de pot-de-vin, ce qui m'expliqua la vivacité avec laquelle le procureur s'était empressé de conclure, sans doute pour empocher la différence.

— Sans doute vous avez l'intention de siéger ?

— Je le désire, milord, pour les prochaines élections générales ; mais, pour le moment, je m'estimerai heureux d'appuyer votre réélection.

— Mon cher monsieur Goldencalf !

— En vérité, milord, sans chercher à vous flatter, je vous ai entendu ce matin exprimer des sentiments nobles, comme il convient à un homme d'État, et j'éprouverai infiniment plus de satisfaction à vous

voir occuper de nouveau le siège vacant que si je l'occupais moi-même.

— Je rends hommage à votre jugement, monsieur Goldencalf ; je voudrais seulement qu'il y eût en Angleterre un plus grand nombre d'hommes de votre opinion. Mais vous pouvez compter sur notre amitié. Vos observations sont justes, trop justes même... mais comme il convient à un véritable Anglais.

— Je le pense ainsi, milord ; autrement, je ne J'aurais pas avoué. Je me trouve moi-même dans une situation toute particulière. Possesseur d'une immense fortune, sans nom, sans rang dans la société, sans relations avec elle, il n'y aurait rien de plus aisé pour un homme de mon inexpérience, que de se laisser égarer ; je désire donc tomber sur un expédient qui régularise mes rapports avec la société.

— Mariez-vous, mon jeune ami ; choisissez une femme parmi les beautés de cette île : malheureusement je n'ai rien a vous proposer moi-même, mes deux sœurs étant déjà promises.

— Mon choix est déjà fait ; merci mille fois, mon cher lord Pledge, bien que j'ose à peine compter sur l'accomplissement de mes vœux. Il y a des objections... Ah ! si,

par exemple, j'étais seulement le fils du fils cadet d'Un baron !

— N'est-ce que cela, interrompit mon noble ami soulagé de la crainte que je ne demandasse davantage, faites-vous nommer baronnet vous-même, votre affaire sera arrangée avant la fin de la semaine ; et s'il y a encore quelque chose que je puisse faire pour vous, dites-le-moi sans réserve, je vous en prie !

— Je serais bien aise de vous entendre exprimer de nouveau les nobles sentiments que vous émettiez ce matin sur notre but à tous dans la société.

Mon visiteur me regarda un moment d'un air fort embarrassé ; il passa sa main sur ses yeux comme pour réfléchir, et me répondit ensuite d'une manière très obligeante :

— Vous attachez trop d'importzance, monsieur Goldencalf, à quelques idées passablement décousues. Il est évident pour moi qu'un homme sans but arrêté dans le monde ne vaut guère mieux que l'animal qui erre dans les bois, que je ne crois pas nécessaire de m'appesantir sur ce sujet. Raisonnez comme vous voudrez, vous arriverez toujours au même résultat. Celui qui n'a rien est généralement traité par

l'espèce humaine un peu moins bien qu'un chien, et quiconque ne vaut pas mieux qu'un chien ne possède rien. Qui est-ce qui distingue l'homme sauvage de l'homme civilisé ? La civilisation, Qu'est-ce que la civilisation ? La science de la vie. Quels sont les principes nourriciers de la science de la vie ? L'argent ou la propriété. Par conséquent, la civilisation est la propriété, et la propriété est la civilisation. Il est donc tout à fait impossible de trouver un homme d'État dans un homme qui n'a pas un intérêt personnel dans la conservation de l'intérêt de la société. Il n'y a pas un novice dans notre secte politique qui n'admette la vérité de cet axiome.

— Monsieur Pitt ?

— Sans doute, Pitt était une exception dans un sens ; mais rappelez-vous qu'il était le représentant immédiat des tories ; qui possèdent à eux seuls presque toute la propriété territoriale de l'Angleterre.

— Monsieur Fox ?

— Fox représentait les whigs, qui possèdent le restant. Non, monsieur Goldencalf, raisonnez comme vous voudrez, nous arriverons toujours aux mêmes conclusions. Vous prendrez sans doute, comme vous l'avez dit tout à l'heure, une des can-

didatures aux prochaines élections générales ?

— Je serais trop fier de devenir votre collègue pour hésiter un seul instant.

Ce dialogue scella notre future amitié, et nous nous séparâmes satisfaits l'un de l'autre.

Le soir même le procureur revint de la ville avec les titres de propriété, et le lendemain avis fut donné à tous les électeurs du bourg qu'ils avaient un nouveau propriétaire. Après le dîner je continuai mon voyage pour le presbytère.

Jamais Anna ne m'avait paru plus fraîche, plus avenante que lorsque nous nous trouvâmes de nouveau réunis avec son père autour de la table à déjeuner.

— Vous êtes enfin vous-même, Jack, me dit-elle en me tendant amicalement la main, et j'espère que nous vous trouverons à l'avenir plus raisonnable.

— Anna, s'il m'était permis de tomber à vos pieds et de vous exprimer tout ce que je ressens, je serais l'homme le plus heureux de toute l'Angleterre.

— Et pour le moment vous êtes l'homme le plus malheureux ! répliqua la jeune rieuse, qui retira, en rougissant jusqu'aux

tempes, la main que je tenais appuyée sur mon cœur. — Allons déjeuner, monsieur Godencalf. Mon père est parti à cheval pour rendre une visite au docteur Liturgy.

— Anna, dis-je après avoir pris place à la table et accepté une tasse de thé de ses mains rosées comme les teintes de l'aurore, vous êtes, je le crains, mon plus grand ennemi sur terre.

— John Goldencalf, s'écria la pauvre fille émue et tremblante, expliquez-vous, je vous prie !

— Je vous aime du fond du cœur ; je pourrais vous épouser, et alors, je le crains ; vous adorer comme jamais homme n'a adoré une femme.

Anna sourit faiblement.

— Et vous êtes en danger de commettre ce péché d'idolâtrie ? dit-elle enfin.

— Non, je cours le danger de restreindre mes sympathies, de perdre le but de ma vie, et de faire une fin aussi misérable que celle de mon père. Si je cède à ma passion, Anna, ma condition ne différera guère de la sienne ? Il concentrait ses sentiments dans son amour de l'argent ; et moi, je le sens là, je vous aimerais avec une violence telle, que tous les autres généreux sentiments seraient absorbés par celui-là. J'ai une

grave responsabilité dans ce monde ; une grande fortune, de l'or, de l'or qui pèse sur ma poitrine, et pour sauver mon âme, je dois vous développer mes sympathies pour mes semblables, au lieu de les restreindre. L'excès de ma passion me rendrait avare à l'excès, et indigne de la confiance de mes concitoyens.

Les yeux rayonnants et purs d'Anna semblaient lire au fond de mon âme ; et lorsque j'eus fini de parler, elle se leva, s'approcha timidement de moi, et passant sa douce main sur mon front brûlant, elle le pressa légèrement sur sa poitrine, fondit en larmes et s'enfuit.

Nous ne nous revîmes qu'à l'heure du dîner. Les manières d'Anna furent tendres, affectueuses ; mais elle évita soigneusement de revenir sur la conversation du matin.

— Un jour ou deux passés avec vos vieux amis vous remettront tout à fait, dit-elle après le premier service, et vous reprendrez vos couleurs et votre joyeuse humeur.

— S'il y avait mille Anna au monde, je pourrais être heureux comme jamais homme ne le fut au monde ! Mais je n'ose ; je ne dois pas restreindre les liens qui

m'attachent à la société.

— Tout cela prouve mon insuffisance à pouvoir jamais vous rendre heureux. Mais voilà Francis qui nous apporte les journaux d'hier matin. Voyons un peu ce que fait la société de Londres.

La douce jeune fille parcourut le. journal, et paraissait absorbée par sa lecture, lorsqu'il lui échappa une exclamation de surprise et de plaisir. Je levai les yeux, et il me sembla qu'elle me regardait d'un air plus affectueux.

— Lisez-moi, ma chère Anna, cet article du journal qui paraît vous rendre si joyeuse.

Elle acquiesça à ma prière et lut d'une voix tremblants d'émotion le paragraphe suivant :

— Il a plu à Sa Gracieuse Majesté d'élever John Goldencalf, du domaine d'Homcholder, dans le comté de Donat, et de Cheapside, écuyer, à la dignité de baronnet des Royaumes-Unis de la Grande- Bretagne et de l'Irlande.

— Sir John Goldencalf, j'ai l'honneur de boire à votre santé et à votre prospérité ! s'écria l'aimable fille humectant ses lèvres plus vermeilles que la liqueur contenue dans le verre. Venez, Francis, remplissez un

verre et buvez à la santé du nouveau baronnet.

Le vieux sommelier fit de très bonne grâce ce qu'on lui ordonnait, et courut dans la chambre des domestiques pour leur communiquer la nouvelle.

— Au moins, John, la société, quels que soient vos propres droits sur elle, vous attache à elle par un nouveau lien.

J'étais heureux de sa joie, et de cette preuve de reconnaissance de la part de lord Pledge.

— Lady Goldencalf ne résonnerait pas trop mal, ma chère Anna !

— Appliqué à une seule, sir John, cela est possible, mais non à une centaine. Anna rougit, fondit en larmes une seconde fois et s'éloigna.

— Je n'ai pas le droit de me jouer des sentiments de cette chère enfant, me dis-je à moi-même ; je resterai fidèle à mon caractère d'homme et de gentilhomme, et je ne lui reparlerai plus de cela.

Le jour suivant, je pris congé du docteur Etherington et de sa fille, avec l'intention de voyager pendant une ou deux années. Le bon docteur me donna d'excellents conseils sur ma conduite future, et me ser-

rant affectueusement la main, il me pria de ne pas oublier que je trouverais toujours chez lui un toit paternel. J'allai, le cœur plein de tristesse, dire adieu à sa fille. Elle était encore dans la salle à manger. Je la trouvai pâle et timide. Cette qualité céleste se trouvait dans toutes ses actions ; si elle était gaie, sa gaieté conservait une réserve pudique. Il fanait, pour donner à ses sentiments toute leur expansion, qu'une surexcitation irrésistible l'y entraînât malgré elle.

— Vous allez bientôt nous quitter, John, dit-elle me tendant la main avec amitié et sans chercher à affecter une indifférence qu'elle n'éprouvait pas, vous verrez beaucoup de nouveaux visages, mais nul qui...

J'attendis la fin de la sentence ; mais, malgré le combat intérieur de son esprit, elle ne put achever.

— À mon âge, Anna, et avec mes ressources, il ne serait pas convenable à moi de rester à la maison lorsque le genre humain est dehors. Je pars pour agrandir mes sympathies, pour ouvrir mon cœur à mes semblables, et pour m'épargner les cruels regrets qui torturèrent le lit de mort de mon père.

— C'est bien, c'est bien ! interrompit-elle

en pleurant, n'en parlons plus. Il vaut mieux que vous voyagiez ; ainsi donc, adieu ! avec mille souhaits pour votre bonheur et votre prompt retour. Vous nous reviendrez, Jack, quand vous serez fatigué d'autres scènes.

Elle accentua ces paroles avec une tendre sollicitude et une franchise si engageante, que je faillis y perdre toute ma philosophie ; mais je ne pouvais épouser toutes les femmes, et concentrer mes affections sur une seule c'eût été donner le coup mortel au développement de ce sublime principe que je voulais mettre en pratique pour me rendre digne de ma fortune et de J'estime de mes concitoyens. On m'eût offert un royaume dans le moment pour dire un mot, que cela m'eût été impossible. Je pris cette charmante fille dans mes bras, et la pressant sur mon cœur, j'imprimai un brûlant baiser sur sa joue, et je m'éloignai.

— Vous nous reviendrez, n'est-ce pas, Jack ? murmura-t-elle pendant que je tenais malgré elle ses mains dans les miennes.

Oh ! Anna ! il était absurde, en vérité, d'abandonner tant de franche et douce confiance et de beauté rayonnante, de douce affection et de vertus féminines, pour chercher l'application de ma nouvelle

théorie. Longtemps ton image se représenta à mon esprit. Je dirai même qu'elle ne m'abandonna jamais complètement, mettant ma constance à une rude épreuve, et menaçant à chaque déplacement de contracter la chaîne qui m'attachait à toi, à ton foyer et à tes autels. Mais je triomphai, et je m'embarquai pour parcourir le monde avec un cœur prêt à s'élancer au devant de toutes les créatures du Seigneur, mais conservant toujours l'empreinte de cette image comme le prisme radieux qui donne l'éclat au diamant.

Le capitaine Noé Poke.

Chapitre VI.

Théorie de la sublimité palpable. — Quelques idées pratiques, et un commencement d'aventures.

Le souvenir des sensations vives de cette importante période de ma vie a un peu dérangé le fil de mon récit, et pourrait bien avoir laissé quelque obscurité dans l'esprit du lecteur sur le sujet de nouvelles sources de jouissance qui s'étaient développées dans mon imagination. J'en dirai donc ici quelques mots, bien que mon intention fut plutôt de procéder par des faits et par le récit des merveilleux événements qu'il est de mon devoir d'exposer aux yeux du public.

Le bonheur ici-bas et dans l'autre monde, voilà quel était le but de mes recherches. Je visais à une vie de bienveillance active et utile, un lit de mort d'espérance et de joie, et une éternité de jouissances. Il est

universellement admis en principe que le bonheur est le seul but légitime de toutes les associations humaines. Les esprits réglés abandonnent une portion de leurs droits naturels au profit de la paix, de l'ordre et de la sécurité, à la condition qu'ils auront la pleine et entière jouissance des autres comme d'une propriété inaliénable. Dans les différentes nations, la proportion de ce qu'il faut aliéner ou garder n'est pas exactement la même ; mais ces différences ne sauraient altérer le principe. Je reconnais en outre que l'espèce la plus sage, ou, ce qui est à peu près la même chose, l'espèce la plus respectable, soutenait ce principe absolu que celui qui mettait le plus fort enjeu dans la société avait le plus de droits à en administrer les intérêts. Par un enjeu dans la société, l'on entend universellement une multiplication de ces intérêts qui nous occupent chaque jour, et que l'on appelle vulgairement la propriété. Ce principe tend à nous pousser vers le bien, afin de conserver ce que nous avons. Le bonheur est donc le but de la société ; et la propriété, ou l'Intérêt direct à la conservation de la société, le meilleur gage de notre justice et de notre désintéressement. Il s'ensuit comme corollaire qu'une multiplication de ces intérêts accroîtra l'enjeu, et en même temps la confiance

que nous devrons inspirer en nous élevant, autant que faire se peut, à la condition pure et éthérée des anges. Un de ces heureux accidents, qui font quelquefois d'un homme un empereur ou un roi, m'avait fait peut-être le plus riche sujet de l'Europe. Donc, avec l'étoile polaire de ma théorie pour me conduire, et des moyens de fortune aussi considérables, j'aurais été seul coupable si je ne fusse parvenu à conduire ma barque à bon port : mon père avait en grande partie concentré ses ressources dans la dette nationale. Il est hors de doute qu'il aimait les capitaux au-dessus de toutes choses au monde ; qu'il devenait furieux lorsqu'on les attaquait ; qu'il criait en faveur des baïonnettes lorsque les masses déclamaient contre les impôts ; qu'il faisait l'éloge de la potence lorsque l'on redoutait une révolution, et prouvait par cent autres moyens que le cœur ne se sépare pas de la fortune. Le cas de mon père, comme toutes les grandes exceptions, confirmait donc l'excellence de la règle. Il était simplement tombé dans le système erroné de contractivité au lieu d'adopter celui de l'expansivité. Je résolus d'adopter ce dernier principe, auquel n'avaient jamais songé les économistes.

Ma première visite à mon retour en ville

fut pour remercier lord Pledge ; puis je songeai à mettre à l'œuvre plusieurs agents pour m'aider à faire les acquisitions nécessaires pour gagner les sympathies des hommes. Un mois s'écoula dans cette occupation permanente. Comme l'argent n'était pas ce qui me manquait, et que je ne me montrais pas difficile sur les prix, au bout de ce court espace de temps j'étais déjà devenu acquéreur d'une quantité de propriétés, et je commençais à prendre un vif intérêt à toutes mes possessions.

Je fis des acquisitions de propriétés en Angleterre, en Écosse, en Irlande et dans le comté de Galles. Cette division de mes propriétés avait pour but de répandre me. sentiments d'affection dans les différentes zones territoriales de mon pays natal.

Non content de cela, j'étendis mon système jusqu'aux colonies. J'acquis des actions de la compagnie des Indes ; j'eus un navire toujours en mer, des terres dans le Canada, une plantation à la Jamaïque, des mérinos au Cap et à la Nouvelle-Galles, un intérêt dans une fabrique d'indigo au Bengale, un musée pour les collections d'antiquités dans les îles Ioniennes, et une correspondance avec un armateur pour l'entretien de nos diverses dépendances auxquelles nous envoyions de la bière, du

porc salé, des fromages, du drap et du fer. Mes intérêts s'étendirent bientôt de l'empire britannique aux autres contrées. J'achetai des vignes sur la Garonne et à Xérès. En Allemagne, je pris des actions dans les mines de sel et de charbon ; dans l'Amérique du Sud, sur les mines de diamant. En Russie, je me plongeai dans les suifs. En Suisse, je fondai un immense établissement d'horlogerie. J'eus des vers à soie en Lombardie, des olives et des chapeaux en Toscane, des bains à Lucques, et une fabrique de macaroni à Naples. J'expédiai des capitaux en Sicile pour acheter des grains. À Rome, j'installai un homme habile pour y introduire les articles anglais, la moutarde, le porter, les conserves et le bœuf salé, et pour livrer aux amateurs d'arts des gravures et des statues.

Pendant que tout ceci s'effectuait, je ne manquai pas d'occupation par moi-même. La volonté de réussir, aidé par des agents convenables, et de l'ordre, aplanirent les difficultés, et je commençai à pouvoir respirer et regarder autour de moi. Pour me reposer de mes fatigues, je descendis de l'ensemble aux détails, et je m'adonnai à l'entretien des relations avec les saints hommes, afin de voir si par leur entremise j'arriverais également à mon but. Je dois

dire que l'expérience ne répondit pas au succès que j'en attendais. Je fus obligé d'affronter de subtiles discussions et des appels déraisonnables et sans fin à ma bourse, qui faillirent me dégoûter pour toujours de la chanté. Je me bornai donc à leur adresser mes contributions périodiques, en ayant soin de me tenir à l'écart de leurs obsessions.

Cette épreuve me donna l'occasion de reconnaître que les vertus humaines, de même que les petites chandelles, brillent mieux dans l'obscurité, et que leur éclat n'est souvent dû qu'à l'atmosphère viciée de la société.

La question de l'esclavage agitait depuis plusieurs années l'esprit des philanthropes. et comme j'éprouvais en moi une singulière indolence à ce sujet, j'achetai cinq cents esclaves, afin de réveiller mes sentiments endurcis. Ceci me rapprocha des États-Unis, que je m'étais efforcé de rayer de ma mémoire pour ne pas m'éloigner à ce point de mon pays. Comme il n'existe pas de règle sans exception, je confesse que je me sentais fortement enclin à penser qu'un Yankeee pouvait bien ne pas figurer dans le catalogue philanthropique d'un Anglais. Mais l'argent attire l'argent. Les nègres m'entraînèrent sur les bords du Mississippi,

où je devins possesseur de plantations de sucre et de coton. Je complétai mes acquisitions en souscrivant à diverses actions pour des excursions dans la mer du Sud ; je pris pour mon compte des pêches de perles et de coraux, et j'envoyai un agent au roi Tamaamaah pour lui proposer de prendre de compte à demi le monopole d'exploitation du bois de Sandal.

La Terre, avec tout ce qu'elle contenait, prenait à mes yeux des proportions colossales. J'avais rempli la condition essentielle exigée par les économistes, les jurisconsultes et les fabricants de constitutions ; je possédais des enjeux dans toutes les sociétés du monde. J'étais donc propre à gouverner, à donner des conseils, à dicter des lois à tous les peuples de la chrétienté, car j'avais pris un intérêt direct dans leur bien-être en y plaçant le mien. Cependant je fus vingt fois tenté de sauter dans une chaise de poste et de galoper jusqu'au presbytère pour mettre aux pieds d'Anna mes alliances avec les diverses espèces du genre humain ; mais la pensée terrible de la monogamie et de ses conséquences absorbantes m'arrêta dans mon élan. Néanmoins, je lui écrivais toutes les semaines pour lui faire partager une partie de mon bonheur, bien que je n'eusse pas une seule fois le plaisir de recevoir d'elle une ré-

ponse.

Lorsque je fus dégagé des langes de l'égoïsme, je songeai à quitter l'Angleterre pour faire un voyage d'inspection philanthropique. Je ne fatiguerai pas le lecteur du récit de mes voyages sur les flots battus du continent ; je me transporterai avec lui tout d'un coup à Paris, dans laquelle métropole j'arrivai le 17 mai, année du Seigneur 1819. Dans cette ville comme dans toutes celles que j'avais. déjà parcourues, l'image d'Anna me poursuivait comme une vision céleste. Quelques jours après mon arrivée, je rencontrai dans une de mes promenades sur les boulevards un vieux voisin de campagne du pasteur, qui me donna les meilleures nouvelles de la famille, ajoutant, après avoir fait l'éloge de la beauté resplendissante d'Anna, que la chère fille avait tout récemment refusé la main d'un pair du royaume qui possédait tous les avantages de la naissance, de la fortune et de la jeunesse, et qui l'avait distinguée pour ses qualités et ses vertus. Je n'avais jamais douté de mon empire sur le cœur d'Anna ; elle m'en avait donné des preuves en maintes occasions, et je lui avait fait comprendre plus d'une fois combien j'estimais son mérite, bien que je n'eusse jamais poussé la résolution assez loin pour lui demander sa main.

Mais toutes mes irrésolutions cessèrent lorsque j'appris ce généreux. sacrifice de sa part ; et prenant brusquement congé de ma vieille connaissance, je rentrai chez moi pour écrire la lettre suivante :

« Ma très chère Anna,

« J'ai rencontré votre vieux voisin... ce matin sur les boulevards, et notre entretien d'une heure n'a eu que vous pour objet. Malgré les louables efforts que j'ai tentés pour ouvrir mon cœur au genre humain, je crois, chère Anna, que je n'ai encore aimé que vous seule. L'absence, loin d'éteindre mes affections, semble, au contraire, les concentrer sur votre douce image et le souvenir de vos vertus. Je reconnais aujourd'hui que le remède que j'ai cherché est insuffisant, et que le mariage seul pourra me donner assez de liberté d'esprit pour songer aux Intérêts du genre humain.

« Votre image m'a suivi aux quatre coins de la terre, dans toutes les régions, et dans la gaieté comme dans la tristesse. Je ne vois donc pas de raison pourquoi deux êtres qui sont constamment en rapport de pensées resteraient séparés de fait. Vous n'avez qu'un mot à dire, une espérance à murmurer, un souhait à émettre, et j'irai me jeter à vos pieds comme l'enfant prodigue pour implorer votre pitié. Néanmoins,

lorsque nous serons unis, nous ne nous égarerons pas dans les sentiers tortueux et fangeux de l'égoïsme ; mais nous marcherons ensemble à la recherche des beautés de la création, dont je vous. déclare par la présente l'une des plus belles œuvres sortie des mains du tout-puissant Créateur.

« Chère Anna, à vous pour toujours. »

« John Goldencalf. »

« *À miss Etherington.* »

Il n'y eut pas sur Terre d'être plus heureux que moi après que j'eus écrit, cacheté et expédié cette lettre. Le sort en était jeté, et je me sentais régénéré. Quoi qu'il arrivât, j'étais sûr d'Anna. Sa douceur calmerait mon irritabilité ; sa prudence devait tempérer mon ardeur, et son affection durable calmer les agitations de mon âme. J'étais en paix avec moi-même et avec le monde, et je commençais à douter de infaillibilité de cette partie de mon système qui m'avait causé tant de difficultés, inclinant vers cette nouvelle doctrine que par la concentration de nos affections sur un seul objet, elles rayonneraient plus efficacement vers les autres créatures humaines.

Une semaine s'écoula comme un rêve en anticipations délirantes.

Le bonheur de cette courts période de temps s'accrut insensiblement jusqu'à l'arrivée de la réponse d'Anna, au point que je songeais déjà à perfectionner ma théorie, ou plutôt la théorie des économistes, lorsque je reçus la missive si impatiemment attendue.

Elle était conçue en ces termes :

« Mon cher John,

« Votre lettre me fut remise hier. Cette réponse est la cinquième que j'ai commencée, ne m'accusez donc pas de l'avoir faite sans réflexion. Je connais, John, votre excellent cœur, mieux que vous ne le connaissez vous-même. Il vous a fait découvrir un secret de la plus haute importance pour vos semblables, ou bien il vous a complètement égaré. Une entreprise si noble et si digne de louanges que la vôtre ne saurait être abandonnée pour quelques doutes éventuels sur ses résultats. Il ne faut pas arrêter votre essor lorsque vous êtes déjà si près du Soleil, continuez à planer comme le roi des airs sur vos théories expansives. Si nous les jugeons indispensables à notre mutuel bonheur, un jour peut-être je serai votre femme. En attendant, je vais me préparer à me rendre digne d'un philanthrope universel en mettant vos théories en pratique, en étendant

mes affections à tous ceux qui m'entourent, afin d'imiter l'homme dont le cœur est assez vaste pour contenir l'amour du genre humain.

« Votre affettionnée,

Anna Etherington.

« À sir John Goldencalf, baronnet. »

« P.S. Vous pouvez vous convaincre que je suis en voie de perfectionnement ; car je viens de refuser la main de lord Mac Die, parce que j'ai reconnu que j'aimais tous nos voisins aussi bien que lui-même. »

Dix mille furies s'emparèrent de mon âme, sous la forme d'autant de démons de la jalousie. Anna étendant ses affections à tout le voisinage ! Anna ayant un autre but dans la société que celui que je lui avais moi-même indiqué ! Anna s'instruisant à aimer plus d'un être, lorsque cet être était moi-même ! Il y avait de quoi devenir fou. Je ne crus pas à la sincérité de son refus de lord Mac Die. Je courus à l'Annuaire de la pairie, et je cherchai la page où son nom était inscrit. C'était un vicomte écossais, créé tout récemment baron du Royaume-Uni et de même âge que moi. C'était un rival à redouter. Par une étrange contradiction, plus je redoutais ses avantages sur moi, plus je cherchais à les ravaler. Tandis

que je m'imaginais qu'Anna se jouait de moi, et qu'elle avait résolu dans son esprit de devenir la femme d'un pair d'Angleterre, je ne faisais pas de doute que l'objet de son choix ne fût gauche et peu favorisé des dons de la nature. J'aurais juré qu'il parlait un patois inintelligible et qu'il était orné d'une chevelure rouge carotte.

Les tortures de mon esprit devinrent intolérables. Je sortis au grand air pour me soulager. J'ignore combien de temps j'errai par la ville ; mais je me trouvai le lendemain matin assis dans un cabaret au pied de la butte Montmartre, dévorant un petit pain et me rafraîchissant avec un vin aigre-doux. Lorsque je fus un peu remis de la surprise que me causait une situation si nouvelle pour moi, car n'ayant pas d'actions ou d'hypothèques sur ces sortes d'établissements, où je me trouvais assis pour la première fois, je n'eus donc rien de mieux à faire que d'en étudier la société. Une cinquantaine d'ouvriers étaient attablés de tous côtés et parlaient et gesticulaient avec une ardeur assourdissante. Voilà donc, pensai-je en moi-même, un tableau du bonheur populaire. Ces hommes sont d'excellentes créatures qui se réjouissent à boire du vin exempt des droits d'entrée. S'il y en a parmi eux quelques-uns qui soient en possession de quelque secret social, ils ne

manqueront pas dans leur conversation expansive de le révéler. Je fus tiré de ces méditations philosophiques par un violent coup de poing frappé sur la table devant laquelle j'étais assis, accompagné d'une exclamation en assez bon anglais, du mot :

— Roi !

Je vis devant moi un poing d'une énorme dimension, ressemblant en couleur et en protubérance à un artichaut africain, récemment enlevé de terre. J'avais pris place sans m'en douter à la table d'un individu double en taille et en force herculéennes, comparé à tous les individus qui causaient, criaient, hurlaient, s'agitaient autour de nous. Son teint était naturellement clair, mais les rigueurs de l'air avaient tanné sa peau de la couleur d'un porc rôti. Les méplats atteignaient la teinte rougeâtre de l'eau-de-vie au quatrième degré. Ses petits yeux gris, farouches, lorsqu'ils se croisèrent avec les miens, m'apparurent comme deux morceaux de charbon incandescent, détachés d'un brasier. Son nez, assez proéminent, ne manquait pas de distinction, mais la peau luisante et rouge y était tendue comme un cuir de corroyeur ; sa chevelure cordée était lissée sur son front avec un soin qui dénotait la recherche d'un jour de fête.

Lorsque nos yeux se rencontrèrent, il me fit un salut d'amitié, par la seule raison sans doute que je n'étais pas Français.

— Croyez-vous que des mortels puissent assister longtemps à cet infernal bruit, capitaine ? me dit-il, convaincu probablement que nous devions avoir la même pensée.

— Je n'ai pas fait attention à ce qui se passe autour de nous. On entend ici, en vérité, bien du bruit.

— Je n'ai pas la prétention de comprendre un mot de tout ce qu'ils disent ; mais cela me paraît fort drôle.

— Il me semble que vous ne comprenez que l'anglais ?

— C'est ce qui vous trompe, car en ma qualité de voyageur j'ai été contraint de m'exercer à peu près dans toutes les langues.

Je devinai que mon nouveau compagnon appartenait à l'espèce comparative des voyageurs. Je lui proposai donc de quitter le cabaret et de nous promener sur la route, pour continuer notre entretien d'une manière plus satisfaisante et sans interruption. Ma proposition fut bien accueillie, et nous quittâmes les braillards pour nous rendre par les boulevards extérieurs et les

Champs-Élysées à mon hôtel, situé rue de Rivoli.

Les Monikins à Paris.

Chapitre VII.

Concernant un animal amphibie, une introduction spéciale et ses conséquences.

Je pris bientôt un véritable intérêt à la conversation de mon compatriote. Il était causeur habile et original ; et bien qu'il s'exprimât en termes peu choisis, son langage dénotait une longue expérience pratique des hommes et des choses. Notre conversation, loin de se ralentir, devint plus intéressante lorsqu'il entama le chapitre de ses intérêts personnels. Ancien matelot, il avait été jeté sur ce continent par suite d'un accident de son état ; et pour m'insinuer quelques pensées qui lui fussent favorables, il me donna à entendre qu'il avait beaucoup vu, et qu'il avait été à même d'étudier la classe des individus avec lesquels il avait si souvent bravé les tempêtes sur le liquide élément.

— Je me trouve très heureux, lui dis-je,

de rencontrer un étranger à même de me donner des renseignements sur les mœurs et le caractère d'hommes avec lesquels je n'ai pas encore entretenu de rapports. Je propose donc d'abréger les préliminaires de notre mutuelle introduction, et de nous jurer une éternelle amitié, du moins jusqu'à ce qu'il nous convienne de nous affranchir de notre serment.

— Pour ma part, je suis de ceux qui préfèrent l'amitié d'un chien à son inimitié, répliqua mon compagnon avec cette simplicité de résolution qui ne lui laissait pas la faculté de perdre son temps en compliments inutiles. J'accepte donc votre offre de tout mon cœur, et ce d'autant plus volontiers que vous êtes le premier que j'aie rencontré depuis huit jours à qui je puisse dire : Comment vous portez-vous ? en anglais. Mais comme je suis habitué aux écueils, j'accepterai votre offre avec la dernière condition qui s'y l'attache.

J'appréciai la prudence de l'étranger, qui dénotait ainsi une observation convenable de sa propre dignité. La condition fut donc franchement acceptée de part et d'autre.

— Et maintenant, mon cher monsieur, lui demandai-je lorsque nous eûmes scellé notre nouvelle amitié par une poignée de main, seriez-vous assez bon pour me dire

votre nom ?

— Je m'appelle Noé, et peu m'importe qu'on le sache. Je n'ai honte d'aucun de mes noms, quand même je pourrais avoir honte d'autre chose.

— Noé ?...

— Poke, pour vous servir. Il accentua le mot lentement et distinctement. Il s'appelait en somme le capitaine Noé Poke.

— Dans quelle partie de l'Angleterre êtes-vous né, monsieur Poke ?

— Dans la nouvelle partie, je puis dire.

— Je ne savais pas que l'on désignât ainsi aucune partie de la Grande-Bretagne. Seriez-vous assez bon pour m'en donner l'explication ?

— Je suis natif de Sturminton dans l'État de Connecticut, Nouvelle-Angleterre. Mes parents étant morts lorsque je n'avais encore que quatre ans, on me lança sur mer à cet âge heureux et tendre, et me voici aujourd'hui, marin naufragé, me promenant dans le royaume de France sans un centime dans ma poche. Mon sort n'est pas beau, c'est vrai ; mais j'aimerais mieux encore mourir de faim que de parler le baragouin qu'on entend ici.

— Naufragé... marin... mourant de faim...

et Yankee ?

— Tout cela et plus peut-être ; mais, avec votre permission, commodore, nous mettrons de côté la dernière épithète. Je suis assez fier de mon titre de Yankee ; mais je n'aime pas l'entendre sortir de la bouche d'Anglais. Nous sommes encore amis, et peut-être bien que nous continuerons à l'être jusqu'à ce qu'il en ressorte quelque bien pour l'un ou pour l'autre.

— Je vous demande pardon, monsieur Poke, je n'ai pas voulu vous offenser. Avez-vous fait le tour du monde ?

Le capitaine fit claquet ses doigts en signe de mépris pour la simplicité de la question.

— La lune a-t-elle jamais fait le tour de la Terre ? Regardez ceci un moment. — Il tira de sa poche une pomme pareille à celles qu'il croquait depuis notre promenade. — Tirez les lignes que vous voudrez sur cette sphère, en long, en travers, en biais, dans tous les sens, et vous n'y trouverez pas plus de tours et de détours que je n'en ai parcouru sur le vieux globe.

— Aussi bien par terre que par mer ?

— Pour ce qui est de la terre, j'en ai fait usage plus souvent que je ne l'aurais voulu, et lorsqu'un bon lit m'aurait donné un som-

meil plus doux et plus paisible. C'est justement l'embarras dans lequel je me trouve actuellement, car je suis attaché ici sur le sol de France, me débattant pour me remettre à flot comme un alligator dans la boue. J'ai perdu mon brick sur les côtes nord-est de la Russie, où nous allions faire le commerce des fourrures ; et ne pouvant retrouver la route par laquelle j'étais venu, j'ai suivi la trace de l'eau salée pendant dix-huit mois, et me voici à deux bordées du Havre, et à dix-huit ou vingt jours de chez moi, si je puis jamais monter sur un plancher Yankee.

— Vous me permettrez donc d'appeler les planches Yankees ?

— Appelez-les comme vous voudrez, commodore ; mais j'aimerais mieux leur donner de préférence à tout autre le nom de *Debby et Dolly de Sturminton*, car c'était le nom du bâtiment que j'ai perdu. Enfin le plus solide d'entre nous n'est pas bien fort, et l'homme de la plus longue respiration connue n'est pas encore assez dauphin pour nager la tête sous l'eau et les jambes en l'air.

— Dites-moi donc, monsieur Poke, je vous prie, où avez-vous appris à parler si purement l'anglais ?

— À Sturminton. Je n'ai jamais eu d'autres leçons que celles que j'ai prises à la maison. Je ne me vante pas d'être un savant ; mais pour ce qui est de naviguer ou de trouver ma route sur la terre, je défierais tous les marins du monde salé. Nous avons parmi nous des gens qui attachent une grande importance à leurs géométrie et astronomie, mais je ne m'appuie pas sur des fils si légers ; j'ai l'habitude, lorsque je suis en destination pour un endroit, de me le mettre bien dans l'esprit, et de piquer droit vers le but autant que la nature et les obstacles le permettent, m'inquiétant peu des cartes marines, qui vous trompent autant de fois qu'elles vous mettent dans le bon chemin. Compter sur la nature et sur soi-même, voilà ma règle, à part quelque usage du compas dans les temps froids.

— Pourquoi dans les temps froids ? Je ne comprends pas bien cette distinction.

— Je suppose que nos organes sont moins subtils dans les glaces ; je dis : je suppose, car j'ai fait deux fois naufrage, mais c'était en été ; et les deux accidents survinrent par la violence du vent, en plein jour et lorsque nulle cause humaine, mais seulement un changement de vent, n'aurait pu nous sauver.

— Et vous préférez cette étrange méthode de naviguer ?

— À toutes les autres, surtout dans les passes et les écueils, où je navigue de préférence. C'est le meilleur système pour découvrir les îles et les pointes de terre, et tout le monde sait que nous autres loups de mer nous sommes toujours à la recherche de semblables choses.

— Me permettrez-vous de vous demander, capitaine Poke, combien de fois vous avez doublé le cap Horn ?

Mon navigateur me lança un coup d'œil de méfiance.

— Ma foi je n'en sais rien ; peut-être que je double les caps, peut-être que non. J'entre dans la mer du Sud avec mon bâtiment, et peu m'importe de quelle manière, pourvu que j'y entre. Une fourrure a tout autant de valeur sur le marché, quand même le marchand n'aurait pas un glossaire de la route qu'il a suivie.

— Un glossaire ?

— Qu'importent les mots, commodore, pourvu que l'on se comprenne ? Ce voyage de terre m'a dérangé le cerveau ; car vous comprenez que je voyage au milieu de naturels qui ne prononcent pas une syllabe du métier ; alors j'ai emporté avec moi le dic-

tionnaire du bord, en guise d'almanach terrestre, afin de leur rendre baragouin pour baragouin. C'est ainsi que je suis devenu plus loquace qu'autrefois.

— L'idée était bonne.

— Sans doute, et la suite l'a prouvé. Mais, vous ayant donné un aperçu assez clair de ma nature et de mes occupations, il est temps que je vous adresse à mon tour quelques questions. C'est une habitude que nous avons à Sturminton, et que nous mettons assez souvent en pratique.

— Posez vos questions, capitaine Poke ; J'espère que les réponses vous conviendront.

— Votre nom ?

— John Goldencalf, et par la faveur de Sa Majesté, sir John Goldencalf, baronnet...

— Sir John Goldencalf, par la faveur de Sa Majesté ; c'est donc un état que baronnet, ou bien quelle sorte de chose est-ce donc ?

— C'est mon rang dans le royaume auquel j'appartiens.

— Je commence à comprendre ce que vous voulez dire. Dans votre pays les hommes sont gradés, comme sur nos navires ceux qui ont leur tâche déterminée.

Vous avez un certain rang dans votre royaume, comme j'en aurais un sur mon brick.

— Précisément, et vous conviendrez sans doute que l'ordre, les convenances, et la sûreté, ressortent de ce système parmi les marins.

— Sans doute, sans doute ; mais nous changeons à chaque voyage, après les épreuves : car il ne serait pas toujours avantageux d'avoir même des cuisiniers de père en fils.

Le loup de mer entama une série de questions qu'il poussa avec une vigueur et une persévérance telles, qu'à la fin il fut aussi bien que moi au courant de ma situation dans le monde, du montant de ma fortune et de mes projets pour l'avenir.

Pour lui complaire, j'avais développé tout au long mon système et les principes qui en formaient la base. Je lui donnai à entendre que je cherchais depuis longtemps un homme comme lui, pour m'aider à en faire l'application. J'avais entretenu quelques rapports commerciaux avec Tamaamaah, où je possédais un intérêt dans la pêche de la baleine et dans les pêcheries de perles ; mais en somme, mes relations avec cette partie du genre humain qui

occupe les îles de l'océan Pacifique, les côtes nord-ouest de l'Amérique et les côtes nord-est du vieux continent, étaient trop insignifiantes, et dans un assez pauvre état de prospérité. Je m'estimais donc très heureux d'avoir rencontré sur mon chemin, et d'une manière toute providentielle, l'homme qu'il me fallait pour m'aider à accomplir leur régénération. Je lui proposai donc franchement d'organiser une expédition qui s'occuperait moitié de commerce et moitié de découvertes, à l'effet de développer et d'étendre mes intérêts dans cette partie du monde. Dix minutes d'explications de ma part suffirent pour lui faire connaître l'ensemble de mon plan, et lorsque j'eus terminé mon discours par un appel à son goût pour les aventures, il me répondit par son exclamation favorite :

— Roi !

— Votre admiration ne me surprend pas le moins du monde, capitaine, lui dis-je, car je n'ai pas encore rencontré d'hommes qui ne fussent frappés de la grandeur et de la simplicité de mon système. Puis-je compter sur votre assistance ?

— C'est une idée neuve, sir John Golden-calf, et qui exige de la prudence. La circonspection dans un marché est le plus sûr

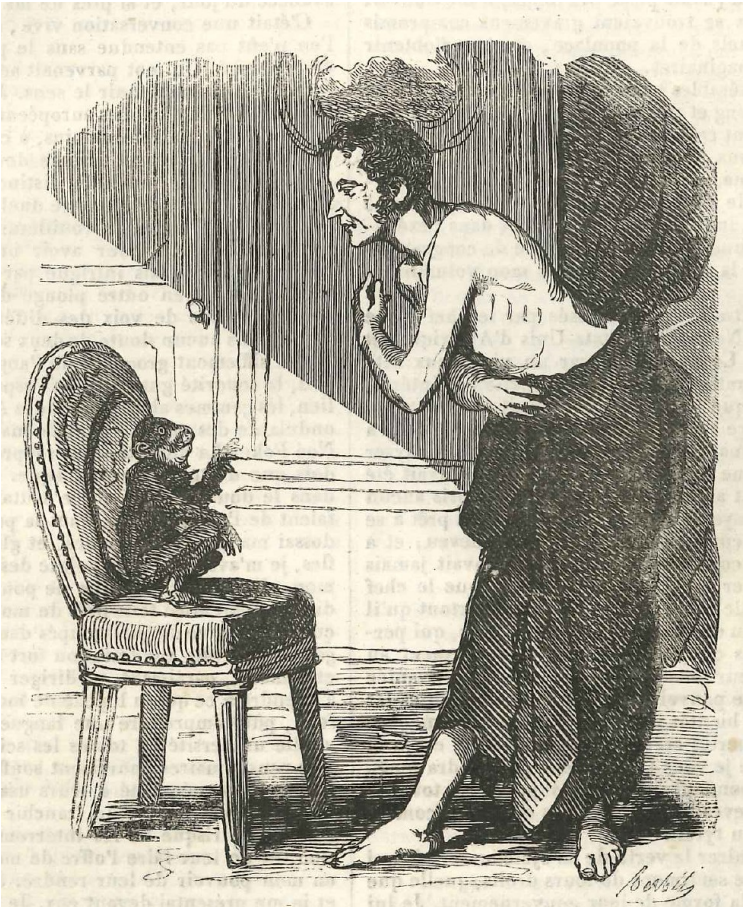
moyen d'éviter la mésintelligence. Vous désirez un navigateur pour conduire votre navire, quel qu'il soit, à travers des mers inconnues, et j'ai naturellement le désir de m'en retourner droit à Sturminton. Vous voyez que le marché est à son apogée dès le début.

— L'argent n'est pas un obstacle pour moi, capitaine Poke.

— Ma foi ! c'est un mobile qui a levé bien des difficultés dans ce monde, sir Goldencalf. J'ai pour l'argent une profonde considération, surtout en ce moment. Mais, lorsqu'un gentilhomme pose une proposition dans les termes que vous venez d'employer, on peut dire qu'elle est à peu près résolue.

Quelques explications, accompagnées d'une vingtaine de napoléons que je lui présentai à titre d'arrhes, achevèrent de décider le capitaine Poke ; et nos relations furent aussitôt cimentées sur un pied tout à fait amical. Nous continuâmes notre promenade pendant une ou deux heures, après lesquelles j'invitai mon compagnon à venir habiter mon hôtel, pour partager mes repas jusqu'à notre départ pour l'Angleterre, où j'avais l'intention d'acheter et de fréter un navire pour le voyage que j'avais résolu de faire en personne.

Nous fûmes obligés de nous frayer Un passage à travers la foule qui encombrait d'ordinaire l'avenue des Champs-Élysées, à la brune, pendant la belle saison. Nous avions fait la moitié du chemin, quand mon attention fut attirée par un groupe nomade, qui cherchait à attirer autour de lui la curiosité du public, Mais, comme nous approchons de la partie essentiellement intéressante de ce singulier ouvrage, nous en réservons l'introduction pour un nouveau chapitre.



Entrevue de Goldencalf et du docteur Reasono.

Chapitre VIII.

Quatre nouveaux caractères introduits sur la scène, avec quelques réflexions philosophiques, et un essai sur l'économie politique.

Le groupe qui avait attiré mon attention se composait de six individus : deux du genre animal, vulgairement appelés hommes, et les autres d'ordre primitif, appartenant à la classe des mammaliens, connus dans le langage ordinaire sous la dénomination de *singes*.

Les premiers, originaires de la Savoie, rentraient dans la catégorie de l'espèce malpropre, mal peignée, en haillons, et carnivore ; de couleur basanée, de traits et d'expression avares, rusés et voraces. Les derniers étaient de l'espèce commune, taille ordinaire, gravité convenable ; deux mâles et deux femelles, assortis pour l'âge et pour les avantages extérieurs.

Les singes étaient habillés conformément aux règles modernes de la civilisation européenne, mais la toilette du vénérable de la troupe était particulièrement soignée. Il portait un habit de hussard, dont la coupe lui eut donné une apparence toute martiale, sans un jupon rouge qui remplaçait les basques, et taillé assez court pour lui laisser le libre exercice de ses jambes, dont l'agilité était mise à une rude épreuve par la baguette du Savoyard. Il était coiffé d'un chapeau espagnol garni de quelques plumes en lambeaux et d'une cocarde blanche, ses deux mains armées l'une d'un sabre de bois et l'autre d'un balai.

Les Savoyards, remarquant l'attention avec laquelle j'étudiais les effets de l'éducation sur leurs élèves, recommencèrent tout un chapitre d'exercices, dans le but de tirer profit de ma curiosité. Les victimes inoffensives de cette tyrannie se soumirent avec une patience digne de la plus haute philosophie, obéissant aux commandements de leurs maîtres avec une promptitude et une adresse au-delà de tout éloge. L'un balayait la terre, l'autre sautait sur le dos d'un chien, un troisième faisait la culbute, et le quatrième sautillait çà et là comme une jeune personne dans une contredanse. Toute cette scène se fût passée, comme tant d'autres, avec plus ou

moins de témoignages de satisfaction de la part des assistants, sans certains signes éloquents que m'adressait l'individu en jaquette de hussard. Ses yeux ne quittaient pas d'un instant les miens, et bientôt un rapport sympathique s'établit entre nous. Sa gravité était imperturbable, et rien ne paraissait capable de provoquer un sourire ou un changement quelconque dans sa physionomie. Obéissant sans murmurer au fouet impitoyable du maître, jamais il ne refusait d'exécuter le saut commandé, ses jambes et son jupon décrivaient dans l'air une série continue de circonvolutions, qui rendaient invisible leur communication avec la terre, et lorsqu'il avait fini, il reprenait son centre de gravité avec la même expression de physionomie digne et composée.

Tirant à part mon nouveau compagnon, je lui soumis quelques réflexions que me suggéra le sujet.

— En vérité, capitaine Poke, dis-je, c'est une grande injustice que de traiter ainsi ces pauvres créatures. De quel droit ces deux vauriens se sont-ils emparés d'êtres plus intéressants et bien certainement plus intelligents qu'eux-mêmes pour les (aire danser de cette manière extravagante sous la menace du fouet et sans aucun

égard pour leur sensibilité ou leur convenance ? Je soutiens qu'il y a dans cette conduite de nos Savoyards une oppression intolérable qui exige une réforme instantanée.

— Roi !

— Roi ou sujet, cela ne change pas l'immoralité de l'acte. Qu'ont fait ces innocentes créatures, je vous le demande, pour être soumises à cette odieuse disgrâce ? Ne sont-elles pas de chair et d'os comme nous-mêmes, et ne se rapprochent-elles pas plus de nous par la forme, et que sais-je, par la raison peut-être, que les autres animaux ? Est-il tolérable que notre image la plus proche soit traitée ainsi ? Sont-ce donc des chiens pour leur faire subir le même sort ?

— À mon avis, sir John, il n'existe pas un chien sur terre qui puisse exécuter d'aussi belles culbutes.

— Placez-vous, pour un instant, monsieur Poke, dans la situation de ces créatures ; figurez-vous qu'on vous a affublé d'une veste de hussard avec un jupon pour couvrir vos jambes, un chapeau espagnol à plumes sur votre tête, un sabre de bois au côté et un balai à la main, et que ces deux savoyards vous menacent du fouet si vous

refusez de faire la culbute pour l'amusement du public. Que feriez-vous, je vous le demande ?

— Je donnerais une bonne raclée à ces deux polissons de Savoyards, je leur casserais le sabre et le balai sur la tête, je leur donnerais des coups de pied dans... leur sensibilité et je prendrais ma course vers Sturminton, le pays qui m'a donné le jour.

— Oui, sans doute, tout cela serait fort bien avec les Savoyards qui sont jeunes et faibles.

— Faibles ou forts, je ne me soumettrais pas à ces singeries-là.

— Ne vous servez pas de cette expression d'une manière dérisoire, monsieur Poke ; nous appelons singes ces animaux, j'en conviens ; mais nous ignorons comment ils se qualifient entre eux ; l'homme n'est en définitive qu'un animal, et vous devez bien savoir...

— Écoutez, sir John, interrompit le capitaine, je ne suis pas botaniste, moi, et je ne prétends pas avoir plus d'éducation qu'il n'en faut pour s'orienter dans le monde ; mais quant à classer l'homme parmi les animaux, je vous demanderai si, dans votre opinion, le porc est aussi un animal ?

— au-delà de toute espèce de doute,

comme les puces, les crapauds, les serpents de mer et les lézards : nous ne sommes tous, plus ou moins, que des animaux.

— Si le porc est un animal, je reconnais la parenté ; car, dans le cours de ma longue expérience, j'ai rencontré des hommes que l'on aurait pu prendre pour des porcs, à l'exception des soies, du groin et de la queue. Donc, si les porcs sont des animaux, les hommes sont également des animaux.

— Nous appelons singes ces êtres intéressants ; mais qui nous dit qu'ils ne nous rendent pas le compliment et qu'ils ne nous donnent pas quelque dénomination équivalente ? Il conviendrait donc mieux à notre espèce de montrer un esprit plus équitable et plus philosophique, en considérant ces intéressants étrangers comme une famille malheureuse tombée dans les mains de ces brutes, et ayant droit à notre sollicitude. Jusqu'à ce jour je n'ai pas assez stimulé mes sympathies pour le monde animal ; mais j'ai l'intention d'écrire dès demain à mon agent à Londres de m'acheter une meute de chiens, et de farder un haras pour les chevaux. Pour entretenir l'ardeur d'une aussi louable résolution, je vais faire des offres aux, Savoyards pour l'émancipation de cette aimable famille d'étrangers.

La traite des nègres est une innocente récréation, comparée aux tortures que ce galant homme au chapeau espagnol est contraint d'endurer.

— Roi !

— Qui sait ? Il est peut-être roi dans son pays, capitaine Poke : jugez alors combien il doit se trouver malheureux dans sa nouvelle condition.

Sur ce, j'entamai aussitôt les négociations avec les Savoyards. L'application judicieuse de quelques napoléons à l'appui de mon raisonnement les eut bientôt déterminés à remettre entre mes mains les laisses qui retenaient en leur pouvoir ces intéressants quadrupèdes. Confiant les trois autres à la garde du capitaine Poke, je conduisis le hussard un peu à l'écart ; et soulevant mon chapeau pour lui montrer que j'étais au-dessus du sentiment vulgaire d'une supériorité féodale, je lui adressai la parole en ces termes :

— Bien que j'aie acheté de ces Savoyards les droits qu'ils prétendaient avoir sur vos personnes et à vos services, je saisis la première occasion qui se présente pour vous déclarer formellement que vous êtes libres. Mais comme nous sommes au milieu d'un peuple habitué à voir votre race

soumise à l'esclavage, il ne serait pas prudent de faire connaître cet acte de libération, dans la crainte qu'ils ne cherchassent à tendre de nouveaux pièges à votre liberté. Nous nous retirerons donc sur-le-champ à mon hôtel pour délibérer sur vos destinées futures.

Le respectable étranger en veste de hussard m'écouta avec une gravité sans exemple, jusqu'à e que dans la chaleur de ma pantomime, Je levai un bras en l'air pour renforcer mon argument. Alors, vaincu sans doute par l'émotion qu'éveillait en lui ce brusque revirement de fortune, il fit trois culbutes sur lui-même avec tant de dextérité, qu'il nous fit douter un instant si la nature ne l'avait pas destiné à marcher sur la tête plutôt que sur les pieds.

Je fis un signe de tête au capitaine Poke pour l'inviter à nous suivre, et je pris en ligne directe le chemin de la rue de Rivoli. Nous fûmes escortés jusqu'à la porte de l'hôtel par une foule croissante qui se pressait sur nos talons, et je ne me trouvai satisfait que lorsque j'eus mis mon précieux dépôt à l'abri de ses huées et de ses explosions de fou rire. Je trouvai chez moi un courrier qui m'apportait un paquet de dépêches provenant de mon agent de Londres.

Je donnai à la hâte quelques ordres pour qu'on pourvût aux besoins du capitaine Poke et des étrangers, ordres qui ne pouvaient être négligés lorsqu'ils émanaient de sir John Goldencalf, possesseur d'un revenu annuel de trois millions de francs ; et je courus m'enfermer dans mon cabinet pour lire ma correspondance.

Hélas ! pas une seule petite ligne d'Anna ! La cruelle continuait à se jouer de ma misère ; pour me venger de ses dédains, j'eus un moment l'envie d'adopter le système du sultan Mahmoud, et de me composer un harem.

La première épître qui me tomba sous la main était de l'agent principal de la compagnie des Indes occidentales. Il m'informait que les espérances de la récolte avaient été détruites en un clin d'œil par un ouragan, me priant de lui procurer les moyens de continuer l'exploitation jusqu'à ce qu'une autre saison vînt compenser toutes les pertes.

Je m'empressai, avant de décacheter une seconde lettre, d'écrire à mon banquier d'envoyer les fonds nécessaires à l'agent de la plantation. La seconde missive m'était adressée par le directeur d'une propriété dans les Indes orientales, dont les produits compensaient les pertes de la pre-

mière.

La lettre suivante était écrite par l'associé d'une de mes grandes manufactures, pour laquelle j'avais avancé la moitié du capital, afin d'entretenir avec les filateurs de coton une communion sympathique. Mon associé se plaignait des droits d'importation sur la matière première, glissant quelques allusions sur la concurrence croissante entre le continent et les États-Unis d'Amérique. J'écrivis à lord Pledge, pour lui signaler le danger qui menaçait notre système d'économie politique, si nous avions l'imprudence d'imiter les théories absurdes des Américains. Je terminai par une éloquente diatribe contre la contrebande et les exagérations des droits d'importation et d'exportation. J'ai dit et écrit d'excellentes choses dans mon temps, comme me l'ont affirmé mes subordonnés en termes que ma modestie même ne saurait. entièrement repousser.

La quatrième lettre m'était adressée par l'intendant du domaine d'Homeholder, Il parlait de la difficulté de percevoir les fermage, difficulté qu'il attribuait à l'avilissement du prix des grains ; pressentant la nécessité probable de changer les fermiers de certaines dépendances, il devenait urgent, pour les intérêts de la propriété

territoriale, d'avoir à ce sujet l'œil ouvert sur les tendances populaires attendu que toute variation matérielle du système actuel abaisserai subitement les loyers des terres à trente pour cent de réduction.

Je ruminai une bonne heure sur le contenu de cette lettre celui qui l'avait écrite, John Dobbs, était un digne et loyal intendant et je ne pouvais m'empêcher d'admirer la science profonde qui se révélait en lui à chaque ligne. Il fallait prendre une détermination. Je résolus de saisir le taureau par les cornes, et d'écrire à M. Huskisson, chargé spécialement de la surveillance de nos exportations, pour le prier de faire quelque chose en faveur des vrais propriétaires territoriaux, que l'on pouvait nommer la chair et les muscles du pays.

J'ajouterai ici que M. Huskisson me fit une réponse polie, et qu'en véritable homme d'État, il repoussa toute intention d'intervenir d'une manière insolite dans les intérêts des Anglais ; à son avis, l'impôt était indispensable à notre système, chaque nation étant le meilleur juge de l'étendue de ses ressources ; il n'avait d'autre but que d'établir des principes équitables et généraux pour servir d'exemple aux nations moins avancées que la Grande-Bretagne en science gouvernementale. Je

fus flatté de cette attention de la part d'un homme généralement réputé pour son habileté comme M Huskisson, et je fus dès ce jour converti à ses opinions.

La dépêche qui suivait provenait du directeur du domaine dans la Louisiane, m'informant que l'aspect général des choses était assez satisfaisant dans cette partie du monde, mais que la petite vérole ayant fait des ravages parmi les nègres, les affaires de la plantation réclamaient les services immédiats de cinquante hommes vigoureux, avec le complément habituel de femmes et d'enfants. Il ajoutait que les lois d'Amérique prohibaient toute nouvelle importation de noirs des pays situés en dehors des limites de l'Union, mais que le commerce intérieur était assez prospère pour obtenir ce supplément sur les marché. des Carolines, de la Virginie ou du Maryland. Il y avait un choix judicieux à faire dans ces diverses provenances. Les nègres des Carolines avaient plus l'habitude des champs de coton, ils nécessitaient moins de vêtements, et pouvaient s'engraisser avec des harengs saurs ; tandis que le nègre du Nord avait des instincts plus relevés, il raisonnait quelquefois, et on l'avait vu prêcher sur les confins de Philadelphie. Il était en outre friand de lard et de volaille. Il serait bien, pensait-il, d'en

prendre un peu sur tous les marchés.

Je lui répondis que je consentais volontiers à faire cette épreuve, même pour les tribus du Nord, n'ayant pas d'objection à ce qu'il prêchassent, pourvu que ce fût en faveur du travail. Mais je lui défendis de prendre des dissidents, car tout dépendait de la doctrine.

Après avoir ainsi traité la question de la Louisiane, je rompis le sixième cachet. La lettre était du directeur d'une société de bienfaisance, intitulée la *Philo-africaine-anticompression, libre travail*, société dont les efforts généreux avaient failli échouer faute de fonds. Un versement de cinq mille livres m'avait valu l'honneur d'être nommé actionnaire et membre du conseil de patronage. Néanmoins, sans trop savoir pourquoi, je cherchais à connaître la situation réelle de cette institution plus que je ne l'avais fait pour d'autres de même nature, sans doute parce que j'y avais versé la plus forte somme.

Le directeur-gérant écrivait que quelques-unes des spéculations avaient parfaitement réussi, et que les actionnaires avaient droit sur les provisions à un dividende, mais — combien de fois ce malheureux mot vient-il se placer entre les lèvres et la coupe ! — mais qu'il était

d'avis de fonder une nouvelle factorerie sur un point où les trafiquants d'esclaves abondaient, et où l'on pouvait se procurer une plus grande quantité de poudre d'or et d'huile de palmier, afin de réunir dans une même opération les bénéfices d'une exploitation et la poursuite des vues philanthropiques de la société. De cette manière, on épargnait aux nègres une somme incalculable de misères, aux blancs un lourd fardeau de péchés, et la société, d'après les calculs très raisonnables de ses agents, pourrait réaliser par année un intérêt de quarante pour cent des mises, et, par-dessus le marché, sauver les âmes de ses actionnaires. On pense bien que je souscrivis sans hésiter à une proposition si raisonnable en elle-même, et qui promettait des bénéfices plausibles.

L'épître suivante provenait du chef d'une grande maison de commerce en Espagne, dans laquelle j'avais placé des fonds ; il me donnait à comprendre que ses intérêts se trouvaient gravement compromis par suite des troubles perpétuels de la populace, en vue d'obtenir réparation de torts réels ou imaginaires.

— Que demandent ces misérables ? s'écriait-il avec une foule de points d'interrogation. Notre sang et nos propriétés ! ! !

Ah ! Monsieur, ces tristes événements nous font comprendre la nécessité des mesures répressives. Où en serions-nous, grand Dieu ! sans les armées du roi ? Que serait-il advenu de nos autels, de nos foyers et de nos personnes, s'il n'avait plu à Dieu de nous favoriser d'un monarque d'une volonté absolue, d'un courage indomptable, et prompt dans l'exécution de ses actes ? — J'écrivis une réponse convenable de congratulation, et je pris connaissance de la dernière épître de mon volumineux paquet de dépêches.

La huitième et dernière lettre m'était adressée par le chef d'une autre maison de commerce de New-York, États-Unis d'Amérique, et la patrie du capitaine Poke. Le président, par un vigoureux acte d'autorité, s'était attiré l'exécration d'une grande partie des intérêts commerciaux du pays, parce que la mesure qu'il avait adoptée avait eu pour conséquence de rendre rare l'argent sur le marché. Il n'y a pas d'homme plus éloquent dans ses plaintes, plus prompt à analyser les faits qu'un débiteur lorsque l'argent devient rare. Tel avait été le cas avec mon correspondant actuel, qui n'avait jamais pris aucun intérêt à la politique de son pays, et qui actuellement était prêt à se disputer avec un métaphysicien sur la division d'un cheveu, et à par-

ler complaisamment de la constitution comme s'il l'avait jamais lue. Est-il tolérable, mon cher monsieur, écrivait-il, que le chef d'un État libre possède une telle étendue de pouvoir, et surtout qu'il en fasse usage ? Notre condition est pire que celle des Turcs, qui perdent leur tête en même temps que leur fortune, et deviennent au moins insensibles à leur malheur ; mais, hélas ! la liberté tant vantée de l'Amérique n'existe plus. Le pouvoir exécutif a absorbé toutes les branches du gouvernement, et bientôt il nous absorbera nous-mêmes. Nos autels, nos foyers, nos libertés seront bientôt envahis, et, je le crains, la prochaine lettre que Je vous écrirai vous parviendra longtemps après que toute correspondance aura été supprimée, tous les moyens de communication enlevés, et nous-mêmes enchaînés comme des bêtes de somme au char du tyran.

Je ne pus m'empêcher d'admirer la vertu de ce système social, qui entretenait les hommes dans le sentiment de leurs droits, quelle que fût leur manière de vivre, ou la forme de leur gouvernement. Je lui renvoyai plainte pour plainte, gémissement pour gémissement, et je me récriai contre l'état des choses en homme qui est en train de perdre de l'argent dans son entreprise.

Ceci termina ma correspondance du moment ; je me levai fatigué de mes travaux, mais satisfait de la manière dont je les avais terminés. Il était tard ; mais la surexcitation m'avait ôté le sommeil, et avant que de me retirer pour la nuit, j'allai rendre visite à mes hôtes. Le capitaine Poke s'était retiré dans une autre partie de l'hôtel, mais l'aimable famille d'étrangers dormait profondément dans l'antichambre. Ils avaient tous très bien soupé, ils oubliaient dans un sommeil réparateur leurs malheurs passés. Satisfait de cet état de choses, j'allai moi-même chercher le sommeil sur ma couche, ou, pour me servir de l'expression de M. Noé Poke, je mis en panne pour la nuit.

Bob le mousse.

Chapitre IX.

Le commencement de miracles d'autant plus extraordinaires qu'ils sont véridiques.

Il n'y avait pas une heure que ma tête reposait sur l'oreiller lorsque je m'endormis. Dans ce court intervalle de temps qui s'écoula entre les réflexions et le sommeil, mon imagination erra dans les champs des chimères et des conjectures, comprenant Anna, sa beauté, sa noble franchise, sa douceur et sa cruauté féminines ; le capitaine Poke et ses opinions personnelles ; l'aimable famille des singes, et leur sensibilité blessée ; les excellences du système radical ; en somme, la revue de tout ce que j'avais pensé, de tout ce que j'avais vu depuis vingt-quatre heures. Lorsque le sommeil vint tardivement clore mes paupières, j'avais mentalement fait vœu d'oublier mon ingrate maîtresse, de dévouer le reste de ma vie à la promulgation de la doctrine du principe expansive-affection-surhumaine

généralisateur, à l'exclusion de toutes vues étroites et égoïstes, et de m'adjoindre dans mon entreprise le capitaine Poke, qui avait déjà tant vu et connu de cette Terre et, de ses habitants sans restreindre ses affections particulièrement à un endroit ou à une personne, à l'exception de Sturminton et de lui-même.

Il faisait grand jour lorsque je m'éveillai le lendemain. Le sommeil et la fraîcheur de l'atmosphère avaient calmé mes nerfs et la fièvre de mes pensées, mon valet de chambre ayant dès le matin renouvelé l'air de la chambre pour me laisser en repos jusqu'au premier tintement de la sonnette. Je demeurai longtemps dans ce délicieux état de somnolence entre le sommeil et la raison, sans autre dérangement qu'un murmure de voix faible en commençant, mais qui s'éleva progressivement en accents plaintifs, à peu de distance de la chambre où j'étais couché. Je me levai sur mon séant, et j'écoutai attentivement, loin de m'imaginer d'où partaient ces plaintes à une heure avancée du jour, et si près de ma chambre.

C'était une conversation vive, animée, mais à voix basse, et que l'on n'eût pas entendue sans le profond silence dans lequel l'hôtel était plongé. Un mot parvenait acci-

dentellement à mon oreille, mais je ne pouvais en définir le sens. J'étais certain qu'il n'appartenait à aucune des cinq langues européennes que je parlais ou lisais couramment ; je supposais néanmoins, à certaines inflexions et consonances particulières, que cet idiome devait se rattacher aux deux plus anciens classiques. J'entendis distinctement le mot *my-bom-y-nos-fos-kom-i-ton*, verbe du nombre duel, et seconde personne d'une racine grecque dont je ne débrouillerais pas bien le sens, mais que tout lettré reconnaîtra pour avoir une grande analogie avec un vers d'Homère. Si j'étais intrigué par les syllabes qui arrivaient à mon oreille, j'étais en outre plongé dans une incroyable perplexité par les Intonations de voix des différents interlocuteurs. Elles provenaient sans aucun doute de deux sexes différents ; mais elles n'avaient pas le sifflement grognard de l'anglais, l'ardente monotonie du français, la sonorité gutturale de l'espagnol, la mélodie bruyante de l'italien, les gammes ahurissantes des Allemands, ou l'émission renversée, ondulante des compatriotes de ma nouvelle connaissance le capitaine Noé Poke. La similitude se rapprochait plutôt du danois et du suédois que de toute autre langue. Ne pouvant rester plus longtemps dans le doute à ce sujet, je sautai en bas

de mon lit. Les voix partaient de l'antichambre, dont la porte était restée entre-ouverte. J'endossai ma robe de chambre, et glissant mes pieds dans des pantoufles, je m'avançais sur la pointe des pieds vers l'ouverture, et je plaçai mon œil en parallèle, afin de pouvoir découvrir les personnages qui discouraient ainsi tout près de moi. Ma surprise cessa lorsque j'aperçu mes quatre singes groupés dans un coin de l'appartement, et engagés dans une conversation fort animée, les deux plus âgés, mâle et femelle, paraissant en diriger le cours à leur gré. On ne saurait S'attendre à ce qu'un bipède de mon espèce, quoique bachelier d'Oxford, pût comprendre une langue si peu cultivée, même dans cette vieille université de toutes les sciences. Je réfléchie néanmoins que mes pensionnaires pourraient souffrir de l'absence de quelques objets de première nécessité à leurs usages ou à leurs habitudes, je crus donc de mon devoir de franchir les bornes ordinaires des convenances, au risque de les interrompre dans quelque grave délibération, et de leur faire l'offre de mes services pour tout ce qu'il était en mon pouvoir de leur rendre. J'ouvris tout doucement la porte, et je me présentai devant eux. Je fus d'abord un peu embarrassé de savoir dans quelle langue je prendrais la

parole ; mais réfléchissant que des individus qui parlaient un langage riche comme celui que j'avais entendu, dérivé sans doute des anciennes racines slaves, devaient les connaître tous, et me souvenant que la langue française tenait le milieu entre les langues du Nord et celles du Midi, je la choisis de préférence.

— Messieurs et mesdames, dis-je m'inclinant profondément, *mille pardons pour cette intrusion peu convenable*[1] dans votre retraite. Mais ayant entendu quelques plaintes bien fondées sans doute de votre part, et concernant la fausse position dans laquelle vous vous trouvez, j'ai osé, en qualité de votre hôte, me présenter devant vous, dans l'unique intention de vous prier de me confier vos griefs, afin de me mettre à même de les réparer autant qu'il dépendra de moi.

Les étrangers parurent un peu surpris, au premier abord, de ma brusque apparition. Les deux dames étaient intimidées, la plus jeune inclinant la tête de côté dans une attitude de modeste chasteté, tandis que la plus âgée, ayant quelque ressemblance avec une duègne de comédie, baissait les yeux, tout en conservant un certain air de gravité digne. Le plus âgé des

1 En français dans le texte.

deux gentilshommes s'approcha de moi, et me rendant mon salut par un balancement gracieux de sa queue, il me répondit par ces mots :

(Je puis aussi bien m'arrêter ici pour dire qu'il parlait le français à peu près comme un Anglais qui a fait dans ce pays un assez long séjour pour se faire illusion sur sa manière de prononcer sans accent étranger. Au reste, son accentuation, se rapprochant de celle des Russes, était harmonieuse et légèrement sifflante. Les femelles possédaient dans les notes graves de leurs voix des intonations vibrantes comme les tons soupirants de la harpe éolienne. On éprouvait un véritable plaisir à les entendre. J'ai, du reste, eu l'occasion d'observer que dans tous les pays, un seul excepté, que je ne tiens pas à nommer, le langage, quel qu'il soit, lorsqu'il émane du beau sexe, acquiert de nouveaux charmes, et flatte délicieusement l'ouïe.)

— Monsieur, répliqua l'étranger lorsqu'il eut convenablement agité sa queue, je ferais injure à mes sentiments et au caractère monikin en général si j'omettais de vous exprimer une faible partie de ma reconnaissance envers vous. Manquant de tout, sans abri, vagabonds insultés et captifs, la fortune laisse enfin tomber sur

notre misérable condition un rayon de compassion. Depuis ma queue jusques à mes oreilles, monsieur, en mon nom, en celui de cette très prudente matrone, et au nom de ces deux nobles et jeunes amoureux, je vous remercie. Oui, être honorable et humain, du genre *homo anglicus*, nous vous témoignons, par toutes les circonvolutions de notre apanage dorsal, la plus sincère reconnaissance pour tant de bonté.

Le quatuor, pour renforcer l'argument du chef de la famille, releva d'un commun accord et en mesure le susdit ornement au-dessus de sa tête, et salua. J'eusse donné dans le moment dix mille livres sterling pour leur rendre leur politesse avec un égal déploiement de grâce ; mais je dus me contenter de pencher ma tête en avant, et de reprendre la parole.

— Je manque d'expression, dis-je, pour vous faire comprendre tout le plaisir que me cause cette rencontre inattendue. Disposez de cet hôtel, de ses domestiques, de toutes les douceurs qu'il procure en nourriture et en rafraîchissements, comme si tout cela vous appartenait, et de votre très humble serviteur et ami. J'ai été indigné des mauvais traitements que l'on vous à fait subir jusqu'à ce jour, et je vous promets en revanche la liberté, les bontés, les

soins et les attentions auxquels vous paraissez avoir droit par votre naissance, votre éducation, et par la délicatesse de vos sentiments. Je me félicite sincèrement d'avoir été assez heureux pour faire votre connaissance. Mon plus vif désir a toujours été de propager l'expansion des sympathies, mais, avant ce jour, les circonstances avaient en grande partie limité l'exploitation de cette céleste propriété à ma seule espèce. J'entrevois dès aujourd'hui une délicieuse carrière d'intérêts nouveaux en puissance sympathique dans toute la création animale. Il est inutile, je crois, d'ajouter, dans celle toute particulière de votre famille.

— Que nous, fassions partie ou non de la classe des quadrupèdes, c'est une question qui embarrasse depuis longtemps nos propres savants, répliqua l'étranger. Il existe une ambiguïté dans notre système de locomotion qui rend ce point tant soit peu contreversable. Je pense néanmoins que les castes supérieures de nos philosophes naturels ont préféré classer toutes les espèces de singes sous la dénomination de *caudœ-jactans*, ou *porte-queues*, faisant ressortir la dénomination du plus bel apanage de leur forme animale. N'est-ce pas là l'opinion la plus accréditée chez nous, milord Chatterino ? Demanda-t-il

s'adressant au jeune Monikin qui s'était placé respectueusement à côté de lui.

— Telle fut du moins, mon cher docteur, la dernière classification sanctionnée par l'Académie, répliqua le jeune noble avec une promptitude qui fit honneur à son éducation et à son intelligence. La question que nous agitons en ce moment, de savoir si nous sommes ou non de la race des bipèdes, a été discutée dans nos écoles depuis plus de trois siècles.

— Le nom que vous avez donné à ce jeune gentilhomme, mon cher monsieur, dis-je, me fait souvenir que nous n'avons encore établi entre nous qu'une demi-connaissance, Permettez-moi de mettre de côté toute cérémonie, et de me présenter moi-même comme sir John Goldencalf, baronnet, du manoir de Haweholder, dans le royaume de la Grande-Bretagne ; indigne mais ardent admirateur de la perfection partout où je la trouve, et sous quelque forme que ce soit.

— Je suis heureux d'être admis à l'honneur de cette introduction en règle, sir John. Permettez-moi, en retour, de vous dire que ce jeune gentilhomme est, dans notre dialecte, le numéro 6 pourpre, et en langage traduit, milord Chatterino. Cette jeune dame porte le numéro 4, et Violette

en dénomination, ou bien lady Chatterina. Cette excellente et prudente matrone est enregistrée sous le matricule 4,626,243, la *Rousse*, ou mistress Vigilance Lynx, pour traduire son nom en langue anglaise. Je suis moi-même le numéro 22,817, le *Jaune-Brun*, en signification littérale, le docteur Reasono, pauvre disciple des philosophes de notre race ; voyageant comme tuteur de cet héritier de l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de l'île du Haut-Saut dans la section mortelle des Monikins.

— Chaque syllabe qui tombe de vos lèvres, savant docteur Reasono, stimule ma curiosité et ajoute un nouvel aliment au désir qui m'enflamme de connaître votre histoire, vos futures intentions, la politique de votre espèce, et tant d'intéressants sujets qui ne sauraient échapper à votre perspicacité. Je crains pourtant de me montrer indiscret ; mais si vous voulez bien pour un moment vous mettre à ma place, vous pardonnerez un désir ardent mis tout naturel.

— Ne me faites pas d'excuses, sir John ; rien ne peut me causer plus de plaisir que de répondre à toutes les questions que vous voudrez bien m'adresser.

— Dans ce cas, mon cher monsieur, et

pour couper court à toute circonlocution, faites-moi le plaisir de m'expliquer le système numérique par lequel vous désignez les individus ? Vous vous appelez N° 22,817, Jaune-Brun.

— Ou le docteur Reasono. Comme vous êtes Anglais, vous me comprendrez mieux si je prends mon exemple dans un système adopté récemment pour votre police de Londres. Vous avez remarqué que les hommes portent sur le collet de leurs habits des lettres rouges ou blanches avec des numéros. Par les lettres, le passant peut distinguer la compagnie de l'officier, tandis que le numéro désigne l'individu. Or, cette idée fut sans doute empruntée à notre système, au moyen duquel notre société est divisée en castes pour l'amour de l'harmonie et de la subordination ; ces castes sont désignées par les couleurs et les nuances qui en dérivent, tandis que les individus, comme vos hommes de police, sont désignés par leur numéro. Notre langue est excessivement sentencieuse et susceptible d'exprimer par quelques sons brefs la plus compliquée de ces combinaisons. J'ajouterai qu'il n'y a pas d'autre différence dans la manière de distinguer les sexes, si ce n'est qu'ils sont numérotés séparément, et que chacun a la contrepartie de sa couleur dans l'autre sexe. Par

exemple, pourpre et violet sont lons deux nobles, mais la première couleur est masculine et la seconde féminine, comme rousse est la contre-partie du jaune brun.

— Et, pardonnez à mon ardent désir d'en savoir davantage, portez-vous dans votre pays les nombres et les couleurs sur vos vêtements ?

— Les Monikins sont trop avancés en civilisation, sir John, pour avoir besoin de vêtements. Vous n'ignorez pas que les extrêmes se touchent. Le sauvage est plus près de la nature que les êtres simplement civilisés, et la créature qui a dépassé les mystifications d'un état moyen de perfectionnement se rapproche insensiblement des habitudes et des opinions de notre mère commune. Comme le véritable gentilhomme est plus simple dans ses manières que l'imitateur éloigné de ses faits et gestes, comme les modes et les coutumes sont toujours plus exagérées dans les villes de province que dans les capitales civilisées, ou comme le maître en philosophie a moins de prétentions que le disciple, de même notre sens commun, à mesure qu'il se rapproche du but de sa destinée et de l'apogée de son perfectionnement, rejette avec mépris les usages les plus estimés de la moyenne condition pour retour-

ner avec ardeur à l'état de la nature primitive comme à son premier amour. C'est d'après ce principe que la grande famille des Monikins ne porte jamais de vêtements. Lorsque vous nous connaîtrez mieux, sir John Goldenfalf, vous commencerez à comprendre la beauté et la perfection de notre système d'économie politique.

Je reconnus qu'il était temps de dévoiler mon ignirance de la signification du mot Monikins et d'en demander l'explication. Le docteur Reasono convint que ma requête était naturelle ; mais il fit une allusion délicate au besoin de soutenir les fonctions animales au moyen d'un peu de nourriture. La suggestion était trop plausible pour ne pas y obtempérer sur le champ ; je mis en conséquence un frein à ma curiosité, et je donnai les ordres nécessaires aux domestiques, qui, par parenthèse, demeurèrent sous l'influence des préjugés vulgaires des hommes contre la famille des Monikins.

Avant que de me séparer de mon nouvel ami le docteur Reasono, je le tirai à l'écart pour lui demander la permission de lui présenter un grand voyageur, habitant le même hôtel, et qui serait singulièrement flatté d'assister à une de nos dissertations sure les principes d'économie politique des

Monikins, ce à quoi le docteur Reasono consentit avec grâce. Puis nous nous séparâmes après les salutations d'usage, et sur notre mutuelle promesse d'être exacts au nouveau rendez-vous.

Chapitre X.

Beaucoup de diplomatie, de laquelle il ressort que l'espèce humaine est considérablement abaissée dans l'ordre des êtres animés et sa candeur réputée de qualité secondaire.

M. Poke écouta gravement le récit de tout ce qui s'était passé. Il m'avoua qu'il avait rencontré tant d'ingénuité et de candeur parmi les veaux marins, et qu'il avait connu tant de brutes ayant la sagacité des hommes et tant d'hommes doués de la stupidité des brutes, qu'il n'avait pas de peine à croire ce que je lui disais.

La perspective d'entendre une discussion philosophique et politique des lèvres d'un singe lui causa une grande satisfaction ; mais il me fit comprendre qu'il n'était mû par aucun désir de s'instruire attendu que dans son pays ces questions faisaient partie des études dès l'école et que les en-

fants qui couraient les rues de Sturminton en savaient plus sur ce point que la plupart des vieillards des autres contrées. Toutefois, il n'était pas impossible qu'un singe possédât quelques idées neuves sur le sujet, et pour sa part, il écouterait volontiers ce qu'il aurait à dire. Il ne s'agissait plus que de régler les conditions de l'entrevue, car le docteur Reasono insistait afin que, pour ne pas choquer la vue des dames par notre affreux vêtement, nous parussions devant elles *in naturalibus*. Cette proposition mit le capitaine en fureur ; il jura qu'il ne consentirait jamais à se soumettre à une pareille humiliation. Une heureuse idée qui me vint à l'esprit nous permit de tourner la difficulté. Il y avait parmi mes effets une couple de peaux de bison qui pouvaient parfaitement remplir, en apparence, l'état de nature si agréable aux dames monikins, et, du consentement du docteur Reasono, nous nous en affublâmes pour nous mettre en état de paraître d'une manière convenable devant l'honorable société.

Je reçus aussitôt du docteur Reasono un protocole des conditions qui devaient régler notre entrevue. Ce document était écrit en latin, de la main de lord Chatterino, qui avait été élevé dans la diplomatie parmi les siens, avant le fatal accident qui

le jeta dans des mains humaines. J'en donne ici une traduction libre pour le bénéfice des dames qui préfèrent leur langue à celles des autres.

Protocole d'une conférence qui doit avoi1'lieu entre sir John Goldencalf, baron du manoir de Hankholder, dans le royaume de la Bretagne, et numéro 22,817, couleur jaune brun, autrement dit Socrato Reasono, F. N. D. G. E., professeur de probabilités à l'université de Monikia, royaume de Haut-Saut.

Les parties contractantes ont arrêté ce qui suit :

Art. 1er Il y aura une conférence.

Art. 2. Cette conférence sera pacifique, et non-belligérante.

Art. 3. Ladite conférence sera logique, explicative et rationnelle.

Art. 4. Pendant ladite, le docteur Reasono aura le privilège de parler le plus, et sir John Goldencalf celui d'écouter.

Art. 5. Sir John Goldencalf aura le droit d'adresser des questions et le docteur Reasono celui d'y répondre.

Art. 6. Il y aura de part et d'autre considération et indulgence pour les préjugés et les susceptibilités humaines et mo-

nikiennes.

Art. 7. Le docteur Reasono et tout Monikin qui l'accompagnera brosseront et peigneront leur vêtement naturel, afin de se rendre agréables autant que possible à sir Goldencalf et à son ami.

Art. 8. Sir John Goldencalf et tout homme qui l'accompagnera se présenteront vêtus de peaux de bison, sans autre vêtement de quelque nature que ce soit, afin de se rendre agréable autant que possible au docteur Reasono et à ses amis.

Art. 9. Les conditions dudit protocole seront respectées de part et d'autre...

Art. 10. Toutes conditions douteuses seront interprétées, autant que faire se pourra, à l'avantage égal des parties.

Art. 11. Afin qu'il n'y ait préjudice dans l'interprétation de l'une ou l'autre langue, humaine ou monikin, les parties contractantes feront usage de la langue latine.

Je fus ravi de cette délicate preuve d'attention de la part de milord Chatterino, et je lui fis aussitôt remettre ma carte, me préparant dans l'intervalle à remplir scrupuleusement les moindres conditions du protocole. Le capitaine Poke fut bientôt prêt, et je dois dire à sa louange qu'il ressemblait plutôt à un quadrupède planté sur

ses jambes de derrière qu'à un être humain.

À l'heure convenue, les divers membres de la conférence se trouvèrent rassemblés, lord Chatterino tenant à la main une copie du protocole. Il ouvrit la séance par la lecture de ce précieux document, et attendit ensuite pour s'assurer qu'il ne soulevait pas quelque objection.

Je n'ai jamais écouté les stipulations d'un marché sans en découvrir aussitôt les points vulnérables.

— Vous me permettrez, milord, dis-je, de vous faire observer que dans le cas d'une discussion les parties ne sont pas égales, puisque d'un côté vous êtes appuyé par trois témoins, lorsque je n'en possède qu'un seul pour ma part.

— L'objection est ingénieuse et fait honneur aux talents diplomatiques de sir John Goldencalf ; mais, parmi les Monikins, il faut deux femelles pour un mâle. Donc je considère que, dans le sens légal, le docteur Reasono n'est assisté que par deux Monikins.

Le capitaine Poke intervint pour faire observer que cette réserve dans la loi de *Haut-Saut* était excellente, car il avait eu souvent l'occasion de remarquer que les

femmes, les trois quarts du temps, réagissaient sans discernement, et qu'elles exigeaient d'ordinaire plus de lest que les hommes.

— Ne perdez pas de vue, sir John, reprit lord Chatterino, qu'il s'agit dans l'espèce d'intérêts monikins ; que nous nous sommes rassemblés pour proposer, expliquer, rédiger, pondérer et développer un thème monikin ; que l'accessoire doit être secondaire au principal ; que le moindre doit céder, non dans votre sens, mais dans le mien, au plus... et comme conséquence que...

— Vous m'excusez, milord ; mais je soutiens...

— Non, mon brave sir John, le m'en rapporte à votre intelligence, et je dis...

— Un mot, milord Chatterino, un seul, afin de...

— Mille, très volontiers, si vous le désirez, sir John ; mais...

— Milord Chatterino !

— Sir John Goldencalf !

Nous nous mîmes à parler tous deux à la fois, le jeune Monikin arrivant progressivement à ne pouvoir se faire écouter que par la sage madame Vigilance Ling, tandis que,

de mon côté, j'étais réduit à m'adresser au capitaine Poke, qui, dégageant une de ses oreilles de son enveloppe de peau de bison, parut m'écouter et m'appuyer par son mouvements de tête. Nous eussions pu divaguer ainsi jusqu'au présent jour sans l'aimable Chatterina, qui, avec le tact et la délicatesse de son sexe, vint poser sa jolie patte sur la bouche du jeune gentilhomme, et arrêter le flux de sa volubilité. Le docteur Reasono, s'interposant alors, introduisit la proposition que lui et M. Poke se retireraient pour rédiger un nouveau programme. Cette heureuse idée rétablit l'ordre et la paix parmi nous. Je profitai de l'absence des deux négociateurs pour faire plus ample connaissance avec l'aimable Chatterino et son mentor femelle. Lord Chatterino doué de toutes les grâces du diplomate, pouvant sur-le-champ passer d'une bouillante discussion à la courtoisie la plus séduisante, favorisa mon introduction en engageant sa charmante maîtresse à mettre de côté toute réserve habituelle entre étrangers, pour faire place à une conversation amicale et libre.

Les plénipotentiaires furent quelque temps avant de reparaître, et la discussion se fût prolongée indéfiniment par l'esprit contradictoire du capitaine, si le docteur Reasono n'eût proposé de faire chacun de

leur côté un programme, qu'ils fondraient ensuite dans un seul. Noé y consentit, d'autant plus facilement, qu'il avait eu le temps de reconnaître que son antagoniste n'était nullement légiste.

Leur nouveau protocole était ainsi conçu :

Protocole d'une conférence, etc., etc.

Les parties contractantes ont arrêtés ce qui suit :

Art. 1er. Il y aura une conférence.

Art. 2. Accordé, pourvu que les parties aient la faculté d'aller et de venir à leur volonté.

Art. 3. La dite conférence portera sur des principes libéraux ou philosophiques.

Art. 4. Accordé, pourvu qu'il soit permis de faire usage du tabac à discrétion.

Art. 5. Les parties auront le droit respectif de poser des questions et de répondre à celles qui leur seront adressées.

Art. 6. Accordé, pourvu que l'on ne soit pas obligé d'écouter ou de répondre.

Art. 7. Le costume de tous les membres présents sera conforme aux règles des convenances et du décorum.

Art. 8. Accordé, à la condition que nous

pourrons ouvrir, de temps en temps, les peaux de bison pour prendre l'air.

Art. 9. Les conditions de ce protocole seront rigoureusement observées.

Art. 10. Accordé, à la condition que les avocats n'interviendront pas.

Lord Chatterino et moi nous nous élançâmes sur le document, comme deux faucons sur une même proie, cherchant tous deux à défendre le. arguments que nous avions déjà avancés, et que nous nous étions montrés si habiles à défendre.

— Mais, milord, on n'a pas prévu le nombre des Monikins qui seraient admis à cet entretien.

— La généralisation même des termes infère que tous ceux qui seront disposés à y assister en auront le droit.

— Pardon, milord ; l'article 8 contient une allusion directe aux peaux de bison au pluriel, et signifie, par conséquent, que plusieurs individus portant ce costume assisteront à la séance.

— Mais, sir John Goldencalf, la méthode socratique de raisonner...

— Fut tout d'abord invoquée par vous-même, milord...

— Mais, mon cher monsieur...

— Permettez, moucher lord !

— Sir John !

— Milord !

La tendre Chatterina fut de nouveau obligée d'intervenir pour mettre fin à la discussion. Alors, lord Chatterino proposa de déférer la question aux dames. Je ne pouvais décemment m'y opposer ; les plénipotentiaires se retirèrent, non sans une protestation peu galante du capitaine Poke, qui déclara que les femmes causaient à elles seules plus de querelles que le reste du monde.

Le beau sexe possède une facilité de composition que la nature refuse au nôtre. En très peu de temps nous eûmes sous les yeux le programme suivant :

Protocole d'une conférence, etc., etc.

Les parties contractantes ont arrêté ce qui suit :

Art. 1er. Il y aura une conférence amiable, logique, philosophique, morale, libérale, générale et controversable.

Art. 2. La conférence sera amiable.

Art. 3. La conférence sera générale.

Art. 4. La conférence sera logique.

Art. 5. La conférence sera morale.

Art. 6. La conférence sera philosophique.

Art. 7. La conférence sera libérale.

Art. 8. La conférence sera controversable.

Art. 9. La conférence sera controversable, libérale, philosophique, morale, logique, générale et amiable.

Art. 10. La conférence sera comme il a été particulièrement arrêté et convenu.

Le chat ne saute pas sur la souris avec plus d'avidité que lord Chatterino et moi nous ne fondîmes sur ce troisième protocole pour y chercher de nouveaux arguments de discussion.

— Auguste ! cher Auguste ! s'écria l'aimable Chatterina avec l'accent parisien le plus délirant que j'aie jamais entendu, pour moi !

— À moi, monseigneur, fis-je montrant ma copie du protocole. Je fus arrêté au milieu de mon ardeur pour la controverse par un tiraillement à ma peau de bison ; je me retournai, et je vis le capitaine Poke, qui me faisait signe de me retirer dans un coin avec lui pour écouter une observation de sa part.

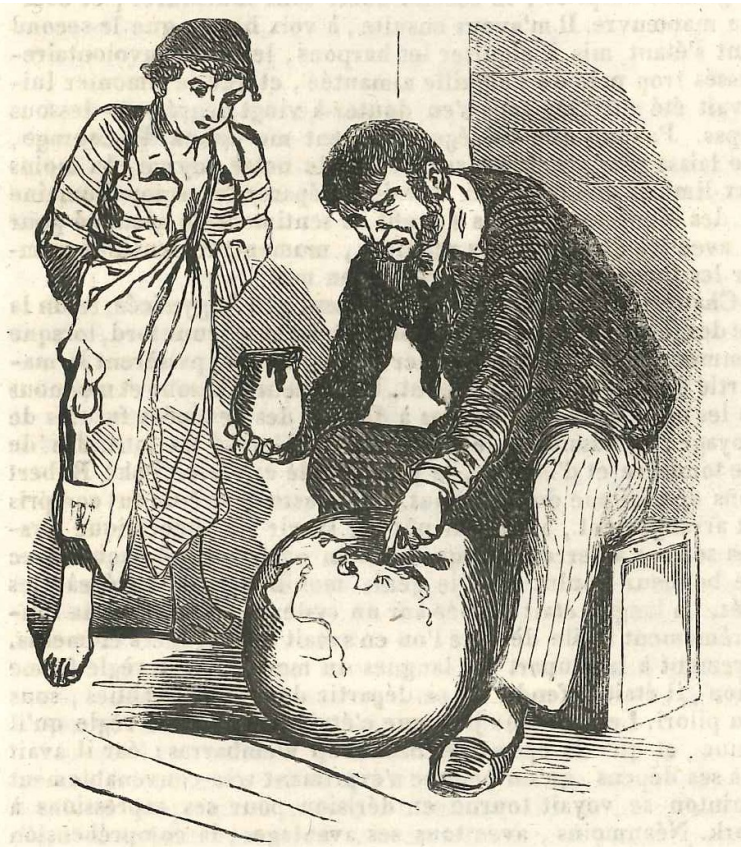
— Je pense, sir John, me dit le digne loup de mer, que nous n'en finirons jamais de cette manière. Les femelles ont agi de ruse ; mais le diable m'emporte si nous ne venons pas à bout de toutes les deux avant la fin de la discussion.

— Cette affaire devient sérieuse, Noé, mon ami, et je me sens inspiré d'un violent esprit de corps... Et vous, capitaine ?

— Je me transforme plutôt en bison. Laissez-les se fatiguer, sir John, et quand il en sera temps, nous les prendrons par-surprise.

Le capitaine cligna de l'œil d'un air significatif, et je commençai à croire qu'il avait raison.

Nous retournâmes auprès de nos amis ou alliés, je ne sais trop comment les appeler. L'aimable Chatterina était parvenue à calmer de nouveau la fougue diplomatique de son amant, et nous nous retrouvâmes dans les meilleurs termes possibles. Le protocole fut adopté à l'unanimité, et nous nous préparâmes à écouter le discours du docteur Reasono.



Le capitaine Poke et sa citrouille.

Chapitre XI.

Un cours de philosophie basé sur la matière. — Quelques raisons développées avec simplicité. — Et de futiles objections mises en fuite par les baïonnettes de la logique.

Le docteur Reasono s'était préparé en singe qui veut faire impression sur un auditoire où figurent les représentants du beau sexe. Sa fourrure peignée avec soin, sa queue fraîchement bouclée lui donnaient un air li la fois recherché et solennel. Il se posa derrière un tabouret, qui lui servait de tribune, et commença son discours, qu'il débita sans avoir pris de notes et sans autre préambule.

Agitant sa queue dans toutes les directions de la chambre où l'auditoire était placé, il prit la parole en ces termes :

— Je considère cette occasion, mes

chers auditeurs, comme l'un de ces appels fortuits à la science, auxquels sont exposés tous les membres des académies, et qui n'exigent qu'un développement concis de notre thèse... En conséquence, je me renfermerai dans les considérations générales, pour vous faire comprendre la nature, la morale et la politique de notre philosophie...

— Comment, monsieur, vous possédez une philosophie politique ?

— Sans aucun doute... La philosophie, appliquée à la politique, est la plus utile de toutes les philosophies... Je me renferme dans ces sages limites, et je commence mon sujet par le principe de la nature :

La nature est un mot que nous employons pour définir le principe pénétrant et gouvernant de toutes créations. À la fois générique et spécifique, elle signifie dans le premier cas les éléments et les combinaisons de la toute-puissance appliqués à la matière en général, et dans le second cas, les subdivisions innombrables de la matière dans ses variétés infinies. Elle est de plus subdivisée en attributions physiques et morales, qui admettent les deux grandes distinctions précitées. Ainsi, lorsque nous disons la nature, dans le sens abstrait du mot, nous faisons allusion à ces

lois générales, absolues, uniformes, conséquentes et admirables, qui contrôlent et rattachent, dans un ensemble harmonieux, l'action, les affinités et les destinées de l'univers. Et, lorsque nous employons le mot nature dans lè sens spécial, nous entendons désigner la nature d'un rocher, d'un arbre, de l'air, du feu, de l'eau et de la terre. Dans l'ordre moral, la signification abstraite du mot nature s'applique aux péchés, à ses faiblesses, ses attractions, ses difformités, tandis que la désignation spéciale comprend les nuances particulières des qualités naturelles qui distinguent l'objet en cause. Laissez « moi vous illustrer ces principes primordiaux par quelques exemples.

Lorsque nous disons : O nature, combien tu es grande, sublime, instructive ! nous entendons que ses lois émanent d'une puissance parfaite, intelligente, sans bornes. Et, lorsque nous nous écrions : O nature, que tu es fragile, légère, vaine, insuffisante ! nous voulons dire qu'elle n'est, après tout, qu'un principe incomplet, inférieur à celui qui lui a donné naissance dans un but arrêté, défini et utile. Dans ces exemples nous comprenons le principe abstrait.

Les exemples de la nature dans sa spé-

cialité seront plus familiers et, par conséquent, plus à la portée de la compréhension de mes auditeurs. La nature spéciale, dans la signification physique du mot est accessible aux sens ; elle se trahit dans les formes extérieures des choses, par leur force, leur grandeur, leurs substances et leurs proportions ; et dans ses propriétés plus mystérieuses, par leurs lois, leur action et leurs affinités harmonieuses. La nature morale comprend, dans sa spécialité, les différentes aptitudes et capacités et conduite des différentes classes des êtres moraux. Dans cette dernière acception, nous avons la nature monikin, la nature des chiens, des chevaux, des porcs, la nature humaine...

— Permettez-moi de vous demander, docteur Reasono, interrompis-je, si, dans votre classification, vous placez les espèces dans l'ordre de leur intelligence, ou bien si cette classification n'est qu'un résultat purement accidentel ?

— Pas autre chose que cette dernière hypothèse, je vous assure, sir John.

— Ainsi vous admettez les deux grandes distinctions de la nature animale et de la nature végétale.

— Nos académies sont divisées sur ce

point ; l'une soutient que toute la nature animée ne forme qu'un genre unique, étendu, tandis que l'autre admet les distinctions dont vous parlez. Je partage cette dernière opinion, et je pense que la nature elle-même a tracé une ligne de démarcation entre les deux classes en dotant l'une du double don de la nature physique et morale, et en privant l'autre de cette dernière qualité. L'existence de la nature morale est indiquée par la présence de la volonté. L'académie du Haut-Saut a élaboré une parfaite classification de tous les animaux connus, dont l'éponge forme le dernier échelon et la monikin le premier.

— C'est une erreur, vociféra Noé Poke ; l'éponge ne va jamais au fond, elle surnage toujours.

— Prétendez-vous nous faire accroire, dis-je avec un léger étranglement de gosier, que vos savants ont défini l'homme un animal tenant le milieu entre une éponge et un singe ?

— En vérité, sir John, cette ardeur est tout à fait inusitée dans les discussions philosophiques ; si vous continuez à vous y livrer, je me verrai contraint d'ajourner mon discours.

Devant cette admonestation je parvins à

réprimer en moi la révolte de l'esprit de corps dont l'humiliation me suffoquait. Je promis de rester calme, et le docteur, qui était demeuré en suspens au-dessus de la tribune, agita sa queue en signe d'acquiescement et reprit son discours.

— Les éponges, les huîtres, les crabes, les esturgeons, les tortues, les crapauds, les vipères, les lézards, les fourmis, les babouins, les nègres, les lions, les Esquimaux, les marmottes, les Hottentots, les orangs-outans, les hommes et les singes sont sans aucun doute des animaux. L'unique point de contestation entre nous est de savoir s'ils sont tous du même genre, formant seulement des variétés ou des espèces, ou si l'on doit les diviser en trois grandes familles, des perfectibles, des non perfectibles et des rétrogrades. Ceux qui soutiennent que nous ne formons qu'une grande famille raisonnent d'après certaines analogies palpables formant autant d'anneaux de la chaîne qui rassemble tous les êtres du monde. Prenant, par exemple, l'homme pour point central de comparaison, ils démontrent que cette créature possède à un certain degré la propriété d'observation. Ainsi l'homme est, dans une certaine condition, de la nature de l'éponge, dans une autre de celle de l'huître ; le pou a des analogies avec l'homme, l'orang-outan

d'autres, et ainsi des autres espèces.

— Roi !

— Cette école de philosophes n'est pas la plus en faveur en ce moment dans l'académie du Haut-Saut.

— Dans ce moment actuel, docteur ?

— Certainement, monsieur. Ignorez-vous donc que les vérités physiques, comme les vérités morales, ont aussi leurs révolutions ? L'académie a porté toute son attention sur ce sujet, et elle vient de publier un almanach dans lequel sont calculées avec une exactitude remarquable les phases, révolutions, éclipses totales et partielles, aphélies, périhélies des vérités les plus prédominantes, et au moyen desquelles les gens prudents peuvent se tenir dans les bornes de la saine raison. Mais ce n'est pas le moment de nous arrêter à ce point essentiel de notre philosophie, et quant à présent nous en ajournerons le développement à une autre époque.

— Permettez-moi, docteur Reasono, en vertu de la clause 1re, article 5, du protocole, de vous demander si les calculs des révolutions de la vérité ne conduisent pas aux idées les plus extravagantes et les plus dangereuses pour la tranquillité de la société.

Le philosophe se-retira un moment avec lord Chatterino pour se consulter sur la question de savoir s'il était prudent d'admettre la validité du protocole N° 1. Puis le docteur Reasono reprit en ces termes :

— Nous divisons ces parties de la création en nature animée et végétale ; la première est encore divisée en perfectible, imperfectible et rétrograde. Les progressifs comprennent toutes les espèces qui marchent par mutation lente, progressive, mais immuable, vers la perfection de la vie terrestre, ou vers cette dernière condition, élevée, sublime, de mortalité, vers laquelle la matière perd tout à fait sen empire sur la raison. La classe perfectible des animaux, selon les dogmes monikins, commence aux espèces chez lesquelles la matière prédomine sans obstacle, et finit par celles où l'esprit atteint l'apogée de la perfection humaine. Nous soutenons que l'esprit et la matière dans ce mystérieux rapport qui rattache l'être spirituel au temporel commencent leur mutation dans un juste médium, subissant, non pas, comme certains homme. l'ont prétendu, de simples transmigrations de l'âme, mais des modifications imperceptibles de l'âme et du corps, qui sont parvenues à former, après diverses générations, des génies extraordi-

naires, merveilleux au physique comme au moral, faisant néanmoins partie de la classe perfectible, du genre animal en voie de progression, avant leur dernière transmutation d'une planète dans l'autre, d'une vie presque matérielle à une vie purement spirituelle...

La classe rétrograde se compose d'espèces qui, entraînées par un fatal destin, suivent une fausse direction dans la vie ; qui, au lieu de prendre la route de l'immatérialité, s'engagent profondément dans la matière, perdant peu à peu la sensibilité de l'âme et la perfectibilité des sens, et le pouvoir de la volonté pour se transformer en boue immonde. Sous cette dernière transformation, néanmoins, viennent se ranger une variété infinie d'espèces ; ces êtres matérialisés passent par le grand laboratoire et leurs parties constituantes, séparées et dissoutes, recomposent de nouveaux corps : les os deviennent des rochers, la chair redevient terre, l'esprit s'évapore dans l'air, le sang se décompose en eau, les muscles en argile, et les cendres de la volonté se combinent avec le carbone. Nous comprenons dans cette classe les baleines, les éléphants, les hippopotames, et autres. animaux qui exhibent des masses matérielles dominant les parties moins matérielles de

leur nature.

— Cependant, docteur, nous avons des faits qui protestent contre cette théorie ; l'éléphant, par exemple, est réputé le plus intelligent de tous les animaux.

— Fausse démonstration, monsieur. La nature se complaît dans ces équivoques : c'est ainsi que nous avons de faux soleils, de faux arcs-en-ciel, de faux prophètes, de fausses visions, et jusqu'à de faux systèmes philosophiques. Il existe aussi des races entières de nos espèces, comme chez vous le Congo et l'Esquimau, et chez nous les babouins et les singes ordinaires, qui ne sont que les ombres des formes et qualités qui distinguent d'une manière convenable l'animal à l'état de perfection.

— Comment, docteur, vous n'êtes donc pas de la même famille de tous les singes que nous voyons sauter et grimacer dans les rues ?

— Pas plus, monsieur, que vous n'appartenez à cette famille des nez plats, lèvres épaisses, fronts bas et têtes bridées, peau noire de la race nègre, ou à celle des blafards et indolents Esquimaux. J'ai dit que la nature se plaisait dans les excès de folie, et que toutes les monstruosités ne sont qu'autant de mystifications, De cette classe

est l'éléphant, qui, sur la pente du matérialisme le plus grossier, fait une trompeuse parade des qualités qu'il perd tous les jours. Les hommes présentent des exemples sans nombre de semblables déceptions. Les uns sur le point de faire banqueroute affectent toutes les apparences de la. richesse ; plus les femmes sont prêtes à céder, plus elles opposent de vives résistances, et les diplomates prennent le ciel à témoin de leurs serments lorsqu'ils ont résolu de les trahir. À l'égard de l'éléphant, il existe pourtant à la règle générale une exception fondée sur la lutte violente entre l'esprit et la matière. Le signe le plus infaillible du triomphe de l'esprit sur la matière est dans le développement de la queue.

— Roi !

— De la queue, docteur Reasono ?

— Sans aucun doute, monsieur, la queue est le siégé de la raison !

Dans quelle autre partie de notre corps vous imaginiez-vous qu'était le siège de notre intelligence ?

— Chez les hommes, docteur, on croit généralement que le cerveau en est l'unique réceptacle, et tout récemment nous avons fait une carte analytique de

cette partie de nos organes au moyen de laquelle nous prétendons connaître l'étendue et le développement d'une qualité morale.

— Vous avez pris les matériaux qui se trouvaient en votre possession pour en construire votre système, assez ingénieux, je le reconnais ; mais vous reconnaîtrez vous-même toute la confusion qui règne, selon cette mappe que je vois sur votre cheminée, dans l'intelligence de l'homme, Voyez combien il est plus facile de prendre un mètre, et d'évaluer par une simple mesure de la queue l'étendue de l'intelligence d'une espèce, sans avoir recours au procédé compliqué, irrégulier, contradictoire, auquel vous êtes réduit. N'y aurait-il que cette différence, elle établirait d'une manière incontestable la supériorité de la race monikin sur celle de l'homme.

— Vous pensez donc nous faire croire que la famille monikin entretient sérieusement cette absurde opinion qu'un singe est une créature plus intelligente et plus avancée en civili8ation que l'homme ?

— Sérieusement, mon cher sir John ! Vous êtes la première personne que j'aie rencontrée qui doutât d'un fait aussi palpable. Il est avéré que tous deux nous appartenons à la classe perfectible des ani-

maux, et que les singes, comme il vous plaît de nous nommer, furent jadis des hommes, avec leurs passions, leurs faiblesses et leurs inconséquences ; qu'ils n'ont passé que par degrés lents à l'état de Monikins, dont les grandes divisions s'évaporent dans le monde immatériel, entièrement spiritualisées et dégagées du limon de la chair. Je ne veux pas dire la mort, qui n'est autre chose qu'une décomposition passagère de la matière, laquelle se reproduit sous une forme nouvelle, et tend à se rapprocher des deux grands principes, des classes perfectible et rétrograde ; mais j'entends parler de ces transmutations finales qui nous font passer dans une planète supérieure pour y jouir d'une existence plus élevée, jusqu'à ce que nous atteignions aux dernières limites de la perfections.

— Tout ceci est peut-être très ingénieux, mais il me faudrait des preuves convaincantes pour me faire croire à la supériorité du singe sur l'homme.

— À moi aussi, il m'en faudrait, et de bonnes, dit le capitaine Poke.

— Si je vous citais mes pensées, messieurs, continua le philosophe, je commencerais par en référer à l'histoire. Tous les écrivains monikins s'accordent à faire re-

monter à la famille humaine la transfiguration graduelle de l'espèce.

— Voilà qui est peut-être fort bien pour la latitude du Haut-Saut ; mais permettez-moi de vous dire qu'aucun historien humain, depuis Moïse jusqu'à Buffon, n'a envisagé de cette sorte l'importance respective de notre race. Il n'y a pas un mot sur ce sujet dans leurs écrits.

— Comment cela pourrait-il exister ? L'histoire n'est pas une prédiction, mais un retour vers le passé. Le silence de vos historiens est une preuve négative en notre faveur, Est-ce que Tacite parle de la révolution française ? Hérodote dit-i un mot de l'indépendance du continent américain ? Il est moralement impossible que les hommes ou les Monikins puissent raconter fidèlement des événements postérieurs à leur état ; et comme il n'est jamais arrivé qu'un homme se vît transformé à l'état de Monikin, il s'ensuit nécessairement qu'il est d'une entière ignorance à ce sujet. Si vous voulez des preuves historiques, consultez les annales des Monikins, et le temps n'est pas loin, j'espère, où je pourrai vous désigner les passages les plus accrédités par nos meilleurs écrivains. Mais nous ne sommes pas réduits au simple témoignage de notre histoire pour établir que notre

condition est classée dans l'ordre secondaire des êtres animés. L'évidence intérieure est victorieuse ; nous en appelons à notre simplicité, à notre philosophie, à l'état des arts parmi nous, enfin à toutes les preuves concordantes qui reposent sur la plus haute situation politique de notre civilisation, Ajoutez à cela le témoignage infaillible dérivé du développement de notre queue.

— Si je vous comprends bien, docteur Reasono, votre système de caudalogie ou queuelogie tendrait à développer l'hypothèse que le siège de la raison humaine se déplace et quitte le cerveau pour arriver graduellement à se loger dans la queue.

— Sans aucun doute, si vous appelez descendre le développement, le perfectionnement et la simplification de l'Esprit ; mais votre métaphore est mauvaise, sir John, car vous avez devant vous la démonstration oculaire qu'un singe peut porter sa queue aussi haut que l'homme porte sa tête. Nous reconnaissons avec vous que lorsque l'animal subit l'épreuve humaine : le cerveau est le siège du raisonnement ; mais cette raison est à l'état d'embryon, confuse, imparfaite, enfermée dans une boîte trop étroite pour les fonctions de l'intelligence : elle n'acquiert de solidité, de

lucidité et d'étendue qu'à mesure qu'elle suinte de son enveloppe pour s'alambiquer jusqu'à l'extrémité de notre apanage dorsal.

— Ah ! par exemple, si vous raisonnez par analogie, vous arriverez à ne rien prouver pour avoir voulu trop prouver. Voyez dans la végétation, la sève monte pour le développement et la fructification de la plante ; et si nous raisonnons d'après les analogies du monde végétal, il est probable que la substance de la queue est montée dans le cerveau plutôt que celle du cerveau n'est descendue dans la queue.

Je m'exprimais avec feu, car la doctrine du docteur Reasono était nouvelle pour moi, et l'esprit de corps aveuglait la réflexion.

— Vous l'avez cloué cette fois, sir John, murmura le capitaine Poke à mon oreille, et si vous êtes aussi bien disposé que moi, nous tordrons le cou à tous ces drôles et nous les jetterons par la fenêtre.

Je lui fis comprendre que toute démonstration de force brutale nuirait à la sagacité de notre cause, et que nous devions nous renfermer dans le cercle des hostilités immatérielles.

— Enfin, arrangez tout cela comme vous

l'entendrez, sir John, et je resterai immatériel aussi longtemps que vous le voudrez. Mais je vous déclare que, si ces garnements l'emportaient sur nous dans la discussion, je n'oserais plus jamais regarder miss Poke en face, ou remontrer mon visage à Sturminton.

Ce petit aparté avait lieu tandis que le docteur Reasono buvait un verre d'eau sucrée ; mais il revint à son sujet avec la gravité digne dont il ne se départait jamais.

— Votre observation concernant la sève a la saveur habituelle de l'ingénuité humaine, mêlée à la courte vue de l'espèce. La sève monte, en effet, pour l'accomplissement de la fructification ; mais qu'est-ce en définitive que cette fructification à laquelle vous faites allusion ? Ce n'est autre chose qu'une trompeuse démonstration des forces vitales de la plante. La racine est le siège de la puissance qui réunit toutes les conditions de croissance, de vie et de durée ; et particulièrement la racine mère, celle qui plonge plus profondément dans la terre pour en extraire les sucs nourriciers. Cette racine doit s'appeler la queue de la végétation. Vous pouvez impunément arracher les fruits et les branches, l'arbre survivra ; mais mettez la, hache

dans la racine, et l'orgueil de la forêt succombera.

Tout cela était trop évidemment vrai pour chercher à le contester. Je me sentis harassé et démoralisé, car nul homme n'aime à être battu, surtout par un singe, dans une discussion de cette nature. Le souvenir de l'éléphant me vint en aide pour tenter un dernier effort avant que de m'avouer vaincu.

— Je pense, docteur Reasono, dis-je, que vos savants n'ont pas été très heureux dans leur définition de l'éléphant. Cet animal, malgré son épaisse structure, est trop pourvu d'intelligence pour être abandonné sans défense, et il possède non seulement une, mais deux queues, si l'on peut ainsi définir sa trompe.

— C'est là, malheureusement pour lui, le côté le plus faible de votre argument. La matière, dans sa grande lutte contre l'intelligence, a suivi le principe politique de Machiavel, diviser pour régner. Vous êtes plus près de la vérité que vous ne le pensez, car la trompe de l'éléphant n'est qu'un avortement de queue, et pourtant, vous le voyez, elle possède à peu près toute l'intelligence dont l'animal est doué. Quant aux destinées de l'éléphant, la théorie confirme l'expérience actuelle. Est-ce que

vos géologues et vos naturalistes ne parlent pas des squelettes d'animaux dont les espèces ne se retrouvent plus dans l'échelle vivante ?

— Certainement, monsieur, les mastodontes, les megatherium, les iguanodons et les plésiosaurus...

— Ne rencontrez-vous pas aussi des évidences, incontestables de matières animales adhérentes aux rochers ?

— C'est un fait avéré, en effet.

— Ces phénomènes, comme vous les appelez, ne sont autre chose que des dépôts effectués par la nature dans l'o'ganisme de ces créatures, chez lesquelles la matière a complètement annihilé l'esprit. Dès que la volonté est tout à fait éteinte, l'être cesse de vivre ou n'appartient plus à la classe animale, et devient purement matière. Les procédés de décomposition et d'incorporation sont plus ou moins longs selon les circonstances, et ces animaux fossiles, dont parlent tant vos écrivains, n'ont été découverts que parce que quelques obstacles accidentels se sont opposés à leur décomposition. À l'égard de nos espèces, le moindre examen de leurs qualités suffira pour convaincre un esprit candide de la véracité de notre philosophie. Ainsi les parties ma-

térielles de l'homme sont proportionnellement plus fortes que les parties spirituelles, comparées à la race des Monikins. Ses habitudes sont plus grossières, moins intelligentes ; il lui faut dans ses aliments des sauces et des épices ; il s'éloigne de la simplicité de notre haute civilisation ; il est carnivore, preuve à peu près certaine que la matière prédomine en lui ; il est privé de notre apanage dorsal.

— Je vous demanderai, sur ce point, si vos lettrés attachent quelque importance aux traditions.

— La plus grande importance. La tradition monikin dit que notre espèce est formée d'hommes alambiqués et réduits par la matière au profit de l'esprit, ayant le siège de la raison désemprisonné de la boîte cervicale pour se développer d'une manière logique et consécutive jusqu'à l'extrémité de notre queue.

— Nous aussi, nous avons nos traditions ; et l'un de nos éminents écrivains, presque contemporain, a établi d'une manière incontestable que, dans des temps plus reculés, les hommes possédaient ce que vous appelez l'ornement dorsal.

— Simple prophétie du futur confondu avec le passé.

— Le philosophe en question base son affirmation sur les...

— Il a maladroitement pris une pierre fondamentale pour un fragment de ruine. De semblables erreurs sont assez fréquentes chez les hommes ardents et ingénieux. Je ne mets pas en doute qu'un juor les hommes arriveront à cet état de perfection, mais je nie formellement qu'ils l'aient atteint autrefois : vos traditions mêmes confirment notre théorie. Ainsi, par exemple, elles vous disent que la terre fut, à une certaine époque, peuplée de géants. Cette assertion prouve jusqu'à l'évidence qu'autrefois les hommes subissaient l'influence de la matière sur l'esprit plus qu'ils ne la subissent aujourd'hui. Vous admettez donc que plus vous diminuez en matière, plus vous gagnez en perfections morales, preuve palpable de la vérité philosophique des Monikins.

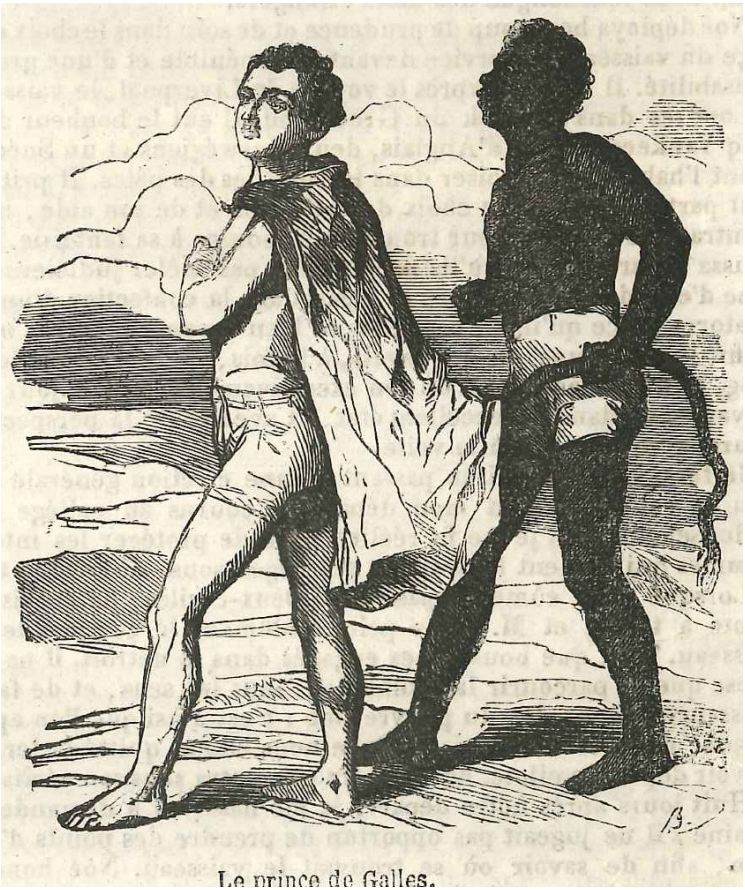
En somme, une foule de considérations démontrent que le temps de votre émancipation charnelle n'est pas éloigné ; je vous concède volontiers cette distinction, vous admettant dans la classe de nos semblables, quoique dans une condition inférieure.

— Roi !

Le docteur Reasono manifesta le besoin de prendre un peu de repos. Je me retirai avec le capitaine Poke, pour causer avec lui de tout ce que nous venions d'entendre, et connaître son opinion. Noé jura amèrement contre certaines conclusions du philosophe monikin, affirmant que s'il prêchait ainsi dans les rues de Sturminton, on ne tarderait pas à le saisir par la peau du cou et à le jeter dans Rhode-Island.

— Je ne demanderais pas d'autre plaisir, continua le loup de mer dans son indignation, que de mettre mon groqs orteil à la voile dans la direction de cette partie où il est si fier de placer son intelligence. Quant à sa caudale, si vous m'en croyez, sir John, j'ai vu une fois un homme sur la côte des Patagons — un sauvage bien certainement et non un philosophe, comme le prétend ce drôle — qui avait un boute-lof aussi long qu'une vergue de bonnette.

Cette assertion du capitaine Poke soulagea mon esprit d'un grand poids, et comme le temps réclamé par l'orateur pour se rafraîchir était expiré, nous nous dirigeâmes de nouveau vers la salle d'audience.



Le prince de Galles.

Chapitre XII.

De mieux en mieux. — La raison prend son essor vers les hautes régions des grandes vérités philosophiques et métaphysiques. — Révélations de faits curieux qu'une autruche n'aurait pas de peine à digérer.

— Je suis content de pouvoir abandonner les questions personnelles de mon discours, reprit le docteur Reasono, pour aborder les questions qui touchent à l'intérêt commun, qui stimulent l'amour-propre, et qui appellent sur tous la félicité universelle. Je me propose de toucher en passant cette partie de notre philosophie naturelle qui se rattache au système planétaire, à la situation des Monikins, et, comme conséquence de l'un et de l'autre, à la création du monde.

— Bien que je meure d'impatience d'être édifié sur tant de points intéressants de la science, permettez-moi de vous demander en passant, docteur Reasono, si vos savants s'appuient ou non sur le récit que Moïse nous a transmis de la création.

— Oui, sans doute, autant que ce récit corrobore nos traditions, pas plus loin. Il y aurait une inconséquence manifeste à donner créance à un antagoniste sur la validité d'une fausse théorie, qu'elle vienne de Moïse ou d'Aaron.

— La distinction que font vos philosophes à cet égard est opposée à la loi de l'évidence, qui commande de répudier toute une série de faits lorsque nous en contestes une partie.

— Cette distinction est peut-être humaine, mais elle n'est pas monikin. Nous séparons le faux du vrai, rejetant le premier comme rien moins qu'utile, et nous conservons le dernier comme un aliment à la constatation de la lumière.

— Je vous réitère mes excuses, vénérable savant, pour tant d'interruptions, et je vous prie de procéder au développement de votre système planétaire. Il y a toujours quelque chose à gagner à écouter les théories d'un véritable philosophe.

— Messieurs, selon la philosophie Monikin, continua le docteur Reasono, nous divisons les éléments du globe en deux principes primordiaux, la terre et l'eau. La philosophie y a ajouté l'air et le feu ; mais nous les mettons de côté, ou nous ne les admettons que comme éléments secondaires, et nous prouvons notre exclusion par l'expérience. L'air se décompose en gaz éthérés ou méphitiques ; il s'évapore, et n'est autre chose que la matière à l'état de raréfaction. Le feu n'existe pas à l'état indépendant ; il ne peut durer sans aliments de combustion et ne dérive son être que par la combinaison d'autres principes. Frottez ensemble deux morceaux de bois, vous produirez du feu ; étouffez l'air ou le bois, et votre feu est mort. Le feu n'est donc pas un élément primitif. Autre exemple : prenez une bûche de bois saturé d'eau, le bois acquiert une nouvelle propriété (comme aussi par la combustion qui le transforme en cendres). Sa capacité augmente, il devient moins inflammable, dégage la vapeur plus aisément, et cède plus difficilement aux coups de la hache. Comprimez la bûche par une forte pression, et placez un vase dessous, le vase se remplira d'eau et la bûche deviendra parfaitement sèche. La terre est donc un élément primordial, attendu que toute matière vé-

gétale n'en forme que le résidu. L'eau est aussi un élément, tandis que l'air et le feu n'en sont que des composés.

Après avoir défini les éléments, je supposerai, pour la brièveté de mon sujet, que le monde est créé. Dans l'origine, les axes du globe étaient stationnaires dans le vide, et perpendiculaires au plan sur lequel il exécute sa révolution, qui alors était simplement diurne.

— Et les changements de saisons ?

— N'existaient pas alors. Les nuits étaient égales aux jours ; il n'y avait pas d'éclipses, et les étoiles ne changeaient pas de place. On suppose que la Terre conserva cette situation pendant mille ans, et qu'alors la lutte entre l'esprit et la matière ne s'effectuait que chez les quadrupèdes. Aussi loin que nos documents semblent percer dans l'origine du monde, l'apparition de l'homme remonte à mille trois ans de l'origine de notre sphère. On suppose qu'à cette période la friction de l'axe de la Terre dans sa révolution diurne, gravitant dans le vide à raison de milliers de lieues à la minute, donna naissance au feu, qui, traversant la croûte du globe, pénétra jusqu'aux parties d'eau qui en remplissaient les cavités. De ce moment date l'existence d'un nouvel agent des phéno-

mènes terrestres, appelé vapeur. La végétation apparut à l'extérieur à mesure que la Terre s'échauffait au centre.

— De quoi se nourrissaient donc les animaux antérieurement à cette époque ?

— Ils se mangeaient les uns les autres. Les forts dévoraient les faibles jusqu'aux insectes et animalcules les plus imperceptibles, lesquels, se jetant à leur tour sur leurs persécuteurs, les accablèrent par le nombre. Tous les jours vous rencontrez de semblables parallèles dans l'histoire de l'homme. Celui qui par sa force, et par son courage a triomphé de ses égaux, devient souvent la proie d'être vils et infirmes. Vous n'ignorez pas que le climat des régions polaires, qui ne reçoit que d'une manière oblique les rayons du Soleil, fut de tout temps moins fertile que celui des régions situées entre les cercles arctique et antarctique. La Providence, dans sa sagesse, ne voulut pas que ces régions fussent habitées avant que l'esprit eut dompté la matière en donnant naissance au premier Monikin.

— Oserai-je vous demander à quelle époque vous faites remonter l'apparition de votre race ?

— À l'époque monikin. Mais si vous me

demandez dans quelle année du monde, je vous répondrai environ 4007. Quelques-uns de nos écrivains affectent de penser que certains hommes ont approché de la sublimité d'esprit des Monikins avant cette époque, mais l'opinion prédominante est que ces cas exceptionnels n'étaient que les précurseurs de la véritable transformation. Ainsi Socrate, Platon, Confucius, Aristote, Euclide, Zénon, Diogène et Sénèque ne furent que des types précurseurs de la future condition de l'homme.

— Et Épicure ?

— Épicure ne représentait que l'exagération du principe matériel, précurseur de la marche rétrograde d'une grande partie de la race humaine vers l'abrutissement du matérialisme. Ces phénomènes existent encore de nos jours.

— Vous seriez donc d'opinion que Socrate est aujourd'hui un philosophe monikin, avec son cerveau désemprisonné et développé consécutivement, tandis qu'Épicure est transformé en hippopotame ou en rhinocéros, avec des défenses, des cornes et une peau d'animal.

— Vous interprétez mal nos dogmes, sir John. Nous ne croyons pas à la métempsy-

cose pure et simple de l'individu, mais à la transmigration des classes, au mélange des qualités, en masses, par centaines, par centaines de mille.

— Mais, mon cher monsieur, des faits existants viennent contredire la plus importante de vos propositions ; car vous admettez qu'un changement dans les saisons aurait pour conséquence le renversement de l'axe de la Terre au niveau de l'équateur, et pourtant ce changement des saisons est une vérité palpable et incontestable.

— J'ai parlé des choses telles qu'elles existaient antérieurement à la naissance de la race monikin ; mais depuis, un changement salutaire, harmonieux, a eu lieu. La nature a réservé les régions polaires pour la nouvelle espèce, interposant entre elle et les espèces plus matérielles des plaines et des montagnes de glace, pour prémunir ces dernières contre l'inutilité de lutter avec la destinée, et plongeant dans le néant de la mort les imprudents qui ont osé chercher à franchir ces barrières insurmontables. Donc, depuis l'apparition de la nature animale sur terre jusqu'à la naissance de la race monikin, les régions polaires furent non seulement inhabitées, mais inhabitables. Cependant, lorsque la

nature, toujours prévoyante, sage et bienveillante, eut préparé les voies, des phénomènes surgirent pour frayer la route à l'espèce nouvelle. J'ai déjà fait allusion à la vapeur, ce produit du contact du feu avec l'eau. Ce nouvel agent fut aussitôt mis en action. Un peu d'attention sur la manière dont s'établit ce grand progrès dans la civilisation vous permettra de comprendre avec quelle admirable précision notre mère commune institue ses lois et les fait fonctionner. La Terre aplatie vers les pôles en conséquence de son mouvement diurne de rotation lorsque le globe était encore incandescent, refoula vers la périphérie une partie de sa matière, et par conséquent la croûte du globe fut moins épaisse vers les pôles qu'à l'équateur. Lorsqu'une quantité suffisante de vapeur eut régénéré le centre de la Terre, il devint nécessaire d'établir une soupape de sûreté, afin d'en empêcher l'explosion. La nature agit dans cette circonstance en machiniste intelligent et avec ses propres instruments. Les parties les plus minces de la croûte du globe éclatèrent et donnèrent issue au trop plein de vapeur, qui s'échappa dans le vide en ligne perpendiculaire et parallèle à l'axe de la terre. Ce phénomène prit place, autant qu'il nous fut possible de le constater, sept cents ans environ avant le commencement

de l'ère chrétienne, ou deux siècles avant la naissance des premiers Monikins.

— Et pourquoi sitôt, à votre avis, docteur ?

— Pour donner le temps au nouveau climat de fondre les glaces qui s'étaient accumulées autour des îles et du continent de cette région pendant le cours des siècles. La vapeur accomplit ce phénomène en deux cent soixante et dix années, et c'est à partir de cette dernière période que la race monikin fut mise en possession de tout ce territoire et de ses produits.

— Dois-je comprendre, demanda le capitaine Poke avec plus d'intérêt qu'il n'en avait encore témoigné pendant le discours du philosophe, que votre race, lorsqu'elle est chez elle, occupe cette partie du globe au-delà de la ceinture de glace que nous rencontrons, nous autres marins, au soixante-dix-septième degré de latitude sud ?

— Précisément. Hélas ! pourquoi sommes-nous aujourd'hui éloignés de ces régions de paix, de délices et d'intelligence ! Mais courbons-nous sous les décrets de la Providence, laquelle sans doute a eu quelque sage motif pour nous faire servir par notre captivité et nos souf-

frances à l'accomplissement de faits mystérieux pour la gloire future de la race monikin.

— Si vous niez la révolution annuelle de la Terre, comment expliquerez-vous les changements de saison et les autres phénomènes astronomiques, tels que les éclipses, qui se succèdent assez fréquemment ?

— Vous me faites souvenir que le sujet n'est pas encore épuisé, répliqua précipitamment le philosophe. La prospérité produisit parmi les fondateurs de notre espèce quelques-uns de ses effets ordinaires. Ils se multiplièrent à l'infini pendant des siècles, se perfectionnant dans la science et dans les arts jusqu'à ce que quelques esprits plus audacieux commençassent à se révolter contre la marche trop lente, à leur gré, dans la voie de la perfection. À cette époque, les arts mécaniques étaient à leur apogée parmi nous, nous les avons abandonnés depuis comme incompatibles avec un état avancé de civilisation. Nous portions des vêtements, nous construisions des canaux, et nous nous livrions en général à tous les travaux en grande réputation parmi l'espèce dont nous nous étions séparés. À cette même époque, toute la grande famille monikin était- confondue dans un

seul peuple, sous les mêmes lois et dans le même but de perfectibilité. Mais une secte politique se forma sous la direction des têtes les plus exaltées, qui attirèrent sur notre tête le jugement de la Providence, et une foule de maux que des siècles suffiront à peine à guérir. Cette secte ayant recours au fanatisme religieux et aux sophismes, s'accrut rapidement en nombre et en puissance, et se révolta ouvertement contre les lois de la Providence. Elle émit, comme première démonstration de sa folie, cette doctrine qu'une injustice avait été faite à la race monikin en ouvrant dans notre contrée la soupape de sûreté du globe, bien que nous fussions redevables à cette sage prévoyance de la douceur de notre climat, de la richesse de nos possessions et de la santé de nos familles. La discussion dura deux siècles, pendant lesquels les chefs de ce parti, qui s'étaient immiscés dans le contrôle général des affaires des Monikins, provoquèrent tous leurs partisans à une réunion où l'on adopta certaines conclusions dont les fatales conséquences ne s'effaceront jamais de la mémoire des Monikins, Elles étaient conçues en ces termes :

« À l'assemblée nombreuse des plus Monikins, de la race monikin, tenue à la maison de Peleg Pat, année du monde 3007 et

307 de l'ère monikin, Plausible Shout nommé président, et Ready Quille secrétaire :

« Après plusieurs excellents discours, ont été adoptées à l'unanimité les conclusions suivantes, savoir :

« Que la vapeur est une malédiction, et nullement un bienfait ;

« Que nous taxons la nature d'oppressive et d'injuste ; parce qu'elle a placé la grande soupape de sûreté du monde sur le territoire même des Monikins ;

« Que ladite soupape devra être changée sur-le-champ, de gré ou de force ;

« Que nous approuvons cordialement les sentiments de John Jaw, notre estimable premier magistrat, partisan incorruptible, ami intrépide de ses amis, l'ennemi de la vapeur, le solide, orthodoxe et pur Monikin ;

« Que nous recommandons ledit Jaw à la confiance de tous les Monikins ;

« Que nous faisons appel au dévouement du pays, pour nous aider dans l'accomplissement de notre glorieux, saint et grand projet ; engageant nos personnes, notre postérité, et les mânes de nos ancêtres pour l'exécution fidèle de nos intentions.

« Signé : Plausible Shout, président.

« Ready Quille, secrétaire. »

Ces résolutions insensées furent à peine promulguées, que l'esprit public se porta aux dernières extrémités. Des montagnes et des masses de rochers furent arrachées de leur base pour combler le gouffre.

L'entêtement poussa ces insensés jusqu'à sonder tout le pays, afin de choisir la partie la plus mince de la croûte terrestre pour y transférer le siège du gouvernement. Ils ne tardèrent pas à subir les conséquences de leur folie, dans l'accumulation rapide de la glace, dans la rareté des fruits et de toutes les productions terrestres. Le peuple commença par donner quelques signes d'inquiétude devant le refroidissement subit de la température, et M. John Jaw crut nécessaire de réveiller leurs passions par un nouveau développement de ses principes. Il rassembla ses amis et partisans sur la grande place de la nouvelle capitale, et les résolutions suivantes furent arrêtées à l'unanimité :

« Arrête : Que cette réunion manifeste le plus souverain mépris pour la vapeur.

« Arrête : Que cette réunion porte un défi à la neige, à la stérilité et à toute autre calamité.

« Arrête : Que nous vivrons éternelle-

ment.

« Arrête : Que pour renforcer notre défi à la gelée, nous nous passerons désormais de vêtements.

« Arrête : Que nous sommes actuellement sur la partie la plus mince de la croûte du globe.

« Arrête : Qu'à l'avenir nous n'accorderons notre confiance à aucun Monikin qui refusera de prendre l'engagement d'éteindre tous ses feux, et de se dispenser de faire cuire ses aliments.

« Arrête : Que nous sommes mus par l'esprit véritable et sincère du patriotisme, de la raison, de la bonne foi et de la fermeté. »

Cette dernière résolution venait d'être adoptée par acclamation, lorsque la nature, se réveillant dans sa toute-puissance, entreprit de tirer vengeance des mépris dont on l'avait accablée. La grande chaudière de la terre éclata avec une terrible explosion, faisant sauter, comme la portion la plus mince de l'œuvre humaine, non seulement M. John Jaw et tous ses partisans, mais quarante mille lieues carrées de territoire.

— N'a-t-on jamais entendu parler depuis

de M. Jaw et de ses compagnons, mon bon docteur ?

— Jamais, ou rien de positif. Quelques naturalistes assurent que les singes qui habitent les autres parties du globe sont leurs descendants, qui, étourdis du choc, ont perdu le pouvoir du raisonnement, bien que parfois ils trahissent quelques éclairs de leur première origine. Nous distinguons ainsi ces espèces de singes sous la dénomination de Monikins égarés. Le hasard m'a mis à même, depuis ma captivité, de causer avec quelques-uns de ces animaux soumis comme moi au joug cruel des Savoyards, et dans le cours de leur conversation j'ai reconnu le bien fondé de mon opinion.

— Dites-moi, je vous prie, docteur Reasono, ce qu'il advint des quarante mille lieues carrées de territoire ?

— Nous en avons des informations plus certaines. Un de nos vaisseaux qui s'était dirigé vers le Nord pour une lointaine expédition, tombant dans la longitude 2° sur latitude 6 S. du Haut-Saut, a constaté que plusieurs îles s'y étaient formées vers la même époque, et que le grand archipel de l'Ouest n'était qu'une agglomération de l'autre portion.

— Et quelle fut la conséquence de ce phénomène pour la région monikin ?

— Incalculable et sublime. Un tiers de l'espèce fut échaudé à mort ; un grand nombre d'entre eux contractèrent des asthmes ou autres affections des poumons par l'aspiration de la vapeur. La majeure partie des ponts fut balayée par la fonte subite des neiges, et des dépôts considérables de provisions perdus par la violence du dégel. C'est depuis cette époque que la Terre accomplit ses divers mouvements de rotation et de révolutions périodiques.

La partie didactique du discours du philosophe étant parvenue à son terme, la conversation prit une tournure générale entre le docteur, le capitaine Poke, et moi-même.

Enfin, le docteur Reasono, qui, tout philosophe qu'il était et amateur de science, ne s'était pas donné tant de peine sans un but de considérations ultérieures, entama l'exposé de ses motifs. Le hasard paraissait avoir réuni tous les moyens de satisfaire le désir ardent que je trahissais de connaître plus à fond la politique des Monikins. J'étais riche au-delà des bornes ordinaires, et l'armement d'un navire ne devait être pour moi que l'affaire d'un instant. Le docteur et lord Chatterino devaient être

d'excellents hydrographes pratiques une fois dans la 77° latitude sud, et le capitaine Poke, d'après sa propre déclaration, avait passé sa vie à parcourir les îles glacées et inhabitées de l'Océan. Rien ne s'opposait donc à la réalisation de mes désirs. Le capitaine ne serait probablement pas fâché d'avoir le commandement d'un bon et solide vaisseau. Les étrangers aspiraient après leur patrie, et j'éprouvais le plus ardent désir d'accroître mon appui dans ce monde en prenant un intérêt direct sur les États monikins.

Je proposai donc au vieux loup de mer d'entreprendre la tâche de restituer à leur foyer et à leur famille ces aimables et savants étrangers. Le capitaine souleva de nouveau ses objections sur le désir qu'il avait de revoir Sturminton, alléguant, en outre, qu'il doutait fort que des singes fissent de bons marins ; que courir au milieu des mers de glace n'était pas une plaisanterie ; il avait vu des ours gelés et pétrifiés comme des pierres depuis peut-être deux cents ans. Il n'était pas sûr que les Monikins, lorsqu'ils tiendraient des hommes en leur pouvoir, ne voulussent se venger sur eux de la barbarie des Savoyards, Il ne croyait pas que l'on pût trouver en Angleterre un bâtiment convenable. Il ne pourrait composer son équipage de ses braves ma-

rins de Sturminton qui le comprenaient si bien. Étais-je bien sûr qu'un pays appelé Haut-Saut existât sur la carte du monde ? Il ne pourrait jamais supporter une peau de bison sur son corps dans la latitude de l'équateur ; et enfin quel avantage retirerait-il d'un semblable voyage ?

J'attaquai toutes ses objections pour les détruire les unes après les autres, en commençant par la fin.

Je lui offris mille livres sterling à titre d'indemnité. Cette proposition provoqua dans ses yeux un éclair de satisfaction, bien qu'il secouât la tête, comme s'il trouvait la somme insignifiante. Nous étions à peu près certains de découvrir des îles abondamment pourvues de veaux marins, dont je me déclarerais le propriétaire, afin de lui céder plus tard tous mes droits à leur propriété. Il fléchit, et je crus un moment avoir vaincu ses scrupules par cet appât séduisant ; mais il continuait à se taire. Après avoir usé toute ma rhétorique et doublé la somme promise, je fus tiré d'embarras par le docteur Reasono, qui mit en œuvre ce levier des faiblesses humaines : l'amour-propre.

Les scrupules du vieux navigateur se fondirent comme la neige à l'époque du dégel, à la description que lui fit le docteur

Reasono d'un discours que l'on pourrait faire devant les membres réunis de toutes les académies du Haut-Saut sur les découvertes du capitaine Poke concernant la révolution annuelle de la terre, et la vertu de planètes directrices avec leurs gouvernails tournés vers le port.

Un grand costume à la cour des Monikins.

Chapitre XIII.

Préparatifs de départ. — Distinction de caractère.

Je passerai rapidement sur les événements du mois qui suivit notre entretien. Pendant cette période, toute la troupe fut transportée en Angleterre, où j'achetai et j'armai un vaisseau pour notre voyage. Ce bâtiment était solidement construit, pour braver les dangers des glaces, et d'environ cent tonneaux. Les étrangers furent mis en possession de leurs cabines, où tout avait été prévu pour assurer leur bien-être pendant la traversée ; les chambres des dames décemment séparées de celles des messieurs, et décorées avec goût. Lady Chatterina surnomma la sienne le *Gynécée*, dénomination qui, comme je l'appris plus tard, signifie en grec l'appartement des femmes ; les Monikins étant aptes, comme nous le sommes nous-mêmes, à introduire dans leur langue des mots étrangers.

Noé déploya beaucoup de prudence et de soin dans le choix de l'équipage du vaisseau, le service devant être pénible et d'une grande responsabilité. Il fit tout exprès le voyage de Liverpool, le vaisseau étant à Londres dans le dock du Groenland, Il eut le bonheur d'engager cinq Yankees, autant d'Anglais, deux Norvégiens et un Suédois, tous ayant l'habitude de croiser dans les parages des pôles. Il prit un soin tout particulier dans le choix du cuisinier et de son aide, mais il se montra plus difficile pour trouver un mousse à sa fantaisie. Il en repoussa quatre, parce qu'ils ne savaient pas mêler judicieusement la dose d'eau-de-vie, de sucre et d'eau dans la confection d'un grog, et quatorze parce qu'ils ne savaient pas bien accentuer le mot *monsieur.* Enfin il en trouva un qui savait, à la fois, faire convenablement un grog, et dire monsieur d'un ton excessivement poli. Le jour suivant, le vaisseau, dans un excellent état, et avec toute la perspective d'un heureux voyage, mit à la voile.

Je ferai observer ici en passant qu'une élection générale ayant eu lieu la semaine avant mon départ, je courus au collège électoral d'Householder, et je me fis réélire, afin de protéger les intérêts des hommes qui avaient le droit de se ranger

sous mon égide tutélaire.

Lorsque nous eûmes dépassé les Deux-Siciles, nous laissâmes le pilote à terre et M. Poke prit résolument le commandement du vaisseau. Tant que nous fûmes engagés dans le détroit, il ne fit autre chose que de parcourir la cabine dans tous les sens, et de faire connaissance avec le dos du pauvre Bob : c'est ainsi que l'on appelait le mousse de la cabine. Mais dès que nous eûmes quitté la terre, après y avoir déposé le pilote, notre marin se montra sous son véritable jour.

Huit jours après notre départ, je me hasardai à demander au capitaine s'il ne jugeait pas opportun de prendre des points d'observation, afin de savoir où se trouvait le vaisseau. Noé honora cette observation de son mépris. Il ne voyait, disait-il, aucune utilité à faire usage de ces cadrans et de ces compas. Notre direction était sud, puisque nous marchions sur le pôle sud ; tout ce que nous avions à faire était donc de garder l'Amérique à tribord et l'Afrique à bâbord. Il y avait bien sans doute à tenir un peu compte des vents et des courants ; mais il aurait bientôt fait connaissance avec son navire, et alors tout marcherait comme sur un tapis. Quelques jours après cette conversation, j'étais sur le pont, au

point du jour, lorsque, à ma grande surprise, Noé, qui était dans sa cabine, appela son second par l'écoutille, pour lui demander le point exact où portait la terre. Or, comme depuis notre entrée en pleine mer personne de nous n'avait aperçu un brin de terre, nous regardâmes autour de nous, et en effet une île à peine visible se montrait à l'est ; on en donna la position au capitaine par le compas ; il se montra. satisfait, et renouvelant ses ordres au second de tenir l'Amérique à bâbord, il se tourna dans son hamac pour continuer son somme.

J'appris ensuite des matelots que nous suivions très exactement notre route, mais qu'ils ne s'expliquaient pas comment le capitaine pouvait s'y reconnaître, car il n'avait pas une seule fois consulté la boussole. Au bout de quinze jours, nous laissions derrière nous les îles du cap Vert, quand tout à coup Noé, s'élançant furieux sur le pont, gourmanda le second et le timonier de ce qu'ils laissaient ainsi négligemment dériver le navire de sa route. Le premier répondit résolument que le seul ordre qu'il eût reçu depuis quinze jours était de suivre la direction du sud, en faisant la part des variations, et qu'il gouvernait actuellement en parfaite position. À cette réponse, Noé allongea a posteriori un

grand coup de pied, jurant que le compas était aussi maladroit que le second, que le navire était hors de route de deux points, que nous courions sur Rio au lieu du Haut-Saut, et que si nous voulions reprendre notre direction, il fallait ramener le navire sous le vent.

À ma grande surprise, le second obéit sans murmurer, et commanda la manœuvre. Il m'avoua ensuite, à voix basse que le second lieutenant s'étant mis à aiguiser les harpons, les avait involontairement laissés trop près de l'aiguille aimantée, et que le timonier lui-même avait été entraîné sans s'en douter à vingt-degrés au-dessous du compas. J'avoue que ce léger incident me donna du courage, et ne me laissa plus de doute sur l'issu de notre voyage, du moins jusqu'aux limites de glace qui devaient séparer la région humaine de celle des Monikins. Je mis à profit ce sentiment de sécurité pour renouer avec les étrangers nos relations momentanément interrompues par les inconvénients d'un voyage en mer.

Lady Chatterina et sa compagne quittaient peu le gynécée, selon la coutume des femmes à bord. Mais le philosophe et le jeune lord, lorsque nous commençâmes à nous approcher de l'équateur, passèrent la

majeure partie de leur temps sur le pont. Le docteur Reasono et moi nous passions les nuits calmes et douces à deviser des destinées futures de notre voyage ; et aussitôt que nous eûmes dépassé les latitudes de pluie, de tonnerre et d'éclairs, je pris avec le capitaine Poke Robert des leçons de l'idiome du Haut-Saut. Le mousse de cabine fut compris dans cet arrangement, afin qu'il put me servir de domestique lorsque nous serions à terre, puisque Je n'en avais amené aucun avec moi. Le bonheur voulut que le génie monikin nous abrégeât les difficultés. La langue était fondée sur un système décimal qui la rendait extrêmement facile dès que l'on en savait les premiers éléments. Contrairement à la plupart des langues du monde, où la règle forme l'exception, il était défendu de se départir des règles établies, sous peine du pilori. Le capitaine jura que c'était la meilleure règle qu'il eut connue, et qu'elle épargnait beaucoup d'embarras ; car il avait appris, à ses dépens, qu'un homme s'exprimant très convenablement à Sturminton se voyait tourné en dérision pour ses expressions à New-York. Néanmoins, avec tous ses avantages, la compréhension de la langue donnait quelquefois lieu à de doubles interprétations. Ainsi, comme l'expliquait fort bien milord Chatte-

rino, Ve-witch-it-me-cum, signifie : Madame, je vous aime depuis le sommet de mon crâne jusqu'à la pointe de ma queue, et comme je n'en aime pas d'autre mieux que vous ; je serais le plus heureux des Monikins sur terre si vous consentiez à devenir ma femme, afin que nous devinssions un modèle des convenances sociales aux yeux du monde. En somme, c'est l'expression consacrée pour faire une demande en mariage, et qui engage le demandeur jusqu'à ce qu'un refus dans les mêmes conditions de la part de la jeune personne le dégage de sa parole. Mais deux lettres changées à ces mots en dénaturent complètement le sens : We-switch-it-me-cum, veut dire : Madame, je vous aime depuis le sommet de mon crâne jusqu'à la pointe de ma queue, et si je n'en aimais une autre mieux que vous, je serais le plus heureux des Monikins sur Terre, si vous consentiez à devenir ma femme, afin que nous devinssions un modèle des convenances sociales aux yeux du monde. Cette distinction, tout insignifiante et subtile qu'elle paraît à l'œil et à l'oreille, a causé de graves erreurs, des désappointements et des chagrins de cœur parmi la jeunesse du Haut-Saut. Plusieurs procès fort graves en ont été la conséquence, et deux grands partis

politiques se sont divisés à ce sujet dans la haute aristocratie des Monikins, par suite d'un défaut de prononciation chez un jeune homme appartenant à l'un des deux partis. Fort heureusement, la querelle n'a duré qu'un siècle, et elle est apaisée aujourd'hui ; mais, comme nous sommes tous trois célibataires, nous ferons bien d'en prendre note. Le capitaine Poke dit qu'il serait bien, en jetant l'ancre, de nous présenter chez le premier consul venu, pour faire constater notre ignorance dans toutes les finesses de la langue, afin que les reptiles d'avocats n'en prissent pas avantage sur nous ; car, n'étant plus célibataire, madame Poke ne s'arrangerait nullement d'un cas de bigamie. J'eus ensuite une intéressante conversation avec le docteur Reasono au sujet des histoires du parti auquel il appartenait. Lui-même, bien que riche en savoir et propriétaire d'un des plus beaux apanages dorsaux du monde monikin, était pauvre des biens matériels. Tandis qu'il répandait dans les diverses académies les trésors de sa science et de son instruction, il était-contraint de chercher dans la tutelle d'un jeune lord de modestes ressources pour satisfaire à ce qu'il restait en lui de besoins animaux. Lord Chatterino, orphelin et l'unique descendant d'une des plus nobles

et des plus riches familles du Haut-Saut, avait été confié à ses soins dès sa plus tendre enfance, comme lady Chatterina avait été confiée aux soins de madame Lynx. Ces deux jeunes gens n'avaient pas tardé à s'apprécier mutuellement, pour les grâces de leur personne, l'harmonie de leurs pensées et la fermeté de leurs principes. Tout avait favorisé le développement de cette tendre flamme, qui s'était allumée dans le cœur vierge de Chatterina, et qui brûlait à l'égal de la passion ardente et respectueuse du jeune Pourpre N° 8. Leurs parents et amis ! aussitôt qu'ils avalent découvert les symptômes de cet amour, s'étaient rassemblés, et ils avaient appelé auprès d'eux l'inspecteur général des sentiments matrimoniaux, pour qu'il déclarât, après un interrogatoire, si les deux jeunes gens étaient réellement faits l'un pour l'autre. Le docteur Reasono me montra le certificat délivré par le ministre du mariage ; certificat qu'il était parvenu à conserver en le cachant dans la coiffe du chapeau espagnol que les Savoyards l'avaient contraint de porter. Je le traduis, aussi littéralement que me le permet la pauvreté de notre langue :

Extrait du Livre des Convenances, au Département des Mariages, Haut-Saut,

saison des noix, Jour de lumière, tome 7243, page 82.

Lord Chatterino : Propriétés, 126,952 ¾ d'acres de terres, prairies, champs, et bois en proportion.

Lady Chatterina, Propriétés ; 115,999 acres de terres arables.

À titre de renseignement, il est reconnu que les terres de lady Chatterina compensent en qualité l'infériorité du chiffre d'acres.

Lord Chatterino : Naissance, seize générations pures — une bâtardise — quatre générations pures — une douteuse — une certaine.

Lady Chatterina : Naissance, six générations pures — trois bâtardises — onze générations pures — une certaine — une douteuse — une inconnue.

Décret de renseignement. L'avantage est cette fois du côté de lord Chatterino ; mais l'excellence de l'état égalise de l'autre côté la différence.

Signé : N° 6, Ermine, pour copie conforme.

Contresigné : N° 1,000,003, Couleur-d'Encre.

Ordonne que les parties feront ensemble le Voyage d'essai, sous la conduite de Socrate Reasono, professeur de probabilités à l'université du Haut-Saut, L. L. D. F. U. D. G. E., et de madame Vigilance Lynx, duègne licenciée. —

Le voyage d'épreuve matrimoniale est tellement particulier au système monikin, qu'il est bon d'entrer dans quelques détails, dans le cas où l'on voudrait l'introduire dans nos mœurs.

Lorsqu'il est constaté qu'un jeune couple se trouve assorti selon les conditions essentielles du mariage, on les fait voyager sous la conduite de prudents et sages mentors, afin de les mettre à même d'éprouver leurs caractères dans les vicissitudes ordinaires de la vie. Lorsque le couple appartient à la classe vulgaire, on les confie à des surveillants, qui les conduisent vers quelques marais à dessécher pour le compte des fonctionnaires publics, qui n'emploient pas d'autres ouvriers. Mais comme les prévoyances morales de la loi sont moins inventées pour ceux qui possèdent 126,952 ¾ acres de terres divisées en prairies, cultures et bois, que pour ceux dont les vertus sont plus exposées aux embûches de la tentation, les nobles et riches, après avoir satisfait à peu près à

l'usage, se retirent ordinairement à leur maison de campagne, où ils passent le temps d'épreuve aussi agréablement que possible, ayant soin de faire insérer dans la Gazette du Haut-Saut des extraits de lettres dans lesquelles ils décrivent les fatigues qu'ils ont à endurer, et consolent ainsi ceux qui n'ont ni naissance ni maison de campagne. Mais lord Chatterino et lady Chatterina avaient fait exception à l'usage, par l'illustration même de leur naissance et pour faire ressortir l'impartialité des magistrats du Haut-Saut, qui avaient recommandé secrètement à leurs gardiens de leur laisser la plus grande liberté d'action.

Le docteur Reasono était parti en conséquence de la capitale pour les montagnes, où il instruisit ses pupilles sur les hauts et les bas de la vie, en les conduisant sur les bords des précipices et dans les vallées les plus fertiles, dirigeant leurs pas à travers les sentiers rocailleux, et leur faisant souffrir le froid et la faim, pour mettre leurs caractères à l'épreuve. Lorsque cette partie de l'épreuve eut été traversée avec succès, on les envoya dans la direction des barrières de glace lui séparent les Monikins des hommes, afin de s'assurer que la vivacité de leur attachement résisterait aux collisions glacées du monde. Nous. devons

à la vérité de dire que là, malheureusement, le docteur Reasono, qui était déjà F. U. D. G. E., mais qu'une ardente ambition dévorait de devenir M. O. R. E., eut l'extrême imprudence de pousser sa recounais3ane jusqu'au rocher stratifié par les quarante-trois mille lieues carrées décomposées par la grande éruption. La bande dut à cette indiscrétion de tomber dans les mains de marins occupés à la pêche dans les parages nord de cette île, lesquels marins, amis et voisins du capitaine Poke, comme nous le verrons plus loin, s'étaient emparés sans remords des voyageurs pour les vendre à l'équipage d'un navire des Indes qu'ils rencontrèrent près du rocher de Sainte-Hélène, — Sainte-Hélène, la tombe du conquérant du monde.

Nous arrivions en vue de l'île en question comme le docteur Reasono achevait son intéressant récit. Je me tournai vers le capitaine Poke, et je lui dis :

— Ne pensez-vous pas, capitaine, que l'avenir vengera suffisamment le passé ?... que l'histoire rendra justice au héros dans sa tombe ?... que certains noms seront voués à une éternelle infamie pour avoir enchaîné ce grand homme sur un rocher ? Croyez-vous que votre pays, cette terre des hommes libres, se fût jamais déshono-

ré par un pareil acte de cruauté et de vengeance ?

Le capitaine m'écouta froidement, et me dit, après avoir paisiblement bourré et allume sa pipe :

— Écoutez, sir John ; à Sturminton, lorsque nous rencontrons un lion, nous l'enchaînons.

Hélas ! qu'il y ait des esprits assez mal faits pour n'éprouver aucune sympathie devant le sublime ! Ils condamnent ce grand homme parce qu'il n'a pas voulu abaisser la grandeur de son génie au niveau de leur étroite cervelle. Le capitaine Poke était de ce nombre.

Dans ma précipitation d'arriver à cette partie de mon récit où le docteur Reasano tomba au pouvoir des hommes, j'avais omis de relater quelques incidents survenus pendant la traversée, et qu'il est bon de ne pas passer sous silence.

Il y avait deux jours que nous étions en mer, lorsque nous fîmes une agréable surprise à la société des Monikins. J'avais fait confectionner bon nombre de jaquettes et de hauts-de-chausses avec les peaux de différents animaux, tels que chiens, chats, béliers, tigres, léopards, porcs, etc., etc., avec accompagnement de groins, de cornes

et de griffes. Lorsque, après le déjeuner, les dames montèrent sur le pont, leurs yeux ne furent plus choqués par nos grossières dissimulations de la nature, elles aperçurent tout l'équipage grimpe dans les bastingages comme autant d'animaux d'espèces différentes. Cette délicate attention fut convenablement appréciée par elles. J'avais eu le soin de faire confectionner en coton des imitations de ces peaux pour traverser le, chaudes latitudes, et dès que nous approchâmes des îles Falkland, nous reprîmes avec plaisir les peaux naturelles.

Noé, qui, dès l'abord, s'était montré le plus hostile à cette innovation, alléguant qu'il n'y aurait pas de sûreté à se laisser conduire par un tas de bêtes sauvages, accueillit le fait accompli comme une bonne charge, n'omettant jamais de héler ses hommes d'équipage par leurs noms accolés à ceux de leurs costumes. — Tom-Chien attrapez cela... Jack-Chat, venez ici... Bill-Tigre, bondissez là... Sam-Cochon, à votre auge...

La bonne humeur aide à supporter les privations corporelles. Lorsque le navire eut perdu de vue la terre de Staten, le temps devint orageux, et de fortes bourrasques sud-ouest nous exposèrent

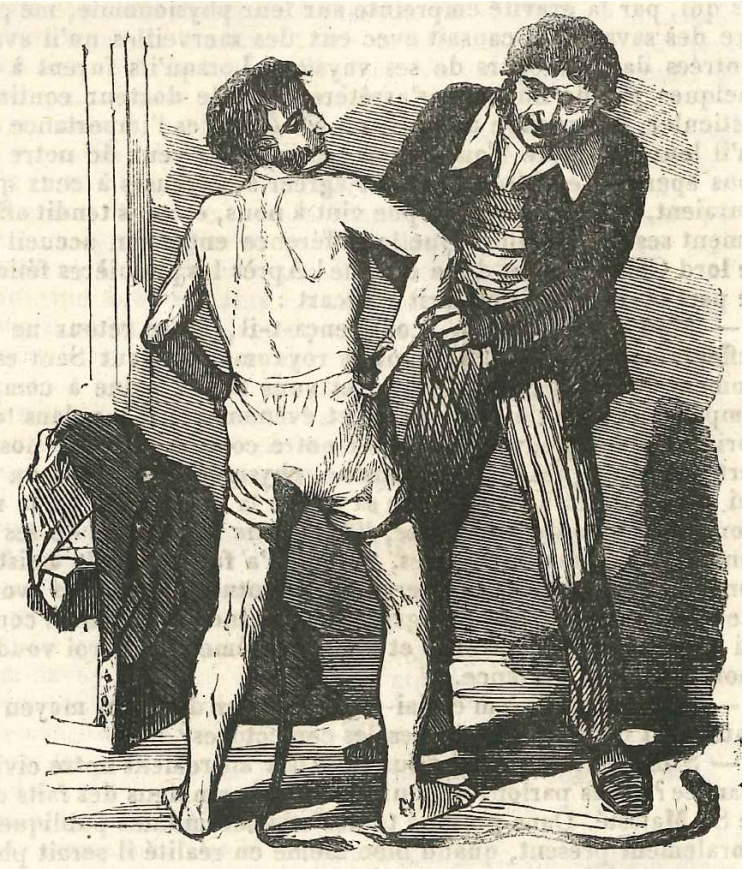
maintes fois à perdre la trace de notre route. Le Soleil étant resté Invisible pendant huit jours consécutifs, il était difficile pour nous de prendre nos points. L'instinct maritime de Noé nous fut d'un grand secours dans cette occurrence ; car l'équipage ignorait complètement la situation du navire, n'ayant vu depuis huit jours ni lune, ni Soleil, ni étoile.

Nous étions depuis quinze jours dans cet état d'incertitude, lorsque le capitaine Poke monta tout à coup sur le pont, et appelant, de sa voix de stentor et impérative, Bob, singe de la cabine, que j'avais fait costumer en singe pour faire honneur à la société du bord, il commença par lui administrer deux ou trois coups de pied au bas des reins, pour lui faire comprendre l'importance de l'ordre qu'il allait lui donner, lui ordonnant en même temps de lui apporter la plus belle pomme de sa réserve. Cet ordre ayant été ponctuellement exécuté, il prit la pomme, la pela avec le plus grand soin, jusqu'à ce qu'il en eût fait une boule sphérique et blanche ; puis, se faisant apporter le baquet au goudron, il y trempa son doigt, et traça sur le fruit les différentes lignes de la division géographique des longitudes et des latitudes, y indiquant les parties solides du globe, et conservant intacte la partie destinée à représenter le

pôle sud, qui contenait, m'assura-t-il, des îles pêcheuses qu'il considérait comme la propriété des marins de Sturminton.

— À présent, docteur, continua-t-il en mettant en vue la pomme ceci vous représente la terre ; trempez votre doigt dans le baquet au goudron, et tracez-moi, s'il vous plaît, la position de votre île du Haut-Saut, selon les connaissances qu'en possèdent les membres de votre académie. Faites çà et là un point pour indiquer les rochers et les écueils. Puis vous désignerez l'île où vous avez été faits prisonniers, en dessinant, à peu près, les formes des péninsules et des golfes.

Le docteur Reasono s'exécuta de bonne grâce, et avec une rapidité et une sûreté d'exécution qui charmèrent Noé. On pouvait, dit-il voyager dans l'obscurité de la nuit sur ces seules indications. Noé dessina ensuite, avec plus d'attention et de soin, la position de Sturminton, se plaisant à y indiquer les maisons principales, telles que l'église, la mairie et la taverne ; puis il mit de côté cette nouvelle sphère terrestre.



Le capitaine Poke aidant à la toilette de cour de Goldencalf.

Chapitre XIV.

Ce que c'est que gouverner serré et jeter le gant avec un navire. — un nouveau modèle de bassin, et diverses pierres milliaires.

Le capitaine ne chercha plus la route que nous avions à suivre. Aidé par la pomme qui lui servait de carte, son instinct d'observation, et son nez pour compas, le hardi marin continua de naviguer en ligne directe sur le sud, ou plutôt à courir devant une forte brise qui soufflait du nord. Il fila ainsi un jour et une nuit en travers des lames qui déferlaient. sur le pont. Le second. jour, il vint à moi le front soucieux, et clignant continuellement des yeux.

— Nous allons bientôt savoir, sir John, dit-il, si nous devons sombrer ou nager.

— Expliquez-vous, monsieur Poke, m'écriai-je un peu effrayé ; si quelque dan-

ger nous menace, vous êtes tenu de nous en avertir.

— La mort vient toujours trop tôt pour de certaines gens, sir John.

— Dois-je comprendre, monsieur, que votre intention est de faire échouer le navire ?

— Non, certes, si je puis l'empêcher ; mais un bâtiment prédestiné à faire naufrage, fera naufrage en dépit des ris et des cargues. Attention ! Dick-Lion, lofe ! lofe ! C'est cela, vous y êtes.

En effet, nous y étions ! et je ne saurais comparer le tableau qui s'offrit à notre vue qu'à la chaîne des montagnes de l'Oberland, lorsque le spectateur arrive inopinément au bord du précipice du Wesseinstein. Il voit devant lui une barrière infranchissable de glaciers, largement taillés en formes fantastiques de créneaux, de murs et de vallons, assaillis par l'Océan furieux, qui, dans son impuissance à franchir ces obstacles indomptables, les couvre de sa bouillante écume.

— Grand Dieu ! capitaine Poke, m'écriai-je aussitôt que j'eus reconnu le danger auquel nous nous trouvions exposés, que prétendez-vous faire ? Vous n'allez pas, j'espère, vous lancer tête baissée au milieu

de ces brisants ?

— Que voulez-vous, sir John ? le royaume du Haut-Saut est situé de l'autre côté de ces îles de glace.

— Pourquoi, au lieu de chercher à les franchir, ne les tournez-vous pas ?

— Parce que, dans cette latitude, elles font le tour de la Terre. Au reste, il est temps de nous expliquer, sir John. Si nous allons à Haut-Saut, nous avons à choisir trois chances assez désespérées : de passer à travers, dessous, ou par-dessus ces glaces. Si nous voulons rétrograder, il n'y a pas de temps à perdre, et je doute même que le navire puisse actuellement s'arracher d'ici, houleuse comme est la mer, et par un vent qui souffle N. - N.

J'aurais bien donné, dans le moment, une bonne partie de mes propriétés sociales pour pouvoir renoncer à l'aventure. Mais l'orgueil, substitut de tant de vertus, le plus grand et le plus puissant des hypocrites, me défendit de trahir l'envie qui m'était venue de battre en retraite. Je délibérai tandis que le navire poursuivait sa course furibonde ; et lorsque je me retournai vers le capitaine pour lui faire part de mes craintes, qui eussent, un peu plus tôt, changé complètement l'aspect des choses,

il me répondit qu'il était trop tard, qu'il avait plus de chances d'avancer que de reculer, si même le retour était possible dans l'état actuel des vents et de la mer. Faisant de nécessité vertu, je raffermis mes nerfs pour affronter la situation avec toutes les apparences du calme et de la résignation.

Le Walrus (c'est ainsi qu'on appelait notre vaisseau), poussé vent arrière, courait avec vélocité dans les montagnes d'écume où l'élément liquide et l'élément congelé se livraient un combat sans fin. Les cimes des rochers de glace surnageaient et rayonnaient dans leur gloire au-dessus de nos têtes, menaçant de nous engloutir sous leurs masses imposantes si nous tentions d'affronter leur fureur. Je tournai mes regards inquiets vers Noé, qui semblait nous conduire volontairement à notre perte. J'allais lui adresser quelques observations ; mais il me prévint en donnant l'ordre de virer. Cependant toute retraite paraissait impossible, et je reconnus bientôt que telle n'était pas l'intention du capitaine Poke, qui, au lieu de serrer le vent pour s'éloigner du danger, fit mettre les vergues en travers, et nous commençâmes à courir en ligne parallèle avec les côtes de glace, et nous en approchant graduellement.

— Au large, garde la distance, Jim-Tigre ! cria le vieux loup de mer, dont l'ardeur pratique semblait éveillée. Malheureusement, sir John, nous sommes du mauvais côté de ces montagnes de glace, par la raison que le Haut-Saut est situé au sud ; Nous sommes donc forcés de nous tenir au large, afin de ne pas nous heurter contre les brisants. Il s'agit actuellement de trouver une anse pour effectuer le passage.

— Pourquoi vous approcher du danger, puisque vous en connaissez les conséquences ?

— À vous dire vrai, sir John, je commence à regarder de plus près à mesure que je vieillis, et je ne vois pas que le danger soit plus redoutable parce qu'on le regarde en face.

Noé fit un signe de la main, comme s'il n'était pas disposé à en entendre davantage, et nous tournâmes silencieux nos regards dans la direction d'une petite gorge vers laquelle le navire s'avançait à. toute vitesse ; elle formait un demi-cercle où la glace, rompue par une étroite fissure, bordait un précipice sans fond où s'engloutissaient les vagues. Les deux berges se rétrécissaient à mesure que nous avancions, et déployaient de chaque côté du navire des masses de roches et de stalactites

glacées qui menaçaient nos têtes.

Dans ce moment, la moindre indécision nous eût perdus sans ressource ; mais notre capitaine, si prudent et si irrésolu dans les conclusions d'un marché, se montrait, dans les circonstances imprévues intrépide et prompt de résolution. Nous longeâmes le côté est du promontoire, l'avant du Walrus plongea dans les profondeurs de l'abîme, et, lorsqu'il remonta sous l'impulsion de la vague, je crus un instant qu'il allait être brisé sur les glaciers. Mais l'obéissant navire cédant à l'action du gouvernail, tourna sur lui-même, et mit en un clin d'œil le vent sur l'autre bord ; puis il reprit sa course avec une nouvelle ardeur. Cependant les nuages s'amoncelaient, et à mesure que nous avancions, notre respiration devenait plus haletante. Noé mit dans sa bouche une énorme chique de tabac, et alla se placer au gouvernail.

— Ferme de l'avant ! dit-il virant la barre. Attention pour passer la Marmite-du-Diable.

Le vaisseau obéit à cette injonction, et, tournant le cap de glace, il courut droit de l'avant sur la crique. Vers cette partie du passage, les deux berges se rapprochaient au point de former comme une arche de pont au-dessus du navire, dont elles sem-

blaient devoir briser le grand mât. Mais il ne fallait plus songer à la retraite, car le vent qui s'engouffra en mugissant dans cette gorge étroite nous entraînait malgré nous. Les hautes capacités du capitaine Poke ne se démentirent pas un seul instant, et le Walrus passa si exactement entre les deux promontoires, qu'il n'éprouva d'autre dommage que la perte de son mât de hune, qui vint tomber à un pouce de distance de la queue du docteur Reasono, et faillit lui écraser la cervelle. En un instant, le navire avait entièrement franchi la passe et courait rapidement vers le sud, longeant un détroit large d'un quart de mille environ, jusqu'à ce qu'il fût entré dans un bassin ouvert de plusieurs lieues de circonférence, et complètement entouré de montagnes de glaces. Là, Noé promena de nouveau la pomme qui lui servait de sphère, et déclara au docteur Reasono qu'il s'était grossièrement trompé sur l'indication qu'il lui avait donnée de l'île de la Captivité, c'est ainsi qu'était dénommé le lieu où les aimables étrangers avaient eu la chance de tomber dans les mains humaines. La couleur bleue des eaux donnait raison au capitaine, qui déclara franchement ses doutes sur l'existence du royaume du Haut-Saut, me proposant secrètement de jeter les Monikins par-dessus

le bord, d'explorer le bassin polaire, et de nous livrer à la pêche des veaux marins. Je rejetai sa proposition, premièrement, parce qu'elle me parut prématurée, secondement barbare, troisièmement inhospitalière, quatrièmement inconvenante, et dernièrement impraticable.

Une discussion assez désagréable était sur le point de s'engager entre nous, car M. Poke s'échauffait, jurant qu'un bon veau marin, avec une belle fourrure, valait mieux qu'une centaine de singes, lorsque heureusement la Panthère, en vigie dans la hune du grand mât, nous cria qu'il apercevait entre deux montagnes situées au sud un passage qui paraissait avoir issue dans un autre bassin. Le capitaine Poke refoula ses jurons au fond de son gosier, et mettant le cap sur la nouvelle direction, vers trois heures p.m., nous avions de nouveau jeté le gant aux deux promontoires, et nous nous rapprochions d'un degré plus près du pôle par un nouveau bassin.

Les montagnes disparaissaient au sud de ce nouvel horizon, et la mer présentait à notre vue une immense plaine de glace. La partie du bassin dans laquelle nous nous trouvions était calme et lisse comme les eaux d'un lac. À un mille environ de ces plaines sans bornes, le navire fut amené

sous le vent et mis en panne.

Depuis notre départ, nous avions souvent remarqué à bord six assortiments d'anspects d'une forme tellement bizarre, qu'ils avaient été souvent un objet de conversation entre moi et les matelots, qui en ignoraient complètement l'usage. Les barres faites de chêne solide n'avaient pas plus de quinze pieds de long ; deux ou trois paires se ressemblaient, et formaient réunies l'image renversée de la cale du navire. Chaque paire était liée à une extrémité par une forte chaîne de fer de deux pieds de long, et à l'autre par une barre transversale passée dans un trou rond et cadenassé.

À cette première station du Walrus, nous apprîmes enfin à quel usage ces préparatifs inaccoutumés étaient destinés. Deux poutres très solides furent descendues de chaque côté du gouvernail jusqu'à la quille, et les deux extrémités supérieures maintenues écartées au moyen des chaînes. Cinq paires de charpentes ainsi réunies en double fond, au niveau de la flottaison du navire, entouraient la quille d'un réseau de morceaux croisés de bois, pour protéger le vaisseau contre les glaçons. Ces préparatifs à peine achevés vers dix heures, le matin suivant, Noé se prépara à franchir le

passage de glace que nous distinguions à l'œil nu.

— Nous n'irons pas aussi vite avec notre armure, fit observer le prudent marin ; mais ce que nous perdrons en vitesse, nous le retrouverons en sécurité.

Pendant tout le reste du jour, nous traçâmes notre chemin à grand'peine, et d'une manière assez irrégulière, dans la direction du sud, et le soir nous jetâmes l'ancre, afin d'attendre le retour de la lumière. Au point du jour, j'entendis un affreux craquement sur les flancs du navire. Je courus aussitôt sur le pont, et je reconnus que nous nagions entre deux grandes plaines de glace qui cherchaient à se rapprocher l'une de l'autre pour nous écraser.

Protégée par les lourdes charpentes et les fausses côtes, la coque du navire résista à la pression, et la seule attraction de la navigation fut surmontée. Dans l'espace d'une heure le Walrus soulevé par l'élément, maintint sa position perpendiculaire. Dès que l'expérience eut réussi à ce point, M. Poke sauta sur la glace et se mit à examiner la coque.

— Que dites-vous de ce dock sec sir John ? s'écria le vieux marin d'un air réjoui. Je prendrai un brevet pour cette invention

dès que je mettrai le pied sur le sol de Sturminton. Le sang-froid de Noé me donna une sécurité que j'étais loin d'avoir éprouvée depuis que nous étions entrés au milieu des glaçons. Tout l'équipage, imitant l'exemple de son capitaine, sauta sur la glace, et les hommes, munis de marteaux et de clous, s'occupèrent à réparer les avaries.

Pendant vingt-quatre heures, le navire demeura dans la même position, droit comme un clocher, et nous commencions à craindre qu'il ne restât éternellement sur les rochers de glace. Le capitaine Poke, désirant obtenir quelques renseignements sur la situation dans laquelle nous étions, marqua 78° 13' 26", sans que je pusse découvrir comment il s'y prenait pour faire ses calculs. Il protestait que les vieux marins n'avaient pas besoin d'opérations géométriques, comme ils les appelaient, que tout cela était fort bien pour ces capitaines en gants jaunes qui couraient entre New-York et Liverpool. S'armant de la longue-vue, il monta sur une barrique déposée sur la glace, et nous attendîmes qu'il indiquât les déclinaisons du Soleil.

— Nous dérivons sud, je le sais, dit Noé avant de commencer son examen ; je le sens à mes os. Nous sommes à 79° 36' 14",

ayant fait depuis hier après-midi une course de quatre-vingts milles. Maintenant attention, et voyez ce que le Soleil vous répondra.

Tout calcul fait, notre latitude donnait 79° 35' 47", et cette différence intriguait Noé ; mais en homme de génie, qui n'est jamais en peine de trouver une raison plausible pour appuyer un système qu'il sait-être juste, ou pour découvrir l'erreur des autres, il s'écria :

— Ah ! je vois ce que c'est, le Soleil dévie ; il ne serait pas étonnant qu'il se dérangeât de son orbe dans ces froides latitudes. Oui, oui, le Soleil est dans l'erreur.

J'étais trop satisfait que notre route fût assurée pour prendre la défense du Soleil, qui demeura convaincu d'irrégularité. Nous continuâmes d'avancer sud vers le but de notre voyage. Le quatrième jour, le temps changea, l'air devint plus doux, et la majeure partie de nos bipèdes se dépouilla de ses vêtements d'emprunt. Le docteur Reasono descendit sur la glace, et détachant quelques gros glaçons, il les fit porter dans la cabine, afin de les soumettre à l'action du feu. La gent monikin suivit cette expérience avec la plus vive anxiété, et lorsque le docteur eut déclaré que la fusion révélait le séjour dans la température

de la vapeur, l'aimable et adorable Chatterina frappa dans ses deux petites pattes, et donna tous les signes de joie usités parmi les femelles de sa race.

Le résultat vint confirmer l'assertion du philosophe. Vers le milieu du jour, le flot, qui avait clapoté depuis le matin, reprit sa limpidité, et le Walrus glissa majestueusement dans son élément naturel. Le capitaine Poke se hâta de faire enlever la double coque, et nous fîmes force de voiles par une brise saturée de vapeurs et soufflant ouest-ouest. Notre course était sud-sud, sans égards pour la glace qui cédait devant notre avant comme autant de masses épaisses de liquide ; et vers le coucher du Soleil, nous naviguions en pleine mer par une douce et chaude température.

Le navire marcha toutes voiles dehors pendant la nuit, et au point du jour nous atteignions la première pierre milliaire du royaume des Monikins. Le docteur Reasono eut la bonté de nous expliquer l'origine de ces phénomènes aquatiques.

Lorsque la révolution éclata vers cette partie de la terre, la croûte se souleva, donnant à la mer une égale profondeur de quatre brasses. Il en résulte aujourd'hui comme conséquence que les vents du nord n'ont pas assez de puissance pour forcer

les montagnes de glace au-delà du soixante-dix-huitième degré de latitude sud, et qu'elles restent stationnaires de ce côté de la rive polaire. Les flots étant minces, la glace fond aisément, et le monde monikin se trouve entièrement préservé du danger auquel tout esprit vulgaire pourrait le croire perpétuellement exposé.

Cinq siècles plus tôt, un congrès général des nations, appelé la sancta-phila-marina-salvatora-découverta-alliance, se rassembla pour nommer une commission à l'effet d'assurer la navigation des mers. L'un des expédients mis en pratique par cette commission, composée des plus illustres d'entre les Monikins, fut de faire jeter dans le bassin, à des distances égales, d'énormes blocs de granit sur lesquels on avait superposé des pierres taillées en pyramides, et portant des inscriptions incrustées. La première que nous rencontrâmes représentait l'image d'un singe dont la queue, dirigée en droite ligne, indiquait la direction sud-ouest quart ouest ; et j'avais déjà fait assez de progrès dans la langue monikin pour pouvoir lire lorsque nous passâmes devant la pierre : « 15 milles de distance, du Haut-Saut. » Seulement, comme un mille monikin équivaut à neuf milles anglais, nous n'étions pas aussi près du port

que nous l'avions d'abord supposé. J'adressai néanmoins mon compliment au docteur Reasono sur le haut degré de civilisation auquel était parvenue son espèce. Le jour n'est pas éloigné, lui dis-je, où nous pourrons voir flotter sur nos propres vagues des restaurants, des cafés et des cabarets pour nos marins ; mais je ne crois pas qu'il nous soit jamais possible de marquer les routes d'une manière aussi ingénieuse.

Comme le Soleil entrait dans le méridien, le cri de : Terre à l'avant ! se fit entendre en haut du grand mât. Les Monikins firent des cabrioles de joie, et l'équipage demeura plongé dans l'étonnement et l'admiration. Pour ma part, j'éprouvais des envies de sortir de ma peau, non-seulement de joie, mais parce que la chaleur de l'atmosphère commençait à devenir excessive. Je descendis dans ma cabine pour changer mon costume de fourrures en un autre de soie légère, dont le dessin imitait la peau d'un ours du pôle.

Nous longeâmes la terre avec une grande rapidité, poussés que nous étions par la brise vaporeuse, et au moment où le Soleil descendait sous l'horizon, nous jetions l'ancre devant le port de la ville de l'Incorporation.

Exécution du capitaine Noé Poke.

Chapitre XV.

Débarquement. — Formalités de réception. — Baptêmes. — Document officiel. — Terre ferme.

Il est toujours agréable d'arriver sain et sauf au terme d'un long et fatigant voyage ; mais le plaisir. est considérablement augmenté lorsqu'on visite une contrée nouvelle et peuplée par une espèce inconnue. J'éprouvais de plus le contentement d'avoir rendu service à quatre créatures intéressantes que leur mauvaise fortune avait jetées dans les mains des hommes, et qui m'étaient redevables d'un bien plus cher que la vie, la liberté. Le lecteur peut se figurer avec quelle satisfaction j'accueillis les protestations de reconnaissance des Monikins, et l'offre qu'ils me firent de disposer de leurs biens, de leurs dignités et de leurs personnes. Je traitai légèrement la question

de service rendu, protestant à mon tour que je considérais tout cela comme une partie de plaisir pour moi, et comme le moyen de connaître une philosophie toute nouvelle et les mœurs remarquables d'un peuple dont le système décimal m'avait permis d'apprendre la langue en si peu de temps. À peine cet échange de civilités était-il terminé, que nous fûmes abordés par la barque du capitaine du port.

L'arrivée d'un navire humain était un événement qui devait causer une certaine agitation dans un pays monikin. Depuis plusieurs heures que notre approche était signalée, on avait eu le temps de faire des préparatifs pour notre réception. La section de l'académie chargée de la science des renseignements fut assemblée à la hâte par l'ordre du roi, qui, par parenthèse, ne parle jamais que par la bouche de son plus proche cousin, que les lois fondamentales du royaume rendent responsable de ses actes officiels, lui abandonnant, au point de vue du public, les fonctions des yeux, des oreilles, du nez, de la conscience et de la queue du monarque. Les savants eurent bientôt terminé leur rapport. Il renfermait, comme on nous l'expliqua plus tard, sept feuilles d'exorde, onze d'exposition, seize de proposition et deux lignes de conclusion. Ce laborieux appel à l'intelli-

gence monikin fut achevé à temps en divisant le travail entre les quarante membres de la commission. Le sommaire de leur rapport disait que le vaisseau en vue était étranger, qu'il venait d'un pays étranger, dans un but étranger, gouverné par des étrangers ; que ses intentions paraissaient plus pacifiques que guerrières, puisque les longues-vues de l'académie ne leur révélaient aucun instrument hostile, à l'exception de quelques bêtes sauvages, qui néanmoins étaient paisiblement occupées à la manœuvre du navire. Cette sentence, prononcée dans le plus pur accent monikin, fit aussitôt renoncer aux préparatifs de résistance.

Le bateau du capitaine du port n'eut pas plutôt porté à terre la nouvelle que le navire étranger ramenait avec lui milord Chatterlno, lady Chatterina et le docteur Reasono, que des acclamations de joie retentirent sur toute la plage. Le roi fit adresser ses compliments à ses sujets de distinction pour leur heureux retour. Une députation de jeunes seigneurs, l'orgueil et l'espérance de la noblesse du Haut-Saut, fut envoyée à la rencontre de leur collègue pour lui souhaiter la bienvenue, tandis qu'une volée de jeunes et belles vierges de haute naissance se pressaient en foule autour de la gracieuse Chatterina dont le

cœur s'épanouit à cette cordiale réception. Le noble couple nous laissa dans un bateau séparé et muni d'une escorte convenable, et suivit dans un autre ses parents et ses amis. Nous leur pardonnâmes l'oubli de prendre congé de nous, oubli bien naturel dans l'épanchement de leurs mutuelles félicitations. Une longue procession des hauts dignitaires, de couleur jaune brun, députée par les quarante académies, se présenta devant le docteur Reasono pour le recevoir, chacun des membres lui adressant un discours ; auquel il répondait en variant la forme comme dans les vingt-six lettres de l'alphabet. Le docteur, à mon grand étonnement, suivit ses confrères sans faire plus attention à moi et au capitaine Poke que n'en eût apporté dans un pays civilisé une semblable réunion de savants accidentellement mis en présence de deux singes ordinaires. Je trouvai ce début d'un mauvais augure, et je commençais à me trouver offensé dans ma dignité de sir Goldencalf, baronnet de Householder Hall, du royaume de la Grande-Bretagne, lorsque l'arrivée des officiers de l'enregistrement de la circulation vint nous apporter des passe-ports qui nous permissent de circuler dans tout le pays après qu'ils eurent enregistré nos nombres et nos couleurs pour la

contribution que nous aurions à payer. L'officier de l'enregistrement fut, par son expérience, très expéditif. Il déclara sur le champ que je formais par moi-même une nouvelle catégorie dont j'etais le numéro 1. Le capitaine et ses deux seconds furent rangés dans une nouvelle classe, 1, 2 et 3 ; Robert eut un numéro et une classe à lui tout seul ; et l'équipage comprit une classe à part, dont les hommes furent numérotés par rang de taille, leurs mérites n'étant évalués qu'à l'état purement physique. Les numéros ne désignant que nos positions respectives dans nos différentes divisions, il restait à nous assigner par la couleur la caste à laquelle nous devions appartenir. Après bon nombre de délibérations et d'interrogatoires, je fus enregistré sous couleur de chair n° 1 ; Noé couleur de mer n° 1, et ses deux seconds n° 2 et 3 ; Bob couleur de suie n° 1, et l'équipage couleur de goudron, 1, 2, 3, etc. L'officier appela ensuite l'un de ses aides, qui, muni d'une aiguille à tricoter rougie au feu, se mit en devoir de nous appliquer l'un après l'autre le sceau officiel de l'État. Mais ils rencontrèrent une opposition inattendue de la part de notre vieux loup de mer, le capitaine Poke.

— Me prenez-vous donc, s'écria-t-il, pour un cheval ou un nègre du Congo qu'on

marque afin de les reconnaître ? La différence est assez grande entre des hommes et des singes pour que vous ne vous trompiez pas, Sir John a un titre devant son nom, et il peut m'en mettre un par derrière à titre de contre-poids, si cela lui fait plaisir. Mais non, je m'appelle tout simplement Noé Poke, un franc républicain, qui n'a pas besoin de queue à son nom. Le Walrus a son nom écrit en caractères lisibles sur sa proue, et le diable m'emporte si je permettrais à des singes de me marquer comme un faussaire. Votre garde des sceaux n'est qu'un imbécile, et tout ce que je puis faire, c'est de me laisser barbouiller avec un peu de couleur, dans le but de satisfaire aux ridicules usages de votre pays.

Le garde des sceaux écouta cette remontrance d'un air grave, et bien qu'il n'en comprît pas les paroles, il devina à l'air furieux du capitaine que quelque chose dans le cérémonial lui avait déplu. Se tournant vers moi, il sembla m'inviter à lui donner la traduction des gestes de mon compagnon. Je lui expliquai que le capitaine ne se souciait pas d'être marqué. Il se contenta de hausser les épaules et de m'assurer que la loi était formelle et que nul de nous ne pourrait mettre le pied sur le sol du Haut-Saut sans avoir subi cette formalité indispensable. J'étais assez embarrassé de trou-

ver un moyen d'éluder cette résolution indomptable de l'officier d'accomplir un devoir qui ne me séduisait pas davantage que mon ami Noé, lorsqu'il me vint en mémoire que les Monikins avaient laissé à bord une grande partie des provisions que nous avions embarquées pour leur usage, et consistant principalement en sacs d'excellentes noix. J'en fis chercher un ordonnant qu'on le transportât dans la barque du magistrat, que je priai d'accepter ce présent indigne de sa haute faveur. Cette marque de déférence fut accueillie comme je m'y attendais, et quelques minutes plus tard il me délivrait le certificat suivant :

« Haut-Saut, saison des promesses, jour d'exécution. — Attendu que différents genres de l'espèce humaine se sont présentés à l'enregistrement, conformément à l'usage et aux statuts de la loi, pour être numérotés et classés selon leur ordre et condition, et pour la perception des impôts ;

« Attendu que ces personnes sont encore dans la seconde classe progressive des animaux et qu'ils sont plus sensibles aux impressions corporelles que la plus haute classe des Monikins ;

« À tous Monikins, etc ;, faisons savoir

qu'ils sont marqués avec de la peinture et par leur nombre seulement, chaque classe à laquelle ils appartiennent pouvant se distinguer aisément des autres par un accoutrement extérieur.

« signé n° 8020, couleur d'office. »

Il ne nous restait plus, après un certificat de cette nature, qu'à nous numéroter les uns après les autres avec de la peinture ou au goudron ; et, lorsque nous serions à terre, si quelque gendarme s'informait pourquoi nous ne portions pas la marque habituelle du pays, nous lui exhiberions notre certificat ; et si le certificat ne suffisait pas encore, nous étions assez hommes du monde pour comprendre qu'il existait auprès des autorités monikins des moyens de persuasion assez semblables à ceux que l'on met en pratique dans les pays les plus civilisés de la race humaine.

Les deux dignitaires de l'État prirent ensemble congé de nous, et comme la nuit était survenue dans l'intervalle des formalités accomplies pour notre introduction, nous remîmes au lendemain matin notre débarquement.

Il fut convenu entre nous que le capitaine Poke et moi, suivis de Bob en qualité de domestique, nous irions à terre pour visiter

le nouveau pays, et que nous laisserions le Walrus à la garde des officiers de l'équipage, qui auraient la permission d'aller à terre à tour de rôle comme c'est la coutume des marins. M. Poke portait un léger costume de toile, admirablement dessiné pour lui donner l'apparence d'un lion marin. Mon costume était un mélange de toutes les espèces d'animaux, sans assumer plus directement une forme particulière. Bob ressemblait assez, par son costume et par sa tournure, à un long tournebroche.

Les Monikins, trop policés pour accourir autour de nous en foule curieuse et impertinente lorsque nous abordâmes, nous laissèrent nous diriger sans encombre vers la capitale. Je n'ai pas l'intention de m'arrêter aux choses physiques du pays, mais de développer la philosophie politique et morale de ses savants. Je ne parlerai donc de leurs maisons, de leur économie domestique et des autres perfectionnements de l'art, qu'autant qu'ils se rattacheront à mon sujet. Je dirai simplement que les Monikins, de même que les hommes, ne consultent que leur bien être personnel en toutes choses, la poche exceptée, et qu'ils continuent de suivre les exemples de leurs pères, évitant avec soin tous changements et innovations.

La première personne qui s'offrit à nos yeux lorsque nous entrâmes sur la grande place de l'Incorporation, comme se traduit en notre langue le nom de la capitale du Haut-Saut, fut milord Chatterino, qui se promenait en compagnie de plusieurs jeunes gens nobles, paraissant jouir avec délices des avantages de la jeunesse, du rang, de la richesse et de la santé, Nous nous trouvâmes en présence, de manière à rendre impossible toute envie d'échapper à une reconnaissance. Je crus néanmoins remarquer que mon ex-compagnon de traversée paraissait ne vouloir envisager notre mutuelle connaissance que comme l'une de ces rencontres fortuites qui s'effectuent en voyage ou aux eaux, et qu'il n'est pas convenable de chercher à renouer en ville, ou d'après le dire du capitaine Poke, comme l'intimité entre un Anglais et un Yankee, commencée dans la maison de ce dernier devant une bouteille de bon vin.

— Croiriez-vous, sir John, ajouta le marin, que dans la dernière guerre je pris sous ma protection, à Sturminton, un de vos compatriotes ? Il était prisonnier sur parole, allant et venant où il lui plaisait. Je lui procurai les meilleures choses du monde, d'excellent porc, du rhum de la Nouvelle-Angleterre, toutes choses qu'un

roi eût enviées. Eh bien, savez-vous ce qu'il en est résulté ? Le coquin m'a calomnié dans un livre et partout, disant que mon porc était maigre et ma boisson infernale, et tournant en dérision la manière de vivre des Américains.

Milord Chatterino détourna légèrement la tête lorsque nous passâmes devant lui, et je réfléchissais s'il serait bien convenable de me rappeler à son souvenir, lorsque la question fût résolue par le capitaine Poke, qui se planta carrément sur ses hanches au milieu du chemin, et dans une attitude telle qu'il n'eût pas été facile de passer à côté, à travers, au-dessus ou au-dessous de lui.

— Bonjour, milord, commença le hardi marin, qui allait droit au but comme à la pêche du veau marin. Une belle et chaude journée, et l'odeur de la terre assez agréable après une longue navigation. Les compagnons du jeune pair de Haut-Saut parurent étonnés, et quelques-uns, malgré la gravité qui caractérise la physionomie des Monikins, trahirent une légère disposition à l'hilarité.

Lord Chatterino nous examina un moment à travers son lorgnon, et tout à coup il parut agréablement surpris de nous rencontrer.

— Comment, c'est vous, mon cher Goldencalf ? s'écria-t-il ; vous au pays du Haut-Saut ? Voilà un plaisir auquel je ne m'attendais guère, et je suis enchanté de vous rencontrer, afin de donner à mes amis les preuves de ce que je leur racontais touchant votre race. Ces messieurs sont justement de la race humaine dont je vous entretenais tout à l'heure.

Remarquant chez ses camarades une forte envie de rire ; il continua d'un air fort grave :

— Contenez-vous, messieurs, je vous prie. Ces individus sont de très braves gens dans leur genre ; ils ne méritent pas d'être ridiculisés. Je ne crois pas que nous ayons dans notre marine un meilleur ou plus hardi navigateur que cet honnête matelot ; et quant à celui que vous voyez habillé de couleurs variées, je ne crains pas d'affirmer qu'il est très considéré dans son petit cercle social. Il est même, je crois, membre du par... par... par... n'ai-je pas raison, sir John ? Un membre du...

— Du parlement, milord ; un M. P.

— Ah ! je le savais bien : un M.P., ou membre du parlement dans son pays. Quelque chose comme un propagateur des lois, qui émanent chez nous du premier

cousin de Sa Majesté ; quelque chose de semblable.

— Tout cela est bien, Chatterino, dit l'un des plus jeunes Monikins, porteur d'une queue dressée en ligne presque perpendiculaire ; mais qu'est-ce qu'un faiseur de lois, même parmi nous ? Vous devriez vous souvenir, mon cher camarade, qu'un simple titre ou un état quelconque n'est pas le critérium de la vraie grandeur, et que le prodige d'un village peut être à la ville un très vulgaire Monikin.

— Allons, allons, vous êtes un vrai raffiné, mon cher Queue-en-Trompette. Sir John est un seigneur très respectable.

— N'oubliez pas, Goldencalf, la maison de Chatterino avant de mettre à la voile, s'écria mon compagnon de voyage me regardant par dessus son épaule pour me faire un signe d'amitié protectrice.

— Roi ! S'écria le capitaine Poke ; cette canaille a dévoré pendant la traversée une huche pleine de noix, et aujourd'hui il nous invite à aller le voir dans sa maison avant notre départ !

Je m'efforçai de calmer la colère du loup de mer en faisant un appel à sa philosophie.

— Les hommes, lui dis-je, n'oublient ja-

mais les obligations ; mais les Monikins songent plus à leur esprit qu'à leur corps, témoin la petitesse de l'un comparée au développement de l'autre. Un homme de votre expérience devrait savoir que l'éducation est décidément une qualité arbitraire, et que nous devons en respecter les lois, si opposées qu'elles soient à nos propres mœurs.

Noé allait sans doute me répliquer lorsque, mistress Vigilance Lynx vint à notre rencontre, paraissant charmée de se retrouver saine et sauve dans son pays. L'indifférence que nous avait témoignée lord Chatterino m'avait un peu vexé, je l'avoue, bien que j'eusse chercher dans mon esprit toutes les raisons plausibles pour l'excuser. Je dus l'attribuer à la manière dont un pair du royaume du Haut-Saut devait considérer de haut en bas un petit baronnet de la Grande-Bretagne. Mais comme mistress Vigilance était rousse en couleur, et par conséquent d'une caste inférieure, je ne doutai pas qu'elle se montrât honorée de connaître et de reconnaître sir John Goldencalf ; du domaine de Householder.

— Bonjour, ma bonne mistress Vigilance, lui dis-je d'un ton familier et respectable. Mais dans cette occasion elle trompa mon

attente : en poussant un petit cri d'alarme et se jetant de côté pour me fuir comme si elle eût craint d'être mordue par moi.

— Vous n'eussiez pas fait un voyage aussi agréable, ma bonne dame, murmura le capitaine, dont l'œil sévère la regardait s'éloigner, si j'avais pu deviner votre conduite présente. Sir John, ce gens nous regardent d'un air effaré comme s'ils nous prenaient pour des bêtes féroces.

— Je ne suis pas de votre avis, capitaine ; je trouve qu'ils ne font pas plus attention à nous que nous ne le ferions nous-mêmes si nous rencontrions deux chiens dans les rues de Londres.

— Je commence à comprendre ce qu'ils voulaient dire lorsqu'ils parlaient de la condition perdue de l'homme. C'est véritablement une honte que de se voir aussi lâchement abandonné. Otez-vous de mon chemin, Bob, vous, grimaçant petit drôle !

Bob reçut une gratification de coups de pied à lui défoncer le postérieur. Au même instant j'eus la satisfaction d'apercevoir le docteur Reasono s'avançant vers nous entouré d'un groupe d'auditeurs attentifs qui, par la gravité empreinte sur leur physionomie, me parurent être des savants. Il causait avec eux des merveilles qu'il avait

rencontrées dans le cours de ses voyages. Lorsqu'ils furent à peine à quelques pas de nous, ils s'arrêtèrent, et le docteur continuait de gesticuler, de manière à prouver à ses disciples l'importance des faits qu'il leur racontait. Tournant par hasard les yeux de notre côté, il nous aperçut, et faisant aussitôt agréer ses excuses à ceux qui l'entouraient, l'excellent philosophe vint à nous, et nous tendit affectueusement ses deux mains. Quelle différence entre son accueil et celui de lord Chatterino et de la duègne ! Après les premières félicitations de part et d'autre, il me prit à l'écart :

— Mon cher sir John, commença-t-il, notre retour ne pouvait s'effectuer plus à propos. Tout le royaume du Haut-Saut est en ce momenl rempli de votre sujet, et vous auriez peine à comprendre l'lmportance que l'on attache à cet événement ; Il y a dans tout cela l'origine d'une nouvelle ère pour notre commune, pour nos découvertes scientifiques, des phénomènes physiques et moraux du monde, qui devra porter à l'apogée de sa gloire la civilisation de la race des Monikins. Aujourd'hui même, l'Académie tient l'une de ses séances annuelles les plus solennelles, et l'on m'a fait prier d'y assister pour donner à l'assemblée un aperçu des aventures que nous

avons courues dans notre longue pérégrination. L'aîné des premiers cousin du roi doit présider la séance, et l'on dit même que le roi voudra bien l'honorer de sa présence.

— Comment cela ? M'écriai-je, vous avez donc un moyen dans le Haut-Saut de rendre certaines les conjectures ?

— Sans doute ; à quoi nous servirait autrement notre civilisation avancée ? Nous parlons toujours en termes ambigus des faits et gestes de Sa Majesté. Dans presque toutes nos cérémonies publiques, il est moralement présent, quand bien même en réalité il serait physiquement occupé à savourer son dîner à l'autre extrémité de l'île. D'un autre côté, notre roi satisfait ses dispositions naturelles de curiosité ou de plaisir en assistant incognito à nos séances.

— Pardon, docteur ; mais Sa Majesté assistera-t-elle donc ce matin en personne à la séance de votre Académie ?

— Dans une loge particulière. Or, cette affaire est de la plus haute importance pour moi en ma qualité de savant, et pour vous comme créature humaine, car elle ne peut manquer d'élever votre race dans l'estime des Monikins, et de rendre service

à la science. Il est donc indispensable que vous y assistiez avec le plus grand nombre possible de vos compagnons, du meilleur choix surtout. Je descendais justement vers le port dans l'espoir de vous rencontrer, et j'avais envoyé un messager vers votre navire pour inviter les hommes de l'équipage à descendre à terre. Une tribune sera disposée spécialement pour vous, et je crois que vous aurez lieu d'être satisfait du résultat.

— Votre proposition, cher docteur, me prend un peu à l'improviste, et je ne sais trop quelle réponse je dois vous faire.

— Vous ne pouvez pas refuser, sir John, car si Sa Majesté apprenait que vous refusez d'assister à une séance honorée de sa présence, elle en serait gravement offensée, et Je ne vous répondrais pas des conséquences qu'entraînerait votre refus.

— Mais l'on m'avait dit que le pouvoir était entre les mains de l'aîné des cousins germains du roi, et j'en concluais que je n'avais rien à démêler avec Sa Majesté.

— Ce n'est pas tout à fait cela. Il y a dans le gouvernement trois états : la loi, l'opinion, l'exécution. Le roi règne par la loi, et l'opinion et son cousin par l'exécution ou la pratique. Ce qui constitue l'har-

monie et la perfection de notre système, c'est que la puissance de la pratique se trouve contre-balancée par la loi et l'opinion. Il serait donc impolitique d'offenser Sa Majesté.

Bien que ne comprisse pas parfaitement le raisonnement du docteur, comme j'avais souvent rencontré dans notre société humain, des théories politiques, morales, théologiques et philosophiques, dans lesquelles tout le monde avait foi, et que personne ne comprenait, crus inutile de prolonger la discussion, et je promis au docteur de me rendre dans une demi-heure dans la salle de l'Académie, puis que nous devions y être attendus dans ce court délai, Après avoir pris les renseignements nécessaires pour trouver le lieu où le monument était situé, nous nous séparâmes, lui pour préparer son discours, et moi pour me rendre à l'auberge afin d'y déposer nos bagages, et ne rien omettre, dans une occasion aussi solennelle, des conditions de convenance et de dignité inhérentes à l'espèce humaine.

Le cuisinier du *Walrus*.

Chapitre XVI.

L'auberge. — Dettes payées à l'avance. — Singulier trait de la nature humaine incorporé dans la nature monikin.

Nous eûmes bientôt arrêté nos chambres, ordonné le dîner, brossé nos vêtements, et accompli les petits arrangements nécessaires pour faire honneur à la dignité l'homme. Toutes choses étant en bon état, nous nous dirigeâmes vers le palais des arts et des sciences. Néanmoins nous étions à peine à quelques pas de l'auberge, qu'un garçon courait après nous avec un message de sa maîtresse nous informant que le maître avait en sortant emporté avec lui la clef du coffre-fort, qu'il n'y avait plus dans le comptoir assez d'argent pour entretenir convenablement des personnes de notre rang, et qu'elle avait pris la liberté de nous envoyer une note, nous priant de lui faire une légère

avance plutôt que de l'exposer à ne pas traiter des convives aussi distingués avec tous les égards qu'ils méritaient. La note était conçues en ces termes :

N° 1 Mi-partie couleurs à N° 82,763 Couleur de vigne D°

Pour appartements, nourriture et éclairage convenu

p.p. 300 par jour — un Jour p.p.	300
Pour avances.	50
Reste dû p.p.	250

— Tout cela est fort bien, fis-je observer à Noé ; mais je suis en ce moment sans le sou, et je ne sais véritablement ce qu'il faut faire, à moins de lui envoyer par Bob notre provision de noix.

— Voyons, mon petit sauteur, dit le marin, quel est votre bon plaisir ?

Le garçon s'en référa à la note qu'il m'avait remise, et exprimant les besoins de sa maîtresse.

— Que signifient ces p. p. indiqués sur la note ? cela veut-il dire : Payez, payez ?

— Non, non ! promesses, s'il plaît à Votre Honneur.

— Oh ! alors, il vous faut cinquante promesses pour pourvoir à notre dîner ?

— Pas davantage, monsieur ; avec cette somme vous dînerez comme des gentilshommes.

— Prenez-en cent, répliqua Noé faisant claquer ses doigts les uns contre les autres. Et écoutez-moi bien, mon garçon : employez jusqu'au dernier liard de ces promesses dans votre repas afin que nous fassions bonne chère, et personne ne se plaindra de votre note. À ce prix, je suis prêt à acheter l'auberge et tout ce qu'elle contient.

Le garçon partit enchanté d'avoir obtenu ces promesses, et comptant pour sa part sur un bon pourboire en monnaie de même nature.

Nous eûmes bientôt trouvé le chemin qui devait nous conduire à notre destination, et nous arrivâmes à la grille, où un huissier nous attendait pour nous conduire à la tribune qui nous avait été indiquée. Nous fûmes on ne peut plus flattés de voir qu'elle avait été disposée au centre même de la rotonde dans laquelle l'Académie tenait ses séances, afin que nous pussions voir et être vus par tous les membres réunis de l'assemblée. Tout l'équipage, y

compris le coq, qui était un Africain, nous avait précédés compliment dont je remerciai l'assemblée en saluant à droite et à gauche, devant et derrière moi. Après que le premier moment d'émotion et d'agitation qu'avait causé notre entrée se fut un peu calmé, j'eus le loisir de regarder autour de moi, et d'étudier la physjonomie de cette réunion de savants de l'île du Haut-Saut.

++Les académiciens occupaient l'hémicycle, à l'exception de l'emplacement ou s'élevait notre tribune. Les spectateurs étaient assis à l'extérieur du cercle et tout autour des murailles, sur des sofas, des tribunes, des chaises et des bancs. L'édifice, très spacieux, pouvait bien contenir environ cinquante mille spectateurs. Avant que la séance fût déclarée ouverte le docteur Reasono, s'approchant de nos tribunes, adressa des paroles d'encouragement et de félicitation aux uns et aux autres, afin d'attirer sur nous et d'exciter la curiosité publique. Cependant l'aîné des premiers cousins du roi fit son entrée, et le président déclara que la séance était ouverte. Je profitai d'un court moment de silence pour dire quelques mots à mes compagnons. Je les informai de l'épreuve à laquelle leur modestie allait être bientôt soumise. Nous avions accompli un grand et gé-

néreux exploit, et nous aurions tort d'en amoindrir le mérite en laissant paraître un sot orgueil. Je les suppliai de prendre exemple sur moi, leur assurant que nos nouveaux amis n'en estimeraient que plus notre courage, notre abnégation et notre adresse.

Les travaux de l'assemblée commenceront par la réception d'un nouveau membre de l'académie des secrètes sympathies. L'un des membres de ce département des scienes monikins lut un discours dans lequel il fit ressortir les rares mérites du nouvel académicien.

Ce dernier lui succéda, et s'efforça pendant cinquante-cinq minutes de persuader à ses auditeurs que le défunt était une perte irréparable pour le monde, et que lui-même était la dernière personne que l'on eût dû trouver digne de lui succéder. J'étais un peu surpris du sang froid avec lequel le corps savant accueillait un reproche qui les mettait tous au-dessous du défunt eu qualités et en talents. Mais après une plus ample connaissance avec la société monikin, j'acquis la certitude qu'il était permis de tout dire, pourvu que l'on accordât que le monde était peuplé de bons enfants, mais que l'on était soi-même le plus insi-

gnifiant sujet du monde. Le nouveau membre reçut les félicitations de ses collègues, et lut ensuite un essai sur quelques découvertes faites par lui dans la science des sympathies secrètes. Selon lui, chaque Monikin possédait un fluide invisible comme les animalcules qui règnent dans la nature ; il suffisait de le diriger et de le soumettre à des lois sévères pour en faire le remplaçant des sens, de la vue, du toucher, du goût, de l'ouïe et de l'odorat. Ce fluide transmissible avait déjà été soumis à la puissance de la volonté, en remplaçant la vue dans l'obscurité, l'odorat lorsque l'opérateur était enrhumé, le goût lorsque le palais était insensible, et le toucher par procuration. Des idées pouvaient se transmettre par cet agent à la distance de soixante-deux lieues dans une minute et demie. Une expérience des plus remarquables avait complètement réussi sur un membre de la chambre basse, qui, marié à une Monikina d'une élévation d'esprit extraordinaire, s'était alimentée d'idées et de raisonnements par transmission du fluide de sa compagne, bien que pendant toute la session elle fût obligée de surveiller l'exploitation d'une propriété située à quarante-deux milles de la ville. Il recommandait cette science nouvelle au gouvernement, comme pouvant servir les vues de la

justice, faire découvrir les conspirations, percevoir les impôts, et choisir en toute confiance des agents responsables. Le cousin du roi accueillit très favorablement ces deux dernière, hypothèses. Il n'en fallut pas davantage pour que l'on nommât, séance tenante, une commission chargée d'assister aux expériences de ce fluide invisible et inconnu, d'en constater l'importance et le. rapport intimes avec la prospérité future des Monikins.

Des chuchotements dénotèrent cette fois que la véritable affaire de la réunion allait être mise sur le tapis, Tous les yeux se tournèrent sur le docteur Reasono, qui, après une pause convenable, monta à la tribune réservée pour les grandes occasions, et commença son discours.

Le philosophe, s'exprimant de mémoire, commença son exorde par une éloquente invocation à la science, produisant l'enthousiasme, qui croît dans le cœur de ses disciples, et les rend indifférents et insensibles au bien-être, aux intérêts temporels, aux dangers, aux souffrances et aux tribulations morales. Puis, abordant l'historique de ses aventures, il parla de l'usage admirable qui prescrivait le voyage d'épreuve, et qui avait fait tomber le choix sur lui pour servir de mentor à lord Chatterino, Il

développa le système d'éducation adopté par lui pour former son élève pendant les premières années de son éducation, et il arriva enfin, à ma grande satisfaction, à l'époque de son départ avec madame Lynx et leurs deux pupilles. J'étais bien aise de savoir jusqu'à quel point la sensibilité monikine apprécierait ma, sagesse à discerner les véritables caractères des individus de leur race à travers l'état abject dans lequel je les avais trouvés, l'empressement que j'avais mis à venir à leur secours, et la libéralité, le courage avec lesquels j'avais pourvu aux moyens et encouru les dangers imminents pour les rendre à leur patrie et à leurs amis. L'anticipation du triomphe de l'homme dans cette circonstance se manifesta dans notre tribune en satisfaction générale, partagée par nos matelots, qui se rappelaient les dangers qu'ils avaient courus pour arriver au royaume du Haut-Saut. Je jetai un coup d'œil triomphant du côté de lord Chatterino, qui ne s'occupait guère de moi dans le moment, absorbé qu'il était à causer avec ses nobles compagnons avec autant de sang-froid et d'indifférence pour nous que s'il ne se fût pas agi de raconter comment il avait été délivré par nous de sa pénible captivité.

Le docteur Reasono, justement célèbre parmi ses collègues pour son génie et son éloquence, conduisit son auditoire au-delà des montagnes de glace, lui faisant franchir les rivières, les précipices, les plaines, gravir les rochers et les montagnes, ajoutant un vif intérêt à son récit par l'épisode entremêlée des amours de lord Chatterino et de la charmante Chatterina ; cette pudique vierge, présente à l'assemblée, inclina gracieusement son front rougissant, et baissa modestement les yeux pendant que le docteur racontait comment la flamme pure et chaste de son amour avait victorieusement résisté à l'influence glaciale de ces froides régions.

Nous redoutions, pour l'honneur de l'espèce humaine, le moment où le docteur aurait à raconter la manière brutale avec laquelle ils avaient été saisis par les Monikins de notre hémisphère, et j'avais donné secrètement mes instructions au capitaine Poke et aux hommes de l'équipage lorsque le philosophe en serait là de son récit de nous lever en masse et de cacher nos visages dans nos mains en signe de honte et de désapprobation. Mais le docteur, avec un peu de raffinement de délicatesse qui faisait honneur à la haute civilisation monikin, nous épargna cette honte, en racontant tranquillement à son auditoire attentif

qu'ayant rencontré par hasard une autre espèce d'individus dans la classification des animaux vivants, il avait saisi cette occasion de pousser aussi loin que possible ses recherches sur l'origine, les mœurs et coutumes de l'espèce humaine, afin de devancer dans les progrès de la science des découvertes la république de Saute-Bas, qui parlait sérieusement d'envoyer une expédition dans le même but ; qu'en conséquence, bravant les périls et les conséquences d'un voyage dans l'intérêt de la recherche de la vérité, il s'était embarqué, lui et sa pupille, pour pénétrer au cœur du continent humain.

J'ai entendu avec terreur gronder le tonnerre des tropiques, j'ai retenu ma respiration lorsque l'artillerie d'une flotte vomissait ses langues de flamme et de fumée et déchirait l'air par ses violentes répercussions ; j'ai entendu le mugissement des chutes du Canada, et je suis resté pétrifié d'épouvante devant l'ouragan qui courbait et déracinait les arbres de la forêt ; mais je n'avais jamais éprouvé d'émotion plus intense de surprise, d'inquiétude et de sympathie comme celle que je ressentis en présence des cris, des hurlements, des trépignements de joie et de satisfaction qui accueillirent cet acte d'intrépidité du docteur Reasono.

Lorsque le tumulte se fut un peu apaisé, le philosophe reprit le fil de son discours. Il raconta qu'ayant rencontré un beau et grand vaisseau en partance de Bombay pour la Grande-Bretagne, il avait profité de l'occasion pour changer d'équipage. Le vaisseau jeta l'ancre devant Sainte-Hélène, où le docteur trouva le moyen de passer huit jours à en étudier les conditions volcaniques et minéralogiques. Il attribua la présence de ce rocher à une commotion du globe terrestre, par suite de laquelle un fragment du rocher avait été arraché du monde polaire par la grande éruption, et lancé dans la mer, où il avait pris racine au fond de l'Océan. Ici, le docteur Reasono présenta à l'examen des géologues plusieurs échantillons de pierre granitique, conforme par l'agrégation de ses molécules à la pierre d'une montagne située à deux lieues de la capitale du Haut-Saut. Cette preuve victorieuse de la véracité de son assertion fut admirablement acclamée, et le philosophe trouva surtout sa récompense dans les sourires des dames, qui approuvent toutes démonstrations qui leur épargnent l'ennui de comparer et de réfléchir.

Le docteur, avant de quitter cette partie

intéressante de son récit, fit observer qu'à l'époque de sa visite dans l'île elle servait de prison à un grand conquérant du monde humain, dont les hauts faits et la grande infortune étaient le sujet de toutes les conversations. Pour sa part, il n'avait ressenti qu'un médiocre intérêt pour des événements qui se rattachaient simplement à la grandeur des hommes. Il avait su mieux utiliser son temps en poursuivant les recherches philosophiques et minéralogiques dans cette partie du globe. Dans une de ses excursions à travers les rochers, son attention avait été attirée vers une certaine espèce d'animaux appelés singes dans le langage de ces contrées. Cette espèce, d'après certaines affinités de la nature physique, paraissait avoir eu une origine commune avec celle des Monikins. L'Académie serait, sans doute, bien aise de connaître les particularités intéressantes de ces individus dans leurs mœurs, coutumes, langage, mariages, funérailles, opinions religieuses, traditions, savoir et condition morale, afin de s'assurer s'ils n'étaient que des avortons comme la nature se plaît à en semer sur la surface du globe, pour satisfaire à la loi des contrastes, ou bien si, comme plusieurs écrivains l'avaient affirmé, ils appartenaient à cette classe que l'on changeait

sous la dénomination de Monikins perdus. Il était parvenu à s'introduire au milieu d'une famille de ces individus, et à passer un jour entier dans leur société.

Le docteur raconta ensuite son départ de Sainte-Hélène, et son débarquement sur les côtes du Portugal. Il loua en arrivant plusieurs Savoyards en qualité de guides et de courriers pour le voyage qu'il avait l'intention de faire à travers le Portugal, l'Espagne, la Suisse, la France et autres contrées de l'Europe. J'admirai cette manière philosophique du docteur d'éviter de parler, et de se plaindre des mauvais traitements auxquels il avait été exposé depuis son départ du Haut-Saut. Il confessa avec beaucoup d'ingénuité qu'il eût volontiers passé une année ou deux de plus à visiter ces différentes parties du globe, mais qu'il n'avait pas oublié les devoirs que lui imposait la confiance des deux plus nobles familles du pays. Le voyage d'épreuve s'était accompli sous les plus favorables auspices, et les dames désiraient vivement revoir leur chère patrie. Ils s'étaient en conséquence dirigés vers la Grande-Bretagne, pays remarquable pour ses entreprises maritimes, où il s'était empressé de fréter un navire pour son retour au pays des Monikins, Le roi de la Grande-Bretagne, prince jouissant d'une haute

considération chez les hommes du continent européen, lui avait confié son fils unique pour compléter son éducation par les voyages ; et le lord amiral avait demandé la permission de commander une expédition qui devait avoir de si grands résultats pour la science en général, et pour son instruction maritime en particulier.

En achevant ces mots, le docteur Reasono gravit les degrés de notre tribune, et présenta Bob, le mousse, à l'Académie comme prince royal de la Grande- Bretagne, et le capitaine Poke comme le grand amiral du royaume. Il fit valoir la suie dont la peau de l'un était incrustée comme un signe remarquable de royale lignée, et l'apparence colossale de l'autre comme le caractère distinctif des marins de première classe. Se tournant ensuite vers moi, il m'introduisit en qualité de gouverneur de Bob, et philosophe très respectable dans mon genre, ajoutant qu'il me croyait doué de quelques prétentions à la découverte d'un nouveau système gouvernemental, appelé le système de garantie sociale.

Je me trouvai, par le moyen de cette substitution de rôles, placé un peu plus bas dans l'échelle sociale que le mousse Bob, qui, au lieu d'être mon domestique, avait

droit de ma part à toutes les petites attentions attachées à cette qualité. Les seconds furent présentés pour deux amiraux en herbe, et l'équipage comme autant de capitaines de première classe dans la marine de la Grande-Bretagne. Enfin, comme conclusion, le savant philosophe nous présenta, avec les minéraux de Sainte-Hélène, comme des échantillons de l'espèce humaine.

Le docteur Reasono avait, comme on le voit, envisagé les actes et les moyens sous un point de vue tout à fait différent. Il m'épargnait la peine de rougir de ma générosité et de mon désintéressement. Néanmoins, je confesse que dans le premier moment j'étais stupéfait et indigné ; mais la tournure inattendue qu'il avait donnée à toute cette affaire m'avait si complètement dérouté, qu'il me fut impossible d'ouvrir la bouche et de dire une parole pour ma propre défense. Le singe Chatterino, afin de rendre ma position encore plus embarrassante, me fit un petit signe protecteur, comme pour montrer aux spectateurs qu'il me jugeait assez favorablement.

Le discours terminé, les auditeurs se groupèrent en foule autour de notre tribune pour nous examiner de près. Le cousin du roi, voulant nous prouver l'estime

qu'il avait pour notre personne, fit proclamer dans toute l'assemblée que nous étions les bienvenus à Haut-Saut, et que par respect pour le docteur Reaseno nous étions promus à la dignité de Monikins honoraires pendant la durée de notre séjour dans le pays, menaçant de faire friser la queue avec un fer rouge aux galopins qui nous manqueraient de respect dans les rues. Quant au docteur Reasono, il fut promu en progression à son premier titre F. U. D. G. E., accolé à l'augmentatif P. L. U. S, à la plus haute dignité que pût atteindre un savant du Haut-Saut, connue sous la dénomination honorifique de B. L. A. G. U. E.

Enfin la séance fut déclarée close, et dès que nous pûmes quitter notre tribune, je ne perdis pas un instant pour me mettre à la recherche de nos deux seconds, afin de les inviter à m'accompagner chez un notaire pour dresser dans toutes les règles une protestation contre les assertions erronées et mensongères du docteur Reasono. Mais ma proposition fut mal accueillie par ces deux drôles, que je soupçonnai de s'être vendus au parti antihumanitaire des Monikins, et je me vis contraint de faire appel à la nature franche et loyale des matelots pour nous faire rendre justice. Là aussi j'éprouvai une cruelle déception ; les

hommes jurèrent comme des marins que le Haut-Saut était un bon pays. Le nouveau grade dont on les avait qualifiés faisait sans doute espérer à ces drôles une paye et une ration proportionnées, et ils n'étaient pas encore disposés à quitter la coupe d'argent pour le pot de goudron.

Renonçant à convaincre ces belîtres, dont les têtes étaient complètement tournées par l'enivrement de leurs nouvelles dignités, je me mis à la recherche de Bob, pour le ramener au sentiment de son devoir et le restituer aux fonctions qu'il avait coutume d'exercer auprès de ma personne. Je trouvai le petit polisson au milieu d'une volée de Monikinas de tous âges, qui accablaient sa petite personne de soins et d'attentions, détruisant par la flatterie le peu de qualités dont il pouvait être doué. L'air d'importance avec lequel il accueillait ces adulations m'imposa à moi-même, et craignant de m'attirer sur le dos toute la race féminine des Monikins, je renonçai pour le moment à mes intentions hostiles, et je courus à la recherche du capitaine Poke, ne mettant pas en doute mon succès à ramener un homme de bon sens comme lui au sentiment de la justice et de la raison.

Le capitaine écouta mes remontrances

avec une convenable déférence, il parut même accorder toutes ses sympathies à mes déceptions, avouant franchement que j'avais été maltraité par le docteur Reasono. Il fut d'opinion qu'une conversation particulière avec le philosophe l'amènerait peut-être à modifier les faits de son voyage relativement à ma considération personnelle. Mais il protesta de toutes ses forces contre un acte de rébellion ou un appel à l'opinion publique pour obtenir justice.

Nous ne connaissions pas assez les lois du pays, ajouta-t-il, pour dépenser notre argent dans des frais de procédure qui ne nous rapporteraient aucun avantage. De plus, le docteur était philosophe et membre de toutes les académies ; la lutte ne saurait donc être égale avec lui. La perte de ma position sociale était certes un grief ; mais ce malheur était supportable. Quant à lui, il n'avait nullement sollicité le grade de lord haut amiral de la Grande-Bretagne ; mais puisqu'il avait été imposé, il ferait son possible pour en soutenir le caractère. Ses amis de Sturminton seraient enchantés d'apprendre sa promotion ; car, bien que dans son pays il n'y eût ni lois ni amiraux, ses concitoyens se montraient toujours contents et joyeux lorsqu'un des leurs obtenait une haute po-

sition dans le monde civilisé. Il se croyait un aussi excellent marin qu'aucun lord amiral passé, présent ou futur ; de ce côté, il n'éprouvait aucune crainte. Il s'inquiétait beaucoup de savoir si son grade rejaillirait sur mistress Poke, et si elle pourrait s'appeler lady haute amirale. Quant à moi, comme je paraissais grandement humilié de mon grade, il y ajoutait celui d'aumônier de bord, ne me croyant pas assez instruit pour faire un officier de marine ; j'aurais sans doute assez de protection dans mon pays pour obtenir la confirmation de mon grade. Il pensait que le docteur Reasono s'était conduit en ami, et qu'il était toujours désagréable de se quereller avec un ami. Enfin, il était disposé à faire ce qu'il y avait de raisonnable, excepté de donner sa démission ; et si je pouvais amener lé docteur Reasono à déclarer qu'il s'était trompé à mon égard, et que j'avais été envoyé à Haut-Saut comme lord haut ambassadeur, lord haut archevêque ou lord haut toute autre chose, il était tout prêt à jurer que c'était vrai. Mais il me déclara qu'en raison de l'ancienneté de son grade sur le mien il conserverait le pas sur moi, et enfin il me souhaita le bonjour, attendu qu'il allait faire une visite au lord haut amiral du Haut-Saut.

Le grand sachem des Leaplow.

Chapitre XVII.

Nouveaux seigneurs, nouvelles lois. — Mouvement de la terre. — Une autre nation. — Invitation.

Ma situation était devenue excessivement singulière. Le docteur Reasono avait à la vérité épargné ma modestie en donnant une autre tournure à l'histoire de notre première connaissance ; mais je n'y avais pas gagné le moindre avantage. Tous ceux de mon espèce m'avaient planté là, et je m'en retournais seul, abandonné, humilié, vers l'aberge, où nous attendait le banquet commandé par M. Poke.

Je traversais la grande place, lorsqu'une tape sur le genou me fit baisser la tête, J'aperçus un Monikin ayant toutes les particularités physiques d'un sujet du Haut-Saut, mais se distinguant de la plupart des habitants de ce pays par un poil plus long et moins soigné, plus de finesse dans

l'expression des yeux et de la bouche, un air affairé, et pour nouveauté une queue écourtée. Il était accompagné par un des plus laids singes que j'eusse jamais vus de ma vie. Le premier m'adressant la parole :

— Bonjour, sir Goldencalf, commença-t-il avec une sorte de ruade qui, à ce que j'appris plus tard, signifiait le salut diplomatique. Vous n'avez pas été trop bien traité aujourd'hui, et j'attendais une occasion pour vous adresser mes compliments de condoléances et pour vous offrir mes services.

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur. Je suis en effet un peu vexé, et je conviens qu'un témoignage de sympathie m'est très sensible. Mais vous me permettrez de me montrer surpris de vous voir si bien au courant de mon nom et de mes infortunes.

— J'appartiens à un peuple observateur. La population de notre pays étant dispersée et vagabonde, nous avons pris l'habitude de compatir aux infortunes des autres. Vous avez dû observer qu'en voyageant sur une route on salue généralement les personnes que l'on y rencontre, tandis que dans les rues populeuses d'une ville on coudoie mille personnes sans seulement les regarder. Nous développons, ce principe, et

nous ne laissons pas échapper un incident sans en faire l'objet d'une réflexion.

— Vous n'êtes donc pas un sujet du Haut-Saut ?

— Dieu m'en préserve ! Non, monsieur ; je suis un citoyen du Saute-Bas, grade et glorieuse république située à trois jours de navigation de cette île ; nation nouvelle, dans la force de la jeunesse et de la pensée, hardie dans ses conceptions, renommée pour la pureté de ses institutions et son respect pour les institutions monikines. J'ai de plus l'honneur d'être l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république vers le roi du Haut-Saut, nation d'où nous sommes issus, mais que nous avons laissée loin derrière nous dans notre course glorieuse et utile. Mais, afin de me faire connaître à vous comme j'ai déjà l'honneur de connaître votre personne, permettez-moi de vous présenter ma carte.

Il me tendit une carte de visite assez grande, sur laquelle je lus :

Général-Commodore-Juge-Colonel.

Ami du peuple.

Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république de Saute-Bas près de Sa Majesté le roi du Haut-Saut.

— Monsieur, dis-je ôtant mon chapeau pour lui faire un profond salut, j'ignorais à qui j'avais l'honneur de parler. Vous me paraissez remplir une variété infinie d'emplois, et tous avec un égal talent, je n'en doute pas.

— Vous ne vous trompez pas ; je suis aussi versé dans l'une de mes professions que dans l'autre.

— Toutefois, vous me permettrez de vous faire observer, général, juge... Je ne sais pas, monsieur, lequel de ces titres résonne mieux à votre oreille.

— Celui que vous voudrez... J'ai commencé avec le grade de général, et je suis descendu à celui de colonel avant de quitter mon pays. L'ami du peuple est la seule dénomination à laquelle je tiens. Appelez-moi l'ami du peuple, et vous choisirez parmi les autres dénominations elle qui vous conviendra le mieux.

— Vous êtes véritablement trop complaisant. Oserai-je vous demander si vous avez réellement, *propriâ personâ*, rempli tous ces différents postes dans la vie ?

— Certainement, monsieur. Vous ne me prenez pas, j'espère, pour un imposteur ?

— J'en suis à cent lieues ! Mais, par exemple, un juge et un commodere sont deux professions si différentes, que je trouve extraordinaire leur réunion, même chez un Monikin.

— Pas le moins du monde, monsieur ; j'ai été convenablement élevé dans chacune de ces professions, et j'ai servi le temps qui me fut assigné pour chacune d'elles, en remplissant avec honneur tous les devoirs.

— Vous avez dû, néanmoins ; éprouver un peu d'embarras pour accomplir des devoirs aussi différents.

— Ah ! je vois que vous êtes à Haut-Saut depuis assez de temps pour avoir adopté quelques-uns de ses préjugés. C'est un triste pays pour cela. Mon pied s'en est imbibé en touchant le sol. Ma carte, monsieur, est un attribut de ce que nous appelons à Saute-Bas une rotation d'offices.

— Qu'est-ce que cela, rotation d'offices ?

— C'est un système que nous avons inventé pour notre agrément personnel, et qui sera durable, car il est basé sur des principes éternels.

— Je vous demanderai, colonel, si votre système a quelques rapports avec celui de

la garantie sociale ?

— Pas le moindre ; le vôtre, si je le comprends bien, est un système stationnaire, tandis que celui-ci est un système de rotation. Rien n'est plus simple : nous avons à Saute Bas deux énormes boîtes en forme de roue ; dans l'une nous mettons les noms des citoyens, dans l'autre ceux des emplois. Nous tirons un nom pour l'emploi et un nom pour le candidat, comme à la loterie, et la chose est fixée pour un an.

— Je trouve ce procédé excessivement simple. Et marche-t-il aussi bien en pratique qu'en théorie ?

— Dans la perfection. Nous graissons périodiquement les roues, voilà tout.

— Mais ceux que vous chargez de tirer les billets ne commettent-ils pas des fraudes, quelquefois ?

— On les choisit avec la même méthode.

— Mais ceux qui tirent les billets de ces derniers ?

— Toujours le système de rotation.

— Mais, enfin, il faut un commencement à tout, et les premiers comme les derniers peuvent se laisser corrompre ?

— Impossible. Ce sont toujours les plus

zélés patriotes du pays. Non, monsieur, nous ne sommes pas assez sots pour donner prise à la corruption. Le hasard seul nous favorise, et peut faire du commodore de la veille un juge pour le lendemain. Le hasard crée les garçons de la loterie et les patriotes. Il faut voir fonctionner ce système pour comprendre combien un patriote de hasard est bien plus pur qu'un patriote élevé dans les principes.

— Ceci se rapproche assez de la doctrine de décadence, où tout n'est dû qu'au hasard.

— Il en serait ainsi, en effet, si nos chances hasardeuses n'étaient pas réparties entre des patriotes ; nos garanties contre les abus...

— Hum ! hum ! interrompit le compagnon du commodore ami du peuple, avec une déférence maladroite, et comme pour se rappeler à notre souvenir.

— Je vous demande pardon, sir John, pour ma négligence ; j'avais oublié de vous présenter mon concitoyen, le brigadier Sens-Commun, galant homme, voyageant, comme vous, pour s'instruire, et l'un des plus excellents citoyens du pays des Monikins.

— Brigadier Sens-Commun, je réclame le

plaisir de faire votre connaissance. Mais je manque tout à fait de politesse à votre égard... J'ai fait préparer un banquet qui m'a coûté cent promesses, et si vous voulez bien l'honorer de votre compagnie, nous pourrons deviser à notre aise de ces importantes questions.

Les deux étrangers n'ayant fait aucune objection à ma proposition nous fûmes bientôt assis devant notre dîner. Le commodore, qui paraissait avoir l'habitude de la bonne chère, ne fit que médiocrement honneur au repas ; mais M. Sens-Commun l'attaqua avec bec et ongles, et ne me donna pas l'occasion de regretter l'absence du capitaine Poke. Cependant la conversation ne languissait pas.

— Je comprends à peu près l'ensemble de votre système, juge ami du peuple, repris-je, à l'exception de ce qui concerne vos patriotes. Serait-ce trop vous demander que de vous prier de me donner quelques éclaircissements à ce sujet ?

— Très volontiers. Notre organisation sociale est fondée sur une idée de la nature, base assez large, vous en conviendrez, pour soutenir l'univers entier. Comme peuple, nous sommes un essaim qui fourmillait autrefois à Haut-Saut, et qui, se reconnaissant libre et indépendant, s'étudia à

édifier un système social sur des principes solides et durable. Ayant remarqué que la nature affectait la qualité en toutes choses, il rechercha la pensée pour l'adopter comme principe prédominant.

— Comment la nature affecte-t-elle la dualité ?

— Dans la majeure partie de ses œuvres. Un Monikin est possesseur de deux yeux, deux oreilles, deux narines, deux poumons, deux bras, deux mains, deux jambes, deux pieds, et ainsi de suite, jusqu'à la fin du chapitre. Sur cette idée, nous ordonnâmes que l'on tirât moralement, dans chaque district de Saute-Bas, deux lignes distinctes et séparées qui se rejoindraient dans un angle droit. On les dénomma les lignes politiques du pays, et chaque citoyen dut adopter l'une ou l'autre de ces lignes. Vous comprenez bien qu'il ne s'agit ici que d'une figure géométriquement morale.

— Y a-t-il chez vous obligation impérative de se conformer à cette loi ?

— Pas dans l'acception légale du mot ; mais alors celui qui ne la respecte pas est ce que l'on appelle un homme usé, un pauvre diable sans consistance, On voulut d'abord l'incorporer dans la constitution ;

mais l'un de nos plus habiles hommes d'État démontra clairement qu'en agissant ainsi nous affaiblissions la nature de l'obligation, et cette idée fut aussitôt abandonnée. Les deux lignes politiques ainsi tracées, les premiers efforts de celui qui aspire à devenir patriote tendent à marquer le pas le long de la ligne avec promptitude et facilité. Mais en enrichissant de quelques exemples ma théorie, vous la Comprendrez mieux.

Le commodore, s'armant d'un morceau de craie, traça dans le milieu de la chambre deux lignes qui se rencontrèrent en un angle droit ; puis Il se plaça militairement les deux pieds adossés à l'une des lignes, et m'invita à examiner s'il m'était possible de distinguer le moindre intervalle entre la ligne et la semelle de ses pieds. Après un examen attentif, je convins qu'il était impossible d'en approcher de plus près.

— c'est là, ce que nous appelons, marquer le pas dans la position sous le n°1. Presque tous les citoyens parviennent en peu de temps à se ranger sur l'une ou l'autre de ces lignes politiques ; mais celui qui désire pousser plus loin les hasards de la fortune entre dans la carrière du grand principe de rotation, position sociale n°2.

Le commodore fit un bond en avant, et,

ramenant ses pieds de l'autre côté de l'angle, il réussit à tomber sur l'autre ligne.

— Cette évolution a, dis-je, été accomplie par vous avec beaucoup de dextérité ; mais est-elle donc d'une grande utilité ?

— Elle procure l'avantage de changer de front, sir John, manœuvre qu'il est indispensable d'apprendre en politique comme en guerre. Presque tous les sujets rangés sur une même ligne sont assez habiles pour pratiquer eue évolution, comme mon ami Sens-Commun pourrait vous le prouver s'il s'y sentait disposé.

— Je n'aime pas exposer inutilement mes flancs et mes derrières, murmura le brigadier.

— Si vous le trouvez bon, je vais actuellement vous démontrer la seconde circonvolution, ou position n°3.

Sur mon assentiment, le commodore, reprenant sa position n°1 exécuta cette évolution qui parmi les gamins s'appelle vulgairement faire la roue, retombant avec une précision remarquable sur la ligne de craie.

Je témoignai ma satisfaction au commodore pour son adresse, et je lui demandai si beaucoup de ses hommes politiques atteignaient ce point de perfection. La simplicité de ma question les fit rire tous deux ;

le premier me répondit que le peuple tout entier de Saute-Bas était devenu assez adroit à cet exercice pour exécuter, au commandement et avec une précision toute militaire les évolutions de la roue.

— Comment ! m'écriai-je avec un peu d'exclamation, le peuple tout entier ?

— Tout entier ! Nous avons bien par-ci par-là un maladroit qui se laisse choir, mais on l'éloigne à coups de pied, et il n'en est plus question.

— Mais, Commodore, vos évolutions sont trop générales pour admettre le choix par le hasard des principaux patriotes, puisque le patriotisme est un monopole ?

— C'est vrai, sir John. J'aborderai donc sans retard la question capitale. Jusque-là, c'est une question d'égalité gui s'agite dans le peuple, le petit nombre se refusant à sauter ou à faire la roue sur la ligne. Mais le point de jonction qui forme l'angle occasionnant d'ordinaire une certaine agitation parmi la foule nous commençons à appeler patriote un Monikin lorsqu'il peut faire cette évolution.

Le commodore pirouetta sur lui-même avec une rapidité telle que l'on ne pouvait plus distinguer ses pieds de sa tête, et vint retomber exactement et avec une

précision remarquable sur l'extrémité où s'effectuait la jonction des deux lignes.

— Voilà ce que nous appelons circonvolution n°3, ou position n°4. Celui qui parvient à l'exécuter est considéré comme un profond politique, et il prend invariablement position à la jonction des deux lignes hostiles.

— Comment se fait-il que ces deux lignes bordées de citoyens du même pays soient réputées hostiles ?

— Les chiens et les chats ne sont-ils pas en hostilités perpétuelles, bien que l'occasion ne leur manque pas de se trouver en face les uns des autres, d'agir sur le même principe d'évolution, et de professer qu'ils sont les antipodes moraux les uns des autres ? Enfin, comme le brigadier pourrait vous le dire s'il y était disposé, ils sont antagonistes corps et âme. Ils sont ennemis.

— C'est là ce qu'on appelle la nature monikine, fit observer M. Bon-Sens ; sans aucun doute les hommes sont plus sages ?

— Enfin, monsieur, continua le juge, vous devez vous imaginer combien ceux qui sont placés au point de jonction ont d'occupation. À dite vrai, ils se plaisantent mutuellement sur leur adresse respective, et celui qui manifeste le génie le plus inventif pour

ce hall. accomplissement est ordinairement considéré comme l'individu le plus adroit.

— Mais les plus patriotes d'entre les patriotes, commodore ?

Le ministre de Saute-Bas vint se placer de nouveau sur la ligne, et exécuta une infinité de culbutes comme je ne l'avais jamais vu faire de ma vie, pour retomber, comme la première fois, au point exact de l'autre ligne.

— J'ai pratiqué cinq fois dans ma vie cette manœuvre, sir John, et je dois mon titre d'excellent patriote à la réussite complète. Un simple faux pas m'eût perdu dans l'opinion publique ; mais la pratique mène à la perfection, et la perfection au succès.

— Mais je ne comprends pas encore très bien comment la désertion d'une ligne politique pour faire la culbute sur l'autre ligne constitue le patriote pur.

— Est-ce que celui qui se jette aveuglément et sans défense dans les rangs de l'ennemi n'est pas le héros du combat ? Je vous donne ma parole, sir John, que mes propres droits sont entièrement fondés sur ce talent particulier.

— Il dit vrai, sir John, ajouta le brigadier, vous pouvez croire tout ce qu'il vient de vous dire.

— Je commence à comprendre votre système, conforme du reste aux habitudes monikines. Mais, si je vous ai bien entendu, vous m'avez dit que le peuple de Saute-Bas était un essaim sorti de la ruche du Haut-Saut.

— Précisément, monsieur.

— Comment se fait-il alors que vous vous écourtiez de votre plus bel apanage, lorsque les habitants de ce pays le chérissent comme la prunelle de leurs yeux, comme le siège même de la raison ?

— Si vous voulez jeter un coup d'œil par cette fenêtre, vous verrez que la nature a réparti ses dons d'une manière fort inégale. Nous admettons que la queue est le siège de la raison, et que les extrémités forment la partie la plus intelligente de notre esprit ; mais, comme les gouvernements sont faits pour équilibrer ces inégalités naturelles, nous les dénonçons comme anti-républicaines. En conséquence, la loi exige que chaque citoyen, à l'époque de sa majorité, soit écourté conformément à la mesure déterminée dans chaque district. Sans cet heureux expédient, il s'élèverait parmi nous une aristocratie d'intelligence qui mettrait fin à nos libertés. C'est aussi la qualification donnée à l'espèce pour devenir électeur, et, comme vous pensez, nous

sommes tous ardents à l'obtenir.

Le brigadier se pencha sur la table pour me dire à l'oreille qu'un grand patriote, dans une occasion mémorable, s'était élancé par une culbute dans la ligne opposée et que, comme il emportait, avec lui les sacrés principes pour lesquels le parti avait combattu depuis des siècles, on l'avait tiré sans cérémonie par la queue, qui était restée dans les mains de ces amis auxquels il avait tourné le dos ; et que dans l'intérêt des patriotes, on a décrété la loi des courtes queues.

Remerciant M. Sens-Commun, pour son explication claire et intelligible, nous reprîmes la conversation.

— J'avais pensé, maître juge, interrompis-je, que, comme vos institutions étaient fondées sur la nature et la raison, vous vous seriez, au contraire, montrés soigneux de conserver ce précieux apanage plutôt que de le mutiler, et ce avec d'autant plus de probabilité que les Monikins me paraissent y faire reposer la quintessence de la raison.

— Nous cultivons nos queues, mais d'après le principe végétal, ou comme le jardinier habile émonde les branches aptes à jeter des pousses plus vigoureuses. Bien

certainement nous ne nous attendons pas à voir notre queue bourgeonner de nouveau, mais nous y cultivons le développement de la raison au profit du plus grand nombre des individus. Tous les bouts de queue, à mesure qu'ils sont coupés, sont envoyés à un grand moulin intellectuel, où l'esprit séparé de la matière est vendu, pour l'avantage du public, aux rédacteurs des journaux. Voilà la raison pour laquelle nos journalistes de Saute-Bas sont si remarquables pour leur génie et leurs capacités, et représentent la valeur sommaire de la science du pays.

— J'entrevois, monsieur le juge, toutes les beautés de votre système, cette essence de queues coupées représente la masse des intelligences du pays à l'état de quintessence, et comme la communauté reçoit chaque jour un journal, il s'établit entre les écrivains et les lecteurs un rapport d'idées sympathiques. Me direz-vous quels sont les merveilleux effets produits où ce système sur l'intelligence publique ?

— Ces effets sont merveilleux, vous l'avez dit. Comme nous formons une communauté, il est nécessaire que nous ayons conformité d'opinions dans toutes les questions d'intérêt général, et nous obtenons ce résultat en mélangeant toutes les

opinions extrêmes avec l'opinion publique exprimée par nos journaux.

— Et l'on choisit pour inspecteur du moulin le plus patriote d'entre les patriotes, interrompit le brigadier.

— De mieux en mieux ! Vous envoyez au moulin les parties les plus subtiles de votre intelligence pour les broyer, moudre et mêler ensemble. Le composé en est vendu aux journalistes, qui le répandent à nouveau comme le produit de la sagesse combinée du pays.

— Ou, du moins, comme l'opinion générale. La raison est notre principal mobile en toutes choses, et nous nous intitulons la nation la plus éclairée de la Terre ; mais nous sommes les ennemis avérés de tout effort d'esprit anti-républicain, aristocratique et dangereux. Nous mettons toute notre confiance dans cette reproduction de cerveaux, qui s'accorde singulièrement avec la base fondamentale de notre société. Nous sommes antipathiques à tout ce qui ressemble à l'inégalité ! C'est un crime pour un Monikin d'en savoir plus que ses voisins, comme aussi de suivre ses inspirations personnelles. Non, non... nous sommes une république libre et indépendante, et tout citoyen doit compte à l'opinion publique de ce qu'il fait, dit, pense ou

désire...

— Est-ce que vos deux grandes lignes politiques envoient leurs queues au même moulin, et professent le même respect pour vos usages ?

— Non, monsieur, nous avons deux opinions publiques à Saute-Bas.

— Deux opinions publiques ?

— Sans doute ! l'horizontale et la verticale.

— Voilà une fertilité d'esprit et de pensées que j'aurais crue tout à fait impraticable.

Le commodore et le brigadier éclatèrent de rire, et cela à mon propre visage.

— En vérité, sir John, mon cher sir John ! vous êtes bien la plus étrange créature du monde, s'écria le juge d'une voix étouffée par le rire et se tenant les côtes, de me faire de semblables questions ! Je vois que je ne me suis pas bien fait comprendre. J'ai commencé par vous dire, mon bon sir John, que nous marchions par dualités en imitation de la nature, et que, bien que nos grandes démarcations politiques soient tirées dans un sens stationnaire, elles tournent en réalité sur elles-mêmes. Or, comme rien n'est stationnaire à Saute-Bas,

ces deux grandes lignes se meuvent également dans le même principe, et changent périodiquement de place, la verticale prenant la place de l'horizontale, et vice versa. Les individus qui se tiennent respectivement à leur place sur la ligne changent évidemment de manière de voir en même temps que leur ligne change de place. Néanmoins ces grandes révolutions sont lentes et imperceptibles pour ceux qui les subissent, comme le sont les évolutions de notre planète pour ses habitants.

— Et les circonvolutions des patriotes dont le juge vient de vous entretenir, ajouta le brigadier, sont à peu près comme les mouvements excentriques des comètes, qui embellissent le système solaire sans le déranger par leurs courses incertaines.

— Dites-moi, monsieur, puisque vous tirez vos places, en avez-vous autant qu'il y a de citoyens ?

— Certainement. Nos places sont divisées en internes et externes. Ceux qui longent la ligne la plus populaire occupent les premières, les seules places dignes d'être possédées. Comme nous prenons le plus grand soin de diviser la communauté également par moitié...

— Pardon si je vous interromps, mais

comment entendez-vous cette division ?

— Un nombre limité d'individus arrivant seul à la marque, nous rangeons ceux qui ne réussissent pas parmi les impuissants, et lorsqu'ils sont restés quelque temps à nos crochets, ils vont se ranger d'eux-mêmes sur l'autre ligne, puisqu'il vaut mieux être le premier dans son village que le second dans Rome. Nous entretenons ainsi dans l'État une sorte d'équilibre indispensable au maintien de la liberté. La minorité occupe les places extérieures, et toutes celles intérieures sont laissées à la majorité. Vient ensuite une autre subdivision des places, formée par les places honoraires et les emplois lucratifs. Les honoraires, ou environ les neuf dixièmes des places intérieures, sont partagées avec la plus grande impartialité par la masse de ceux qui ont sauté sur la partie la plus épaisse de la ligne et qui se contentent de la gloire que leur a procurée leur adresse. Les noms des autres sont mis dans les roues pour être tirés aux emplois, d'après le système de rotation.

— Et les patriotes sont-ils compris dans ce tohubohu ?

— Non pas ! En récompense de leurs vertus, ils ont pour eux une petite roue dont tous les noms qu'elle renferme désignent

un emploi.

J'aurais volontiers continué la conversation ; qui répandait des flots de lumière sur mon éducation politique ; mais une sorte de valet de pied entra dans la chambre, portant un paquet de dépêches attaché à l'extrémité de sa queue. Il nous montra son derrière, et nous présenta son paquet avec tout le respect qui nous était dû, et se retira. Il y avait trois missives, adressées :

À Son Altesse Royale Bob, prince de Galles ; etc., etc.

Au lord amiral Poke, etc., etc,

À maître Goldencalf, bachelier, etc., etc.

Avec la permission de mes convives, j'ouvris le paquet qui m'était adressé, et qui contenait ce qui suit :

« L'honorable comte de Chatterino, lord chambellan auprès de Sa Majesté, informe maître John Goldencalf, bachelier, qu'il lui est ordonné d'assister à la royale réception, où la cérémonie nuptiale aura lieu entre le comte de Chatterino et lady Chatterina, première dame d'honneur de Sa Majesté la reine.

« N.B. Les gentilshommes seront en grand costume. »

Je fis part de cette invitation au juge, il avait déjà connaissance de la cérémonie à laquelle il était invité d'assister dans son caractère officiel. Je lui demandai comme faveur particulière, l'Angleterre n'ayant pas de représentant à Haut-Saut, de vouloir bien me présenter, en la qualité de ministre étranger. L'envoyé ne fit aucune objection et répondit à mes questions sur le cérémonial exigible, que pour tout costume il était indispensable de se munir d'un apanage postiche ou réel dans la région dorsale. Nous nous séparâmes avec la promesse de nous retrouver pour accompagner les maîtres des cérémonies à l'heure indiquée pour la cérémonie.

Le dîner péchait par la quantité et non par la qualité.

Chapitre XVIII.

La cour. — Ses costumes. — Caractères principaux. — Justice et honneur envisagés sous différents aspects.

Le capitaine Poke, ayant reçu comme moi une invitation de se présenter à la cour, daigna me venir prendre, et assister à ma toilette.

Elle était à peine terminée, que l'envoyé extraordinaire du Saute-Bas entra, en compagnie de son ami le brigadier Sens-Commun. La toilette du premier était d'une excentricité remarquable. Sa queue, bien qu'elle fût réduite à six pouces de long, en conformité des lois et des opinions de son pays, avait été crêpée et déployée en éventail, comme le plus beau plumeau de cheminée : Cette rare élégance chez l'ambassadeur était rendue plus remarquable encore par la simplicité de l'ornement du brigadier, qu'il avait réduit à un

état presque invisible. Je crus devoir dans son intérêt, lui exprimer mes doutes que l'on voulût bien l'admettre à la cour dans un pareil costume ; mais il fit claquer ses doigts l'un contre l'autre. Il portait, me dit-il, l'uniforme de son grade, et il ferait bon de voir qu'un chambellan vint le questionner sur l'état de sa garde-robe. Comme en définitive cette affaire ne me regardait pas, je m'abstins d'en dire davantage, et nous nous dirigeâmes vers la cour du palais.

Je ne m'arrêterai pas à détailler les parades des soldats, les fanfares et concerts, la foule de valets et de pages que nous rencontrions sur notre chemin ; mais pénétrant d'un seul bond dans l'antichambre, nous y trouvâmes rassemblés tous les courtisans avides des faveurs royales. Le juge, ami du peuple, privilégié dans son caractère d'ambassadeur étranger, nous ayant fait monter par un escalier particulier, nous nous trouvions placés les plus proches des grande entrées des appartements royaux. Tous les membres du corps diplomatique étaient présents. Malgré son caractère de représentant d'une très grande nation, comme il l'affirmait lui-même, l'ami du peuple ne me parut pas être accueilli par une chaleureuse réception, surtout de la part des courtisans du

Haut-Saut, qui, dans leur outrecuidance, semblaient regarder en pitié les privilèges du juge.

Bob paraissait avoir la conscience de ses avantages, et se cambrait comme un paon qui déploie les richesses de sa queue.

Il ne faut pas que le lecteur s'imagine que la cour du Haut-Saut, dans l'accueil qu'elle faisait au prince supposé, rendit hommage à la Grande-Bretagne. Les témoignages de respect s'adressaient à l'espèce et nullement à l'individu.

L'étiquette de la cour du Haut-Saut diffère dans ses règles de l'étiquette des autres cours des régions monikines. Jamais le roi et sa royale épouse ne se montrent en public. Dans la présente occasion, deux trônes, placés aux deux extrémités opposées du salon, étaient hermétiquement fermés sur le devant par d'épais rideaux de damas cramoisi, et impénétrables à l'œil. Un chambellan et une dame d'honneur, assis sur des tabourets au pied de chaque trône, exerçaient les fonctions de l'illustre couple, et répondaient pour lui à tous les discours. Je n'eus donc pas l'honneur de voir en face Leurs Majestés monikines, toutes les cérémonies du jour ayant été effectuées par députation.

Le roi n'étant que le représentant passif d'un principe, tout le pouvoir appartient à l'aîné de ses cousins germains, et tout entretien avec lui ne pourrait assumer qu'un caractère sentimental et désintéressé. Comme chef de l'Église, tous les évêques et le clergé s'agenouillent devant son trône et prient. Ses magistrats en feraient autant ; mais, comme ils ignorent l'Évangile, et qu'ils ne prient jamais, je supposai qu'ils imploraient de la clémence royale des places meilleures que celles qu'ils occupaient. Les officiers de terre et de mer s'avancèrent ensuite pour baiser la patte impériale ; les autorités civiles eurent leur tour, et enfin nous nous avançâmes pour être présentés.

— J'ai l'honneur d'introduire auprès de Sa Majesté le lord haut amiral de la Grande-Bretagne, dit le juge, ami du peuple, qui avait renoncé en notre faveur à ses privilèges.

— Je suis heureux de vous voir à ma cour, amiral Poke, répliqua poliment le roi dénotant le tact du haut rang par cette manière d'accueillir par son nom de famille mon ami Noé, qui en demeura stupéfait.

— Roi !

— Vous alliez dire... ? s'informa gracieu-

sement Sa Majesté, qui ne comprenait pas l'interjection.

— Je n'ai pu retenir ma surprise devant une mémoire si prodigieuse, sire ; mémoire qui vous permet de vous rappeler un nom avant de l'avoir jamais entendu.

Une grande agitation se manifesta dans le cercle des courtisans.

Le capitaine venait, sans s'en douter, d'enfreindre deux des règles les plus importantes de l'étiquette. Il avait exprimé un vulgaire et grossier étonnement dans la royale présence, et il avait donné à entendre que Sa Majesté était douée du don de la mémoire, propriété d'esprit qu'il eût été dangereux de confier à d'autre qu'au ministre responsable, et qu'en accusant le roi d'en être possédé, on commettait un crime de haute trahison.

M. Poke, lorsqu'on lui eut expliqué l'erreur qu'il avait commise, manifesta un sincère repentir. L'affaire fut donc ajournée jusqu'à ce que l'on eût consulté les juges sur l'opportunité d'accepter la caution ; que j'offris spontanément pour venir en aide à mon vieux marin. Cette légère interruption ainsi arrangée, les réceptions continuèrent.

Noé fut conduit devant la reine, qui se montra disposée à ne pas prendre en mau-

vaise part l'offense faite à son royal époux, et qui lui fit un gracieux accueil.

— S'il plaît à Votre Majesté, j'aurai l'honneur de présenter à sa royale attention lord Noé Poke, grand amiral d'un pays lointain et fort peu connu, dit le héraut d'armes de la soirée ; car le juge, ami du peuple, craignant de compromettre la tranquillité de Saute-Bas, avait décliné l'honneur de cette seconde présentation.

— Lord Poke est un compatriote de notre royal cousin, le prince Bob ! fit observer la reine de l'air le plus aimable du monde.

— Non, non, madame ! Objecta brusquement le marin ; votre cousin Bob n'est nullement mon cousin ; et s'il était convenable que Votre Majesté fût douée d'une mémoire, d'un caprice ou de toute autre faculté de ce genre, je vous demanderais la faveur de lui faire administrer une bonne volée de coups de canne.

La Majesté du Haut-Saut se montra stupéfaite par procuration !

Il parait que Noé cette fois était tombé dans une erreur plus grossière qu'à l'égard de Sa Majesté le roi. La reine, selon la loi du Haut-Saut, n'est pas une femme en tutelle, elle peut suivre et poursuivre en son

propre nom ; gouverner ses propriété particulières sans l'intervention de curateurs. On lui suppose de la mémoire, une volonté, des caprices ou toute autre chose de cette nature intellectuelle excepté le royal plaisir, auquel elle n'a pas de droit. Pour elle, l'aîné des cousins du roi est une lettre morte ; car il ne possède pas plus de contrôle sur la conscience et les actions de la reine que sur celles d'une marchande de pommes. Enfin, Sa Majesté est tout autant maîtresse de ses actions qu'aucune autre femme de son royaume. Noé avait donc innocemment, je le suppose, mais très sérieusement, blessé toutes les susceptibilités qui sont l'apanage des personnes situées dans une condition élevée de l'état social. La tolérance ne pouvait s'étendre aussi loin, comme j'en pus juger par les sombres regards de la foule des courtisans, et le crime exigeait une répression immédiate. On mit, sur-le-champ le capitaine en état d'arrestation, et on le conduisit sous escorte dans une pièce voisine, où j'eus toutes les peines du monde à obtenir d'être introduit auprès de lui.

Selon une loi contemporaine de la monarchie dans le Haut-Saut, quiconque offense la reine dans une réception publique est condamné à perdre la tête ; et qui-

conque commet un semblable crime de lèse-majesté à l'égard du roi, l'offense étant considérée plus haineuse et vindicative, le coupable est condamné à avoir la queue tranchée. Dans le cas du premier châtiment, on enterre invariablement le coupable, et il subit le cours ordinaire de la régénération et de la résurrection monikines. Mais dans le dernier cas, on pense qu'il est perdu à jamais pour la raison, et il est relégué dans la catégorie des animaux rétrogrades. Son esprit diminue, et son corps augmente sensiblement en volume ; le cerveau, faute de développement, reprend le cours ascensionnel de la sève ; le front et la boîte cervicale se dilatent de nouveau, les bosses phrénologiques reparaissent, et enfin, après avoir descendu progressivement les échelons de l'intelligence, il redevient une masse informe de matière grossière et insensible. Telle est du moins la théorie de ce châtiment.

Par une autre loi plus vieille que la monarchie, quiconque commet une offense dans le palais du roi peut être condamné par le procédé le plus expéditif, les pages du roi s'érigeant en juges, et faisant exécuter la sentence sans aucun délai.

Noé se trouvait donc réduit à cette cruelle alternative par une simple indiscré-

tion, et il est probable que, sans mon intervention, la justice du pays l'eût fait décapiter aux deux extrémités pour obéir à l'étiquette, qui défend, en pareille occurrence, que l'un ou l'autre du roi ou de la reine ait le pas l'un sur l'autre.

J'alléguai pour la défense de mon client son ignorance des us et coutumes de la société du Haut-Saut, et même de tout autre pays, excepté Sturminton, Je soutins que le coupable était indigne de leur royale attention, qu'il n'était pas même grand amiral, mais un simple et misérable matelot. J'introduisis à propos quelques allusions sur la nécessité de maintenir les bonnes relations qui pouvaient exister entre les Monikins et les pêcheurs qui croisaient dans les parages ne leur région. Je m'efforçai de persuader aux juges que Noé n'avait jamais eu l'intention d'offenser le roi ou sa royale épouse ; qu'il leur était donc encore loisible de pardonner. Puis je citai les lignes célèbres de Shakespeare sur la miséricorde et le pardon, m'en rapportant à la solidité de leur jugement pour le reste.

Je me fusse passablement tiré de ma plaidoirie, et j'aurais obtenu la mise en liberté immédiate de mon client, sans l'avocat général du Haut-Saut, que la curiosité avait attiré dans la salle du trône. Quoiqu'il

n'eût rien à dire sur le mérite de mes arguments, il en contesta les propriétés. L'un était trop long, l'autre trop court ; celui-ci trop haut, celui-là trop bas ; un cinquième trop large et un sixième trop étroit. En somme, il n'y eut pas une seule figure de mon plaidoyer qu'il ne battit en brèche, sans toutefois chercher à en discuter une seule au point de vue de profondeur.

Les affaires du pauvre Noé commençaient à s'embrouiller, lorsqu'un page vint en sautant annoncer que le mariage était sur le point de s'accomplir, et que si ses camarades avaient le désir d'y assister, ils eussent à expédier promptement le prisonnier. Le proverbe dit que plus d'un homme fut pendu parce que le juge voulait aller dîner ; mais, dans l'instance, on épargna M. Poke, afin que ses juges ne fussent pas privés d'un spectacle intéressant. Je donnai mon bon pour cinquante mille promesses que le prisonnier s'engageait à comparaître le lendemain matin devant ses juges, et nous nous empressâmes tous de nous rendre dans le salon de réception.

Quiconque a eu l'occasion de fréquenter les cours européennes ne doit pas ignorer que les questions de vie et de mort ne sont pas assez importantes pour déranger

les lois de l'étiquette. Là, tout est routine et convenance, et rien ne semblerait plus vulgaire que de paraître doué de la moindre sympathie humaine. Malgré l'état avancé de la, civilisation chez les Monikins, leurs sympathies me parurent aussi obtuses que chez les hommes. La jurisprudences du pays repousse, comme une chose monstrueuse, toute intervention du roi dans les effets de la justice, bien qu'elle soit administrée en son nom.

Comme une conséquence de ces distinctions subtiles, qui exigent pour être comprises un certain degré avancé dans la civilisation, le roi et la reine nous accueillirent exactement de même que lors de notre première introduction. Ils eurent avec Noé une longue conversation sur l'affrètement des navires d'une façon aussi amicale que s'il eût été au mieux avec la famille royale. Ce sang-froid moral n'est que le résultat d'une haute puissance de l'esprit sur les actes de la vie.

Il était temps que je fusse présenté moi-même. Le juge, ami de l'homme, qui avait été témoin de la situation critique de Noé, sans en éprouver le moindre souci, me renouvela très poliment l'offre de ses services. Je m'avançai au pied du trône, et j'attendis qu'il voulût bien me présenter.

— Sire, permettez-moi de vous présenter un caractère très éminent parmi les hommes, un bachelier ès sciences, du nom de Goldencalf, dit humblement l'envoyé s'inclinant devant Sa Majesté.

— Qu'il soit le bienvenu à ma cour, dit le roi par procuration.

Dites-moi, monsieur l'Ami-du-Peuple, n'est-ce pas là un des êtres humains récemment arrivés dans notre royaume, et qui ont déployé tant d'habileté à faire rentrer ici Chatterino et son gouverneur ?

— C'est bien cela, plaise à Votre Majesté ; et un véritable service qu'il leur a rendu, lui et les siens.

— Ceci me rappelle un devoir. Faites appeler mon cousin.

J'eus une lueur d'espérance, et je, commençais d'ajouter foi à cette maxime, que la justice, quelquefois lente, finit toujours par arriver. Je vis aussi pour la première fois l'aîné des cousins du roi, qui s'approcha de lui sur sa demande. Je remarquai que, tandis qu'il avait l'air d'écouter avec la plus profonde attention les instructions du roi du Haut-Saut, il dictait à ce potentat tout ce qu'il devait faire. La conférence terminée, le représentant de Sa Majesté parla en son nom, et de manière à être entendu

de tous ceux qui l'entouraient.

— Reasono a fait une excellente chose en nous apportant ici ces spécimens de la famille humaine. Sans son habileté, j'aurais pu mourir sans savoir que les hommes fussent doués d'aussi belles queues. (C'est ainsi que les rois ne peuvent jamais connaître qu'une partie de la vérité.) Je me demande si la reine l'a jamais su... Saviez-vous, ma chère Augusta, que les hommes possédassent des queues ?

— Notre éloignement des affaires de l'État nous donne à nous autres femelles de meilleures occasions qu'à Votre Majesté d'apprécier ces sortes de choses, répliqua la royale épouse par l'organe de sa dame d'honneur.

— Je suis peut-être bien ignorant... Et notre cousin pense qu'il serait bien de faire quelque chose pour ces braves gens, afin d'engager leur roi à venir un jour nous rendre visite.

Une exclamation de plaisir circula parmi les dames, qui déclarèrent que ce serait très amusant de voir un roi des hommes.

— Bien, bien ! ajouta le bon singe de monarque ; le ciel seul sait ce qui peut arriver ; car j'ai vu d'étranges choses dans ma vie. Car, bien que nous devions le plaisir de

leur visite au docteur Reasono... qui, je suis bien aise de vous le dire, vient d'être nommé B. L. A. G, U. E. U. R., il reconnaît toutefois que, pour leur habileté, nos marins ne se trouvant pas à portée d'approcher d'eux, il eût été impossible de franchir les glaciers. Je voudrais savoir quel est le plus instruit et le plus utile de leur équipage.

La reine, qui comme son royal époux pensait et parlait par procuration, voulut entendre l'opinion du prince Bob.

— Son rang lui donne sans doute ce droit ; car s'ils sont hommes, ils pourraient bien être doués comme nous de sentiments monikins.

La question fut soumise à Bob, qui se prépara à donner son opinion sur nom avec la gravité d'un sage qui n'a fait que cela toute sa vie. On dit que les hommes se familiarisent aisément avec la fortune, et que, tandis que celui qui est tombé jette en arrière des regards de regret, celui qui s'est élevé dans l'échelle sociale ne veut absolument voir autre chose que l'horizon du présent : c'est ainsi qu'il en fut de notre principicule Bob.

— Cet individu, dit le drôle en me désignant du doigt, est, ma foi, un assez bon

diable ; mais ce n'est pas l'homme que désire Votre Majesté. Il y a aussi le grand amiral ; mais... (Les nombreux coups de pied arrivèrent en foule à la mémoire de Bob.) Mais vous désirez savoir lequel, parmi les sujets de mon père, a été le plus habile à conduire le navire à Haut-Saut ?

— C'est précisément ce que nous vous demandons.

Bob désignant le coq du bord, qui l'avait assisté en qualité de porte-queue :

— Cet homme, le voici. Il nous a tous nourris ; et sans nourriture abondante et saine, rien n'eût pu s'accomplir.

Le petit gredin fut récompensé de son impudence par la foule présente à l'assemblée. Sa distinction était des plus habiles ; elle indiquait une profonde sagesse et une juste connaissance des bases fondamentales de la société. Enfin, il était certain que l'Angleterre serait un heureux pays lorsque ce jeune homme en occuperait le trône ? Cependant on donna l'ordre au coq de s'avancer et de s'agenouiller au pied du trône devant Sa Majesté.

— Comment vous appelez-vous ? demanda le lord chambellan, qui cette fois parlait pour lui-même.

— Jack Coppers, Votre Honneur.

Le lord chambellan adressa quelques mots à Sa Majesté, laquelle se tournant par procuration le dos précisément en face de Jack, lui donna l'accolade avec sa queue, et lui ordonna de se relever.

Je m'indignais en moi-même de cet acte de grossière injustice, lorsque je me sentis tirer à l'écart, et je reconnus la voix du brigadier Sens-Commun.

— Vous pensez, n'est-ce pas, que les honneurs se répandent sur ceux qui ne les ont nullement mérités ; que les paroles de votre prince couronné ont plus d'éclat que de vérité, plus de malice que d'honnêteté. Vous pensez que la cour prononce d'après de faux principes, et agit par impulsion plutôt que par raisonnement ; que le roi a consulté sa fantaisie en affectant de rendre justice ; que les courtisans ont rendu hommage à leur maître en affectant de rendre hommage au mérite, et que rien, dans cette vie, n'est pur ou dégagé de mensonge, d'égoïsme ou de vanité. Hélas ! ce n'est que trop souvent le cas chez nous autres Monikins, je dois en convenir. Sans doute que parmi vous autres hommes, vous vous arrangez beaucoup plus habilement et avec plus d'intelligence.

Chapitre XIX.

Un fiancé et sa fiancée. — Questions célestes. — Diplomatie comprise.

J'avais déjà remarqué que le brigadier Sens-Commun était digne de son nom, et qu'il se montrait supérieur aux sentiments étroits qui font des ennemis entre les espèces ; je lui demandai donc la permission de cultiver sa connaissance, le priant de me communiquer les observations qui dans sa sagesse et par l'expérience qu'il avait acquise dans les voyages, se présenteraient à son esprit. Le brigadier parut flatté de cette déférence à son égard, et nous commençâmes ensemble notre promenade d'observations dans la grande salle de réception.

Cette savante dissertation fut interrompue par l'apparition du marié et de la mariée qui entrèrent par des portes différentes. La charmante Chatterina s'avança

dans sa chaste modestie, accompagnée par une suite nombreuse des plus nobles vierges du pays, baissant toutes les yeux pour les laisser fixés sur les pieds de la reine, conformément à l'étiquette commandée par un ancien décret du pays. De l'autre côté, lord Chatterino, assisté par le fat surnommé Haute-Queue, et autres singes de son espèce, se dirigea vers l'autel d'un air satisfait. Les parties prirent les places qui leur étaient assignées par le cérémonial, et le prélat commença.

La cérémonie du mariage, selon le rite établi de l'église du Haut-Saut, est très solennelle et très imposante. L'époux doit jurer qu'il aime sa femme et rien que sa femme ; qu'il n'a été influencé dans son choix ni par sa fortune ni par sa beauté, mais par les mérites de son esprit ; qu'il s'imposera désormais l'obligation de n'en pas aimer d'autre sous aucune considération. La mariée, de son côté, prend le ciel et la terre à témoin qu'elle obéira à tout ce que son époux exigera d'elle ; qu'elle sera sa seule et unique femme, son esclave, ses délices ; qu'elle est parfaitement sûre qu'aucun autre. Monikin ne pourrait la rendre heureuse. Lorsque ces protestations, serments et engagement eurent été dûment enregistrés, l'archidiacre unit ensemble l'heureux couple en les enlaçant de

sa queue épiscopale ; et ils furent alors déclarés Monikin et Monikine. Je passe par-dessus les félicitations et compliments de condoléances adressés dans toutes les règles pour raconter une conversation que j'eus avec le brigadier.

— Comment se fait-il, lui demandai-je lorsque l'archidiacre eut fini, que j'ai vu un certificat constatant la convenance de cette union, mais pour des considérations tout à fait différentes de celles mentionnées dans le cours de la cérémonie ?

— Ce certificat n'avait aucun rapport avec le mariage.

— Mais cette cérémonie repousse toutes les considérations énumérées dans le certificat.

— Le mariage n'a aucun rapport avec le certificat.

— C'est ce qu'il me semble, et pourtant tous deux se rapportent au même engagement solennel.

— À vous dire vrai, sir John Goldencalf, nous autres Monikins du Haut ou Bas Saut, nous avons deux principes gouvernants dans tout ce que nous faisons ou disons ; ils se divisent en théorie et pratique ; — moral et immoral ne seraient pas éloignés de la vérité. Nous contrôlons nos intérêts

par le premier principe, tandis que nous subissons le joug du second. Il y a peut-être une sorte d'inconséquence dans cet arrangement ; mais nos savants disent qu'il fonctionne parfaitement bien. Sans doute que chez vous autres hommes de semblables contradictions n'existent pas.

Je m'avançai pour rendre mes devoirs à la comtesse de Chatterina, qui s'appuyait sur la comtesse douairière, dame de la plus haute dignité de maintien et d'élégance. Aussitôt qu'elle m'eut aperçu, la charmante mariée quitta son air de modestie emprunté pour la circonstance, pour me sourire gracieusement ; et se tournant vers sa mère, elle me désigna comme un homme de sa connaissance. L'affable douairière me fit le plus gracieux accueil, s'informant si j'avais suffisamment de bonnes choses à manger, si je n'étais pas étonné de la multitude de choses étranges que je rencontrais dans le Haut-Saut, ajoutant que j'avais de grandes obligations à son fils de ce qu'il avait consenti à m'amener avec lui, et m'invitant à aller la voir un de ces beaux matins.

Je m'inclinai en signe de remerciement, et j'allai rejoindre le brigadier, afin d'obtenir d'être présenté à l'archidiacre. Mais avant d'aborder les détails de mon entre-

vue avec ce pieux prélat, j'ajouterai que ce fut la dernière fois que je vis quelqu'un de la famille des Chatterini, et qu'ils s'éloignèrent aussitôt après la cérémonie. J'appris néanmoins, un mois après leur mariage, et lorsque je fus sur le point de quitter le pays, que le noble couple vivait séparément à la suite de quelque discussion provenant d'incompatibilité d'humeur, — ou d'un jeune officier aux gardes ! — je n'ai pu savoir laquelle des deux causes. Mais comme les fortunes se convenaient parfaitement, en somme l'union était aussi heureuse qu'on eût dû s'y attendre.

L'archidiacre m'accueillit avec bienveillance, et notre conversation roula naturellement sur la comparaison des systèmes religieux de la Grande-Bretagne et du Haut-Saut. Il fut enchanté d'apprendre que nous avions une religion nationale, et lorsque je lui eus appris que nous aussi nous possédions une hiérarchie dans l'Église :

— Nous nous rencontrerons un jour dans le ciel ! s'écria-t-il avec une sainte joie ; hommes ou Monikins, la différence est insignifiante, après tout. Nous nous retrouverons là-haut, et dans les régions les plus élevées.

Le lecteur supposera que je dus être fier de cette distinction. Aller au ciel en compagnie de l'archidiacre du Haut-Saut, c'était là une haute faveur ; mais il y avait de quoi renverser toute la philosophie d'un étranger de se voir accueilli par lui à la cour même de son pays. Je redoutais pendant notre entretien qu'il ne descendît aux distinctions particulières, et qu'il ne trouvât quelque point essentiel de différence qui restreignît son admiration naissante. S'il m'eût demandé, par exemple, combien de queues portaient nos évêques, j'eusse été bien embarrassé de lui répondre. Mais le vénérable prélat me donna sa bénédiction, m'invita d'aller le voir à son palais avant mon départ, et me quitta brusquement pour aller signer, me dit-il, une sentence d'excommunication contre un presbytérien dissident qui avait troublé l'harmonie de l'Église en cherchant à y introduire un schisme qu'il appelait piété.

Je repris la conversation sur ce sujet avec le brigadier. Il m'apprit que le monde monikin était divisé en deux parties, le vieux monde et le nouveau. Le dernier était resté longtemps inhabité ; mais depuis plusieurs générations certains Monikins, se trouvant trop bons pour continuer à vivre dans l'ancien monde, avaient émigré ensemble pour fonder un établisse-

ment dans le nouveau.

Ce fut ainsi, du moins, que le brigadier admit le récit de cette affaire, les habitants du vieux monde soutenant, au contraire, qu'ils avaient peuplé les nouvelles contrées de gens qu'ils ne pouvaient plus garder chez eux. Le brigadier n'attachait que peu d.'importance à cette différence. Le Haut-Saut n'était pas l'unique contrée qui briguât un droit d'ancienneté, il y avait encore Saute-en-l'Air et Saute-en-Bas Saute-Pardessus et Saute-à-Travers, Saut-Long et Saut-Court, Saute-Autour et Saute-Dessous ; chacune de ces contrées ayant un établissement religieux, à l'exception de Saute-Bas, qui, fondé sur un nouveau principe social, n'en avait pas. Le brigadier pensait pour sa part que les deux systèmes n'avaient d'autre conséquence que l'un, réputé pour posséder de nombreux établissements, n'avait que peu de religion, tandis que l'autre, qui n'en possédait pas, n'en était que plus religieux.

Peu de temps après, nous reçûmes notre congé du roi et de la reine. Nous traversâmes la foule, Noé et moi, sans être insultés, et nous nous séparâmes dans la cour du palais, lui pour aller se coucher et songer au procès du lendemain, et moi pour rentrer à mon hôtel avec le juge ami du

peuple et le brigadier, qui m'avaient invité à achever la soirée par un souper. Je demeurai à causer avec ce dernier, tandis que le premier envoyait à son gouvernement une dépêche dans laquelle il rendait compte des événements de la soirée.

Le brigadier se montrait assez caustique dans ses commentaires sur les incidents de la salle du trône. Républicain lui-même, il aimait de temps en temps critiquer la noblesse et la royauté ; mais je dois rendre justice au bon sens et à la droiture de ce respectable Monikin en déclarant qu'il était supérieur à cette hostilité vulgaire qui distingue assez volontiers ceux de son parti, et qui n'est fondée que sur ce principe égoïste, qu'ils ne peuvent eux-mêmes devenir nobles ou rois. Tandis que nous causions agréablement et à notre aise, le juge ami du peuple vint nous retrouver ses dépêches ouvertes à la main. À ma grande surprise, il en lut à haute voix le contenu.

— Je pensais, lui dis-je, que les communications diplomatiques étaient sacrées.

— Quelquefois, mais dans cette circonstance il serait inutile d'affecter le mystère pour deux raisons, la première parce qu'ayant été obligé d'employer un écrivain du Haut-Saut pour copier la sienne, la dé-

pêche est déjà connue dans toute la ville ; la seconde parce que son gouvernement la ferait imprimer dès qu'il l'aurait reçue. Pour ma part, j'aime assez publier mes propres œuvres.

Je ne crus pas indiscret de demander la permission de copier la missive, et cette faveur m'ayant été accordée, je la transcris ici pour l'enseignement des diplomates en herbe :

« Monsieur,

« Le soussigné, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, de l'union confédérée du Nord-Ouest Saute-Bas, a l'honneur d'informer le secrétaire d'État que nos intérêts dans cette partie de la Terre sont en général dans une situation prospère, notre caractère national croît de jour en jour en élévation, nos droits sont de plus en plus respectés et notre pavillon blanchit toutes les mers. Après ce compte rendu satisfaisant de nos intérêts généraux, je me hâte de vous communiquer les intéressants détails ci-après.

« Le traité entre notre bien-aimée confédération du Nord-Ouest et la royauté du Haut-Saut a été violé dans tous ses articles ; dix-neuf matelots de Saute-Bas ont été violemment transportés sur un vais-

seau de guerre de Saute-à-Travers ; le roi de Saute-en-l'Air nous a fait une démonstration très peu équivoque avec la partie la plus inconvenante de sa personne, et le roi de Saute-Dessus a fait saisir et vendre sept de nos vaisseaux, pour en distribuer le produit parmi ses maîtresses. Je vous félicite, monsieur, de cet état satisfaisant de nos relations étrangères ; état que l'on ne saurait attribuer qu'à la glorieuse constitution dont nous sommes les très humbles serviteurs, et à la juste terreur qu'inspire aux autres nations le nom si redouté de Saute-Bas.

« Le roi vient de tenir une cour d'État dans laquelle j'ai pris soin que l'honneur de notre république bien-aimée fût honoré selon ses mérites. Ma caudale était de trois pouces au moins plus longue que celle du représentant de Saute-en-l'Air, le ministre le plus favorisé de ce côté, et j'ai le plaisir d'ajouter que Sa Majesté la reine a daigné m'adresser un de ses plus gracieux sourires. Il ne peut exister le moindre doute sur la sincérité de ce sourire, car si dernièrement la reine a laissé échapper quelques paroles inconvenantes sur notre bien-aimé pays, ce serait dépasser les règles courtoises de la diplomatie que d'oser mettre en doute ses intentions et son sourire, En vérité, monsieur, dans toutes les récep-

tions ; petits levers ou grands levers, j'ai reçu les sourires les plus engageants, non-seulement du roi, mais de tous ses ministres et de son premier cousin en particulier, et je me plais à croire qu'il en résultera le meilleur effet pour la solution du différend entre notre bien-aimée contrée et le royaume de Haut-Saut. S'ils consentaient seulement aujourd'hui à nous rendre justice dans cette importante affaire de longue durée et si longtemps négligée, pour laquelle nous demandons réparation depuis soixante-douze ans, je dirais que nos relations sont sur le meilleur pied possible.

« Monsieur, je vous fais mes compliments sur le profond respect avec lequel le nom de Saute-Bas se voit traité dans les coins les plus reculés du globe, et sur l'influence salutaire que cette heureuse circonstance est susceptible d'exercer sur nos intérêts les plus importants.

« Je n'entrevois pas la possibilité d'effectuer l'objet principal de ma mission ; mais on peut attacher une importance diplomatique à la sincérité des sourires du roi et de la reine et de toute la famille royale.

« Dans une dernière conversation que j'eus avec Sa Majesté, elle a daigné s'informer avec une bienveillante sollicitude de la

santé du grand sachem (c'est le titre du chef du gouvernement de Saute-Bas) ; elle a ajouté que notre développement et notre prospérité étaient la honte de toutes les autres nations, et que nous pouvions compter en toutes occasions sur son profond respect et son amitié perpétuelle. Enfin, monsieur, toutes les nations, de près comme de loin, recherchent notre alliance, sont désireuses d'ouvrir avec nous de nouvelles relations commerciales, et d'entretenir à notre égard le plus profond respect et l'estime la plus inviolable. Vous pouvez dire au grand sachem que ce sentiment universel, s'accroît d'une manière surprenante sous son administration, et qu'il a au moins quadruplé pendant le cours de ma mission. Si le Haut-Saut voulait seulement respecter ses traités, Saute-à-Travers s'abstenir de prendre nos matelots, Saute-en-l'Air avoir plus de déférence pour les usages de la bonne société, et le roi de Saute-Dessus ne plus s'emparer de nos navires pour subvenir aux dépenses de ses maîtresses, nos relations étrangères seraient dépourvues du plus petit nuage. Telles qu'elles sont, néanmoins, je les trouve en meilleur état que je n'aurais osé l'espérer, et vous pouvez être diplomatiquement assuré d'une chose, c'est que nous sommes

unanimement respectés, et que le nom de Saute-Bas n'est jamais prononcé sans que toute la société présente se lève et remue la queue en signe d'hommage et de vénération.

« Signé : Judas, ami du peuple.

« P. S. (personnel). Cher monsieur, si vous publiez cette dépêche, effacez l'endroit où les difficultés sont répétées. Je vous prie de veiller à ce que mon nom soit joint à celui des autres patriotes, contre la rotation périodique de la petite roue. Je serai bientôt obligé de rentrer au pays, ayant épuisé toutes mes ressources. En vérité, la dépense pour l'entretien d'une queue diplomatique est ruineuse, au point que nos missions ne sauraient excéder une semaine.

« Je conseillerais surtout que le message s'étendît sur le sujet de la haute situation du caractère de Saute-Bas dans les cours étrangères ; car, s'il faut être franc avec vous, les faits exigent que nous répétions souvent cette supposition. »

Après la lecture de cette lettre, la conversation, se reporta sur la religion. Le brigadier nous expliqua que la loi du Haut-Saut contenait d'étranges particularités, dont je n'avais jamais entendu parler

ailleurs. Un Monikin ne pouvait pas naître sans payer quelque chose à l'église. Coutume qui l'initiait de bonne heure à ses devoirs envers cette branche importante de la prospérité publique, et lorsqu'il mourait il laissait derrière lui un legs pour le curé, comme une sorte d'avertissement à ceux qui vivaient encore dans la chair de ne pas oublier leurs obligations. Ces intérêts sacrés étaient protégés avec tant de sévérité, que lorsqu'un Monikin refusait de se laisser épiler pour fournir à un nouveau manteau clérical ou épiscopal, on employait un nouveau moyen de le tondre, en lui appliquant sur la peau des baguettes de fer rouge, pour le contraindre à préférer l'opération du barbier.

Je fus indigné, je l'avoue, à la peinture du ce tableau, et je n'hésitai pas à stigmatiser ces coutumes.

— Votre indignation est très naturelle, sir John, et telle qu'un étranger puisse semblablement la ressentir, lorsqu'il a trouvé que la pitié, la charité, l'amour fraternel et la vertu, et par-dessus tout l'humilité, servent de masque à l'orgueil et à l'avarice, Mais il en est ainsi chez nous autres les Monikins ; sans doute que les hommes s'entendent mieux que nous sur tous ces points.

Elle tenait dans la main un manuscrit, qu'elle me rendit après l'avoir lu.

Chapitre XX.

Un cas très ordinaire, ou beaucoup de lois et très peu de justice. — Têtes et queues. — Des dangers auxquels sont exposées les unes et les autres.

Le lendemain matin, j'allai de bonne heure trouver Noé. Le pauvre diable, si l'on se souvient qu'il allait être jugé pour une affaire capitale, dans un pays étranger, sous des institutions nouvelles, et devant un jury d'une espèce différente, montrait un degré surprenant de courage. Toutefois l'amour de la vie vibrait en lui avec force, comme j'en pus juger par la manière dont il entama la conversation.

— Avez-vous observé d'où vient le vent ce matin, sir John, en venant ici ? demanda-t-il avec un vif intérêt.

— Il souffle une fraîche bise sud-ouest.

— Vent en mer ! Si l'on pouvait savoir où sont ces gredins de contre-amiraux et de capitaines ! Vous ne tenez probablement pas, capitaine, à payer ces cinquante mille promesses ?

— Mes reconnaissances ? pas le moins du monde, mon cher ami, si notre honneur n'y était engagé. Il n'y aurait vraiment pas de gloire pour le Walrus de mettre à la voile en laissant des comptes arriérés de son capitaine. Que dirait-on à Sturminton ? que dirait votre propre femme d'un acte si peu loyal ?

— Ma foi, à Sturminton, nous avons toujours bonne opinion de celui qui tire son épingle du jeu ; et je ne vois pas trop comment madame Poke viendrait à le savoir ; ou bien, si elle le savait, qu'elle pensât plus mal de son homme pour avoir voulu sauver sa vie.

— Écartez de votre esprit ces pensées Indignes de vous, et préparez-vous mieux à affronter le procès. Nous aurons au moins l'occasion de connaître la jurisprudence du Haut-Saut. Allons, vous êtes déjà habillé ; soyons exacts comme pour un duel.

Noé s'arma de courage, et résolut de se soumettre avec dignité. En passant sur la place, il s'arrêta à considérer la direction

des nuages, et je ne sais pas ce qu'il serait advenu s'il eût rencontré son équipage ; Heureusement pour toutes les réputations intéressées il n'en fut rien ; Le vieux loup de mer, chassant de sa physionomie tout vestige d'inquiétude, entra dans le palais de justice d'un pas ferme et en homme dont la conscience est libre. J'aurais dû dire préalablement que la procédure avait passé des juges, pour vider l'appel, à la haute cour criminelle du Haut-Saut.

Le brigadier Sens-Commun nous rejoignit à l'entrée, où nous fûmes entourés par une douzaine de graves et graisseux conseillers, qui s'offraient à prendre la défense de l'étranger sans exiger plus que les honoraires usités. Mais j'avais pris, du consentement de la cour, la résolution de défendre Noé moi-même, ayant le pressentiment que notre sûreté dépendait plus d'un appel aux rites hospitaliers du pays que de la défense légale que nous pouvions présenter. Comme le brigadier m'offrit volontairement de m'assister sans exiger de salaire, je ne crus pas devoir lui refuser cette satisfaction.

Je passerai rapidement sur les préliminaires du tirage au jury et de l'acte d'accusation, divisé en deux points distincts, le premier accusant Noé de s'être rendu cou-

pable d'un assaut, avec préméditation, sur la dignité du roi, avec cannes, poignards, mousquets, espingoles, fusils à vent et autres armes défendues ; *plus particulièrement avec la langue*, en ce qu'il avait accusé Sa Majesté en face d'avoir de la mémoire, etc., etc. ; le second point, répétant la formule du premier, chargeait l'honnête marin d'avoir insulté Sa Majesté la reine, au mépris des lois, de la morale et de la tranquillité du monde, en déclarant qu'elle était dépourvue de mémoire, etc., etc. Sur ces deux points, l'accusé se déclara *non coupable*.

Après avoir rempli les formalités d'usage, l'avocat général allait demander l'appel des témoins à la requête de la couronne, quand mon confrère Sens-Commun se leva et dit qu'il avait l'intention d'épargner à la cour un temps précieux en admettant les faits, se réservant de baser la défense sur la définition et l'application de la loi.

L'avocat général se leva au nom de la couronne.

Notre adversaire avait une tournure d'esprit à la fois philosophique et intelligente. Sa péroraison embrassa une claire et vigoureuse esquisse de la situation du monde antérieurement à la subdivision de

ses différents habitants en nations, tribus et clans, lorsqu'ils n'étaient que des hommes ou à l'état de chrysalides. Il déduisit de cette proposition les différentes gradations par lesquelles les hommes furent divisés en communautés, et soumis aux lois de la civilisation ou à l'état appelé société. Il toucha en passant à quelques phases des institutions humaines, descendant graduellement et consécutivement aux principes fondamentaux du pacte social, tels qu'ils existent parmi les Monikins.

Il démontra d'une manière victorieuse que la branche des royales immunités que le prisonnier avait osé attaquer était une partie intégrante de la conscience.

— Les attributs de la royauté, intimait ce sage avocat de la couronne, ne sauraient se comparer aux attributs du sujet. La plupart des intéressants privilèges des Monikins se trouvent concentrés dans la personne du roi. Le roi, dans le sens politique du mot, ne peut faire mal, de la son infaillibilité officielle. Il n'a donc pas besoin des facultés ordinaires de la condition monikine. De quel usage est le jugement ou la conscience à un fonctionnaire qui ne peut faillir ? En conséquence, la loi, afin de soulager les épaules de celui qui porte le far-

deau de l'État, en a confié la garde à un autre. Le premier cousin de Sa Majesté est le gardien de sa conscience, tout le monde sait cela dans le royaume du Haut-Saut. À quoi peut servir, je vous le demande, la mémoire à celui qui n'a pas de conscience ? Or, bien qu'il ne soit établi par aucune loi que le roi ne possède plus sa mémoire, il s'ensuit néanmoins, par implication indubitable et par construction légitime, que, n'ayant aucune occasion de posséder une telle faculté, la présomption légale veut qu'il en soit privé.

Cette distinction, simple, lucide, élaborée, quintessenciée, continua l'avocat général, prouve que l'abus des facultés obstruerait inutilement le cerveau de Sa Majesté d'une façon nuisible à l'État. Milords, le roi règne, mais ne gouverne pas, Voilà le principe fondamental de notre constitution, je dirai plus, voilà le palladium de nos libertés. Rien de plus facile, milords, que de régner dans le Haut-Saut. Il ne faut posséder que les droits de descendance légitime, assez de discernement pour comprendre cette distinction entre régner et gouverner, et une modération politique incapable d'ébranler l'équilibre de l'État. Gouverner est une chose toute différente. Sa Majesté est dispensée de gouverner, quoique ce soit sa personne même. La loi commune a

depuis longtemps décrété que le premier cousin de Sa Majesté serait le dépositaire de la conscience royale, et par implication logique et légale doué du jugement de Sa Majesté, de la raison et enfin de la mémoire royale.

Ceci, milords, est la présomption légale. Il me serait trop facile de vous démontrer ensuite par des milliers d'exemples que non seulement les souverains de Haut-Saut, mais que presque tous les souverains de la terre, sont complètement dépourvus de mémoire. On peut donc affirmer que cette faculté est incompatible avec la royauté. Suivez avec moi les fatales conséquences de la mémoire chez un souverain. Il oublie que sa puissance émane de la Divinité pour se rappeler qu'il est homme ou Monikin, et qu'il doit mourir un jour comme le dernier des mortels ; il est troublé dans son repos par les souvenirs du passé. Sa conscience, ses obligations, ses affections, ses dettes même, viennent entraver l'accomplissement de ses royales fonctions ; Il a donc été décidé, reconnu et avéré, que de temps *immémorial* Sa Majesté est entièrement dépourvue des propriétés de la raison, du jugement et de la mémoire, comme une légitime déduction de l'absence totale de conscience.

L'avocat général appela enfin l'attention de la cour et du jury sur le troisième statut de la loi du premier-né, par lequel il est dit que tout individu attribuant à Sa Majesté la possession quelconque d'une faculté, avec une intention criminelle, susceptible de compromettre la tranquillité de l'État, subira la peine de la queue coupée sans bénéfice du clergé.

Il y eu une pause silencieuse et solennelle après cet éloquent réquisitoire. L'argumentation serrée, la logique et le bon sens qui régnaient dans toutes ses parties produisirent une profonde impression. Mon ami Noé chiquait du tabac avec une fureur léonine. Le brigadier Sens-Commun ayant laissé s'écouler un intervalle décent, se leva et demanda à la cour la permission de répliquer. Pour la première fois, la cour se mit en tête de contester au nouvel avocat les qualités requises pour plaider et la validité de son diplôme. Mais mon confrère, qui, en dépit de sa dénomination toute martiale, me parut n'être qu'un avocat praticien et un conseiller de bivouac, mon confrère le brigadier, dis-je, déclara s'en référer à la loi d'adoption et à cette réserve du code criminel qui permettait à l'accusé de se défendre par l'organe de son plus proche parent.

— Accusé à la barre, dit le président, vous entendez ce que dit le conseil ? Avez-vous l'Intention de confier le soin de votre défense à votre plus proche parent ?

— À n'importe qui, Vos Honneurs, répliqua Noé mastiquant avec rage sa chique de tabac. J'adopte M. Sens-Commun corps et âme, s'il vous plaît, pour mon père, et pour ma mère cette créature humaine que vous voyez là, mon ami éprouvé, sir John Goldencalf.

La cour ayant donné son assentiment, et les faits dûment enregistrés, mon confrère Sens-Commun fut invité à développer ses moyens de défense.

L'avocat de l'accusé, comme Dandin dans la comédie des Plaideurs, remonta jusqu'au déluge avant d'aborder la question principale du procès. Il passa en revue les prérogatives royales et la définition du mot régner. Se reportant au Dictionnaire de l'Académie, il démontra victorieusement que régner n'était autre chose que gouverner comme un souverain, tandis que gouverner, dans l'acception familière du mot, signifiait simplement gouverner au nom d'un prince ou en qualité de député. Lorsqu'il eut parfaitement établi ce premier point, il avança ce fait avéré, que le plus grand pouvait contenir le moindre, mais que le moindre ne

pouvait jamais contenir le plus grand ; que le droit de régner ou de gouverner, dans l'acception générique, devait comprendre tous les attributs légaux de celui qui gouvernait seulement dans la signification secondaire, et qu'en conséquence le roi gouvernait et régnait. Il démontra ensuite que la mémoire est indispensable à celui qui gouverne, puisque sans elle il ne pourrait se souvenir des lois, faire une équitable dispensation de récompenses et de châtiments, ou tout autre acte d'intelligence et de raison. On prétend, continua-t-il, que, suivant la loi du pays, la conscience du roi est confiée à la garde de son premier cousin. Or, pour que la conscience du roi soit ainsi donnée à garder, il faut d'abord qu'il en ait une. Or, si le roi possède une conscience, elle est accompagnée de tous ses attributs et de la mémoire, qui est un de ses traits les plus caractéristiques.

Le Dictionnaire de Johnson (page 163, lettre 6, édition de Londres, publiée par Brivington) définit ainsi la conscience : — « Faculté par laquelle nous jugeons de la bonté ou de la méchanceté de nos actions. Or, comment est-il possible que je juge de la bonté ou de la méchanceté de mes actes, ou de ceux des autres, si je ne les connais pas ? et comment puis-je savoir

quelque chose du passé, si je ne possède le don de la mémoire ?

De plus, c'est un corollaire politique des institutions de Haut-Saut, que le roi ne peut mal faire.

— Pardon, mon cher confrère, interrompit le président ; il ne s'agit pas ici d'un corollaire, mais d'une proposition démonstrative. C'est llà la loi par excellence du pays.

— Je vous remercie, milord, continua le brigadier, car la haute autorité de Votre Seigneurie donne plus de force encore à mon argument. C'est une loi établie, reconnue monikine, jurés, que le souverain de ce royaume ne peut faillir. — C'est aussi une loi constatée — Leurs Seigneuries me corrigeront si je me trompe — que le souverain est une fontaine d'honneur, qu'il peut déclarer la guerre, conclure la paix, rendre la justice, veiller à l'exécution des lois.

— Je vous demande de nouveau pardon, interrompit le président ; ceci n'est pas la loi, mais la prérogative royale qui lui permet de faire toutes ces choses.

— Dois-je comprendre, milord, que la cour fait une distinction entre la prérogative et la loi ?

— Sans aucun doute, mon cher confrère Sens-Commun ! Si toutes les prérogatives

étaient passées en force de loi, nous ne pourrions rester une heure dans cette situation.

— Prérogative, n'en déplaise à Votre Seigneurie, ou *prœrogativa*, est définie « un privilège exclusif et particulier. » — (Johnson, Lettres, page 139, cinquième clause d'en bas, édition comme ci-dessus.) Or, un privilège exclusif, permettez-moi d'insister sur ce point, doit primer sur tous autres actes de volonté et...

— Pas du tout, pas du tout, objecta le lord président d'un ton dogmatique, et regardant les nuages par la fenêtre, afin de montrer que son opinion était irrévocablement arrêtée. Pas du tout, mon brave monsieur ; le roi a ses prérogatives, cela est incontestable, elles sont sacrées et font partie de la constitution ; et je soutiens confrère Longue-Barbe, qu'il n'y a pas de principe plus défini que ce fait, que *prœrogativa* est une chose, et *lex* une autre chose.

Le baron fit un signe d'assentiment.

— On entend par exclusif, dans cette matière, que les prérogatives n'appartiennent qu'à la majesté royale ; elles sont sa propriété exclusive, et il peut en disposer à son gré. Mais la loi est faite pour la

nation, et présente un caractère tout différent. Non, monsieur ; le roi peut faire la paix et la guerre, il est vrai, en vertu de ses prérogatives ; mais alors sa conscience est fortement engagée li la garde d'un autre, qui, seul, a le droit d'accomplir tous ces actes légaux.

— Mais la justice, milord, bien qu'elle soit administrée par d'autres, est toujours rendue au nom du roi.

— Sans doute, en son nom, c'est là un côté du privilège particulier : la guerre est faite ail nom de Sa Majesté, et la paix aussi. Sa Majesté est-elle engagée dans ces conflits ? Certainement non. La guerre est entretenue par les impôts. — Est-ce que Sa Majesté paye les impôts ? — Non, nous voyons ainsi que tandis que la guerre est constitutionnellement déclarée par le roi, c'est en pratique le peuple qui la fait. Il s'ensuit comme corollaire (puisque vous faites des corollaires, mon cher confrère Sens-Commun) qu'il y a deux guerres, la guerre de prérogative, et la guerre de fait. La prérogative est certes un principe constitutionnel, très sacré, sans aucun doute, mais le fait va chercher le dernier des Monikins jusque dans ses foyers ; en conséquence, les cours ont reconnu, depuis le règne de Timide II, ou depuis qu'elles

l'ont osé, que la prérogative était une chose, et la loi une autre chose.

Mon confrère Sens-Commun semblait grandement embarrassé par cette subtile distinction de la cour, et il termina son plaidoyer beaucoup plus tôt qu'il n'en avait eu l'intention, résumant ses arguments en démontrant ou en essayant de démontrer que, si le roi ne possédait autre chose que ces privilèges, il devait néanmoins être doué d'une mémoire pour s'en souvenir.

La cour invita l'avocat général à donner sa réplique ; mais ce magistrat parut croire qu'il était inutile d'en dire davantage, et la question fut aussitôt soumise au jury.

Vous ne devez pas vous laisser influencer, messieurs les jurés monikins, par les arguments du conseil de l'accusé, résuma le président. Il n'a fait que son devoir, et il vous reste actuellement à faire le vôtre. Vous êtes, dans cette circonstance, les juges de la loi et du fait ; mais il est de mon devoir de vous dire en quoi consistent ces deux choses. Par la loi, le roi est supposé n'être doué d'aucune faculté. La conséquence tirée par l'avocat, que le roi ne pouvant errer, doit avoir les plus hauts attributs possibles de moralité, et par conséquent une mémoire, est dénuée de raisonnement. La constitution dit que Sa

Majesté ne peut pas mal faire. Cette impossibilité négative peut provenir de diverses causes. Par exemple, s'il n'est susceptible de rien faire, il est évident qu'il ne peut mal faire, La constitution ne dit pas que le souverain ne fera pas le mal, mais qu'il ne peut pas le faire. Or, messieurs Monikins, quand une chose ne peut pas être faite, elle devient impossible, et échappe à toute discussion. Qu'importe qu'une personne ait de la mémoire, s'il lui est défendu d'en faire usage ? et dans l'espèce, la présomption légale est donc qu'il est dépourvu de mémoire, car autrement la nature, toujours sage et bienfaisante, eût prodigué ses dons en pure perte.

Je vous ai déjà dit, messieurs Monikins, que vous étiez à la fois juges de la loi et du fait. Le sort de l'accusé est dans vos mains. À Dieu ne plaise que je cherche à exercer une influence quelconque sur votre décision ; mais il s'agit ici d'une offense contre la dignité du roi et la sécurité du royaume : la loi est contre le prisonnier, les faits parlent contre lui, et je ne doute pas que votre verdict ne soit la décision spontanée de vos excellents jugements, et de nature à nous éviter la pénible nécessité de recommencer le procès.

En moins d'une minute, le chef du jury rendit un verdict de culpabilité à l'unanimité. Noé soupira et prit une nouvelle chique de tabac.

On introduisit ensuite le cas de la reine par l'organe de l'avocat général de Sa Majesté, l'accusé ayant préalablement déclaré qu'il n'était pas coupable.

L'avocat de la reine fit une violente sortie contre l'infortuné prisonnier. Il dépeignit Sa Majesté comme un parangon de vertu et d'excellence, et le modèle de son sexe. Si l'on devait accuser une reine si justement célèbre par sa charité, sa douceur, sa religion, sa justice et sa soumission à ses devoirs, de manquer de mémoire, il se demandait quelle autre personne oserait en avoir. Comment pourrait-elle sans mémoire se rappeler ses devoirs envers son royal époux : envers son royal rejeton, envers elle-même ? La mémoire était particulièrement un attribut royal, sans lequel on ne pouvait décemment prétendre à une ancienne généalogie. La mémoire se reportait au passé, et la considération due à la royauté était plutôt due au passé qu'au présent. Le temps était divisé en passé, présent et futur. Le passé embrassait invariablement tous les intérêts monarchiques ; le présent était réclamé par les républi-

cains ; le futur appartenait au destin. Si l'on décidait que la reine fût privée de mémoire, on frappait la royauté d'un coup mortel. C'était par l'a mémoire, comprise dans les archives du royaume, que le roi dérivait son droit au trône ; enfin c'était par la mémoire qui rappelait les hauts faits de ses ancêtres qu'il avait droit au profond respect de ses sujets Monikins.

L'avocat général parla de cette sorte pendant plus d'une heure, concluant à la condamnation de l'accusé. Cette accusation, la plus grave des deux chefs, puisque la tête de Noé en était l'enjeu, exigeait à mon avis une défense sérieusement élaborée ; mais, à mon grand étonnement, mon confrère Sens-Commun se contenta de dire quelques paroles, exprimant une pleine et entière confiance dans l'acquittement de son client, et jugeant inutile une plus longue défense. Je lui exprimai. mon mécontentement en termes assez vifs, et je me disposais à demander la parole, pour tenter un effort en faveur de mon pauvre ami, lorsque le brigadier, me forçant à me rasseoir, me dit à l'oreille :

— Restez à votre place, sir John, et ne dites rien. L'avocat qui renouvelle trop souvent ses observations n'est pas écouté. Je me charge des intérêts de notre client le

lord grand amiral, et je les défendrai quand il en sera temps. Je vous en donne ma parole.

Comme j'avais le plus profond respect pour les talents de jurisconsulte de mon ami le brigadier, et fort peu de confiance dans mes propres moyens, je dus me soumettre. Cependant la justice suivait son cours, et le jury ayant reçu de la cour une sorte d'injonction impérative de condamner l'accusé, rendit un verdict conforme de : Oui, l'accusé est coupable.

Quoique l'on considère comme une chose indécente dans le Haut-Saut de porter des vêlements, il est d'usage parmi les hauts fonctionnaires publics de porter autour de leurs personnes les insignes de leur rang, et de leurs dignités. Nous avons déjà décrit la hiérarchie des queues et donné une description générale du manteau composé d'un dixième des fourrures naturelles. Mais j'avais omis de dire que le président et le baron Longue-Barbe étaient possesseurs de gaines de queues faites avec les peaux des Monikins décédés, lesquelles recouvrant leur apanage naturel, lui donnent un développement plus magistral, en concentrant le fluide du cerveau dans un espace plus compacte. Ils couvrirent ces gaines d'une sorte de pardessus de couleur san-

glante, indice précurseur de la sentence qu'ils allaient prononcer.

— Accusé, commença le président d'une voix sévère, vous avez entendu la sentence de vos pairs. Vous avez été inculpé et dûment convaincu du crime de haute trahison pour avoir taxé le souverain de ce royaume de la faculté qu'on appelle mémoire, mettant ainsi en danger la paix de la société, troublant les relations sociales, et donnant un dangereux exemple d'insubordination et de mépris pour les lois. Vous avez été atteint et convaincu coupable de ce crime. La loi n'accorde aux juges aucune discrétion sur la pénalité. Il est donc de mon devoir de prononcer contre vous. Avez-vous quelque chose à dire sur l'application de la peine ?

Le président prit juste le temps de respirer, et continua :

— Vous avez raison de vous abandonner à la miséricorde de la cour, qui sait mieux que vous ce qu'il convient de faire dans votre intérêt. Vous serez conduit, Noé Poke, ou n°1 Couleur d'eau de mer, au milieu de la place publique, entre le lever et le coucher du Soleil, pour y avoir la queue coupée et divisée en quatre quartiers, qui seront exposés aux quatre coins cardinaux ; on en brûlera les poils, et l'on vous

en jettera les cendres au visage, sans aucun bénéfice pour le clergé. Que le Seigneur ait pitié de votre âme !

— Noé Poke ou N° 1, Couleur d'eau salée, dit le baron de Longue-Barbe sans donner à l'inculpé le temps de respirer, vous avez été atteint et convaincu du crime épouvantable de lèse-majesté envers le roi et la reine de ce royaume. Avez-vous quelque chose à dire contre la sentence qui va être prononcée contre vous ?

— Non !

— Vous avez raison de vous abandonner entièrement à la merci de la cour, qui est très disposée à faire pour vous ce qu'elle peut dans les limites de ses pouvoirs. Dans votre situation elle ne peut rien du tout. Je n'ai pas besoin de vous faire ressortir la gravité de votre offense. La cour vous condamne à être sur-le-champ traîné d'ici au milieu de la grande place pour y avoir la tête tranchée par l'exécuteur public des hautes-œuvres, sans bénéfice du clergé, pour ensuite votre corps être livré aux salles publiques de dissection.

Ces paroles sinistres étaient à peine sorties de la bouche du baron de Longue-Barbe, que les deux avocats généraux se levèrent ensemble pour invoquer la cour en

faveur des dignités respectives de leurs mandants ; l'avocat général pour la couronne réclamant la précédence de la peine pour offense contre la personne du roi, et l'avocat général pour la reine priant la cour de ne pas établir un précédent qui serait la destruction des droits et de la dignité de Sa Majesté la reine. Je saisis au passage un éclair d'espoir dans les yeux de mon confrère Sens-Commun, qui, laissant aux deux avocats le temps nécessaire pour s'échauffer sur ces points de droit, se leva pour prier la cour de surseoir à l'exécution, posant des conclusions sur l'illégalité des deux sentences.

La cour admit la gravité de toutes ces objections ; mais elle déclara son incompétence pour en connaître. La question dut être déférée aux douze juges, que l'on convoqua à cet effet. Cependant le cours de la justice ne devait pas être interrompu ; le prisonnier dut être conduit sur la place publique pour y être exécuté, et dans le cas où l'un des deux points serait résolu en sa faveur, il en aurait le bénéfice s'il en était temps encore. Sur ce la cour se leva, et les juges, conseillers et greffiers se dirigèrent en corps vers la salle des douze juges.

Chapitre XXI.

De mieux en mieux. — Plus de lois et plus de justice. — Queues et têtes. — De l'importance de laisser chaque chose à sa place.

On conduisit Noé sur le lieu de l'exécution, où je promis de le rejoindre assez à temps pour recevoir son dernier soupir, désirant connaître le résultat de l'appel interjeté. Le brigadier me dit confidentiellement, dam le chemin, que l'affaire commençait à offrir assez d'intérêt ; que jusqu'à ce moment il ne s'était agi que d'un jeu d'enfant, mais qu'on aurait bientôt besoin d'une profonde érudition pour sortir victorieux de l'appel, et qu'il se présentait pour lui une excellente occasion de montrer ce qu'était réellement la raison monikine. J'attendis dans la plus grande anxiété la décision de l'honorable corps des conseillers. Enfin le brigadier sortant de la

salle des délibérations :

— Nos affaires marchent parfaitement bien, sir John ; actuellement cette cause, que vous croyiez voir toucher à sa fin, n'en est qu'à son point de déclivité, et j'entrevois la douce perspective de sauver notre client et de me faire en même temps beaucoup d'honneur.

— Tout dépend de ce seul fait, mon cher monsieur, savoir : si la tête est encore adhérente ou non sur le cou de l'ancien. Courez en toute hâte vers le lieu de l'exécution, et si notre client tient encore sa tête sur ses épaules, soutenez son courage par des paroles convenablement religieuses. Je me charge du reste.

— Le cas me paraît désespéré ; ne vaudrait-il pas mieux pour moi de courir au palais me jeter aux pieds de Leurs Majestés, et d'implorer leur pardon.

— Votre projet est impraticable pour trois raisons : premièrement, vous n'en avez pas le temps ; secondement, vous ne seriez pas admis sans une demande d'audience ; et troisièmement, c'est qu'il n'y a ni roi ni reine.

— Il n'y a pas de roi à Haut-Saut ?

— J'ai dit...

— Expliquez-vous, mon confrère Sens-Commun, ou je me verrai dans l'obligation de réfuter ce que vous me dîtes, par l'évidence de mes propres sens.

— Dans ce cas, vos sens joueraient le rôle de faux témoins. Il y eut jadis dans Haut-Saut un roi qui régnait et qui gouvernait ; mais les nobles et les grands du pays, voulant épargner à Sa Majesté l'embarras des affaires, prirent sur eux les charges du gouvernement, ne laissant au souverain que les honneurs et les dignités. Au bout d'un certain temps, on trouva qu'il était très coûteux et très onéreux de nourrir et d'entretenir une famille royale ; en conséquence, un beau jour, tous ses membres furent secrètement embarqués pour une contrée éloignée, et assez peu avancée en civilisation pour ne pouvoir se passer de monarque pour soutenir le principe monarchique.

— Est-il donc avéré que le Haut-Saut ait accompli ce prodige ?

— Admirablement bien. Au moyen de décapitations et de décollations, on pourrait accomplir de plus grands exploits.

— Mais dois-je donc comprendre littéralement, frère Sens-Commun, qu'il n'existe aucune monarchie dans ce pays ?

— Aucune.

— Et les présentations ?

— Comme les procès, pour la forme et pour le maintien du principe monarchique.

— Et les rideaux cramoisis ?

— Ils dissimulent des sièges vides.

— Pourquoi, alors, ne pas se dispenser d'une aussi coûteuse représentation ?

— Comment voudriez-vous que les grands et les nobles criassent que le trône est en danger s'il n'y avait pas de trône ?

— Il y a deux choses distinctes entre lle pas avoir de monarque et ne plus posséder de trône. Mais, pendant tout le temps, notre client est dans une situation périlleuse. Hâtez-vous donc, et surtout suivez à la lettre les instructions que je vous ai données.

Je n'en attendis pas davantage, et je pris ma course dans la direction de la grande place.

La crainte et la douleur avaient à ce point changé les traits de mon ami Poke, que je le reconnus à peine. Il était sain de corps, grâce aux grands préparatifs nécessités par la gravité du crime.

— Eh ! sir John, s'écria-t-il, voilà une bien

triste situation pour un chrétien !

— Tant qu'il y a vie, il y a espoir ; mais il vaut mieux s'attendre à tout dans-ce monde, et se tenir prêt à toutes circonstances. C'est le moyen d'éviter les surprises désagréables... Messieurs les bourreaux, dis-je, car ils étaient deux, celui du roi et celui de la Reine, messieurs les bourreaux, accordez au condamné un moment, je vous en. conjure, pour se préparer, et pour me donner ses dernières instructions relativement à sa famille éloignée et à ses amis.

Les hauts fonctionnaires ne firent aucune objection à cette requête.

— Vous ferez bien, je crois, mon cher capitaine, dis-je, de songer à votre âme ; car, s'il faut vous l'avouer, ces deux haches que je vois ont un aspect bien sanguinaire !

— Je le sais, sir John, je le sais ; et pour ne pas vous tromper, je confesse que depuis le premier verdict je me suis grandement repenti. L'affaire relative au grade de lord haut amiral m'a surtout causé beaucoup de remords, et je vous demande humblement pardon d'avoir cédé à une aussi misérable déception. Je dois cela à ce reptile de docteur Reasono, qui, je l'espère, sera récompensé selon ses mérites. Je par-

donne à tous, comme j'espère qu'il me sera pardonné. Je plains mistress Poke, car elle est trop vieille pour songer à prendre un autre époux, et elle va être réduite à l'état d'une momie pour le reste de ses jours.

— Le repentir, mon cher Noé, le repentir est la seule chose qui soit utile à un homme dans votre situation.

— Je me repens, sir John, corps et âme ! Je me repens même d'avoir entrepris ce voyage. Je pourrais être en ce moment maître d'école ou aubergiste à Sturminton, deux professions saines et conservatrices. Dieu vous garde, sir John ! si le repentir sert réellement à quelque chose ; je serai pardonné sur-le-champ.

Dans le moment Noé aperçut Bob, qui riait au milieu de la foule. Il demanda comme dernière faveur au bourreau de faire venir le jeune garçon auprès de lui afin qu'il lui dît un dernier adieu. On crut devoir acquiescer à cette raisonnable requête, et Bob, malgré ses refus et sa résistance, fut conduit vers son ancien patron. En même temps, l'ordre de donner cours au décret de la justice était apporté au pied de l'échafaud. Le condamné n'avait donc plus qu'à rassembler tout son courage pour subir bravement sa condamnation.

Nous avions été contraints, pour notre admission à la cour, de nous affubler d'une queue postiche. Noé avait été condamné, pour offense envers le roi, à la suppression de ce signe distinctif d'indépendance.

L'impassibilité avec laquelle ce brave marin supporta la peine de la décaudication lui attira les applaudissements et les sympathies de la foule. Aussitôt que je me fus assuré que la queue était bien complètement séparée du corps, je courus aussi vite que mes jambes me le permirent en donner avis à mon confrère Sens-Commun, qui m'attendait avec impatience dans la salle publique du palais de justice. Il se leva aussitôt pour prier la cour de vouloir bien surseoir à l'exécution dans l'affaire criminelle de Régina, Vernis, Noé Poke ou N° 1, Couleur d'eau salée.

— Milord, s'écria-t-il, la loi du 2e de longévité dit formellement que dans aucun cas un condamné ne pourra subir la perte de la vie ou d'un membre lorsque l'on pourra établir qu'il n'était pas dans la plénitude de ses facultés mentales. Ce règlement, milord, appartient à la loi commune, et il a été renforcé par un arrêt spécial. Je suppose que l'organe du ministère public pour la reine ne contestera pas la loi sur le fait.

— Nullement, milord, quoique je mette

en doute le fait par lui-même... Le fait reste donc à établir, ajouta-t-il en prenant une prise de tabac.

— Le fait est patent, et ne saurait admettre de doute. Dans le cas de deux Vernis Noé Poke, la cour a décidé que le châtiment de la décaudication précéderait celui de la décapitation dans le cas de la reine contre le même. L'ordre d'exécution ayant été décrété, le condamné avait en conséquence été exécuté, et avec la queue il avait dû perdre la raison. Or, une créature sans raison a toujours été considérée agir sans discernement, et d'après la loi du pays, elle n'est pas passible de la perte de la vie ou bien d'un membre.

— Votre loi est plausible, mon cher confrère, fit observer le président ; mais vous devez mettre la cour en possession des faits. À la prochaine session, vous serez peut-être sans doute mieux préparé.

— Je rappellerai à votre souvenir, milord, que le cas actuel ne saurait admettre une remise de trois mois.

— Nous pouvons fixer le principe dans un an d'ici aussi bien qu'aujourd'hui ; voici déjà. très longtemps que nous sommes assis sur ces bancs.

— Mais, milord, la preuve est tout éta-

blie. Voici un témoin qui vous affirmera que la queue de Noé Poke a été séparée de son corps.

— Non, non, mon cher confrère ; un avocat de votre expérience doit savoir que douze juges ne sauraient prendre évidence que sur affidavit. Si vous aviez un affidavit tout préparé, nous pourrions peut-être trouver le temps de l'entendre avant de nous ajourner. Dans la situation actuelle, l'affaire doit être renvoyée à une autre session.

J'étais dans un état d'anxiété impossible à décrire, car l'odeur de queue brûlée arrivait jusqu'à moi ; et une fois que les cendres en auraient été jetées au nez du capitaine, il n'y aurait plus d'obstacle à la décapitation. Mais mon confrère n'était pas homme à se laisser abattre pour si peu. Saisissant un papier écrit qui se trouvait devant lui, il lut couramment un affidavit qui n'existait que dans son cerveau, et pria la cour de recevoir ma déposition comme certificat *de visu*.

— John Goldencalf, baronnet, dit le président, vous avez entendu ce qu'on vient de lire : jurez-vous que c'est la pure vérité ?

— Je le jure.

L'affidavit fut signé par moi et le président. J'appris plus tard que mon ami Sens-Commun avait ramassé tout simplement des notes prises à la plume par le président, et que celui-ci, dont la vue était un peu basse, ayant lu en tête les noms et les titres de la cause, il avait supposé que tout était en règle. Quant aux autres juges, ils étaient trop pressés d'aller dîner pour s'arrêter à lire des affidavit. La question fut donc résolue par la décision suivante :

« Regina, Vernis, Poke, etc. ; ordonnons que le coupable sera considéré comme ayant agi sans discernement, sera renvoyé de la plainte, mais à la charge par lui de fournir caution pour le maintien de la paix pendant le restant de ses jours. »

On dépêcha aussitôt un officier vers la grande place pour y porter cette décision, et la cour leva sa séance. Je restai le temps nécessaire pour signer les engagements que j'avais pris au nom de Noé, et nous nous rendîmes, Sens-Commun et moi, sur la place pour complimenter notre client ; l'avocat fier de son succès, qu'il attribuait, me dit-il, à son excellente éducation.

Nous trouvâmes Noé agréablement surpris du changement inattendu qui s'était

opéré dans ses destinées, et ne voulant pas rester plus longtemps à terre, pensant qu'il serait moins exposé à bord du Walrus que parmi les Monikins. Il était sûr, dit-il, de retrouver son équipage, attendu que la chair de porc du bord était pour eux une nourriture plus substantielle que les sacs de noix de la terre des singes, et que par l'estomac il saurait toujours les ramener. Il était assez regrettable sans doute de renoncer au titre de lord haut amiral, mais il valait encore mieux conserver sa tête, et quant à sa queue, il saurait bien en retrouver une autre si jamais cela devenait une mode d'en porter une à Sturminton. Il n'avait conservé de haine pour personne ; mais il gardait rancune à Bob, son de cabine : et, s'il plaisait à Dieu, avant que le navire fût en mer à vingt-quatre heures de distance il saurait bien tirer vengeance de ce petit vaurien, etc., etc.

Tel fut le flot de réflexions à haute voix du capitaine Poke tandis que nous nous dirigions vers le Walrus. Nous trouvâmes équipage, contre-amiraux, capitaines et autres, qui, cédant aux habitudes de leur nature, étaient tous retournés à bord pour reprendre leurs devoirs de chaque jour, jurant qu'ils préféraient redevenir mousses à bord d'un navire bien pourvu de vivres plutôt que de rester contre-amiraux et

d'être contraints de manger des noix dans le royaume du Haut-Saut.

Je remerciai sincèrement mon confrère Sens-Commun pour la manière habile avec laquelle il avait défendu mon semblable, et je rendis en même temps justice au système ingénieux de la jurisprudence du Haut-Saut.

— Épargnez vos remerciements et vos compliments, je vous en prie, sir John, répliqua le brigadier tandis que nous nous dirigions vers mon auberge. Nous avons agi suivant les circonstances, et notre système de défense eût échoué si le président avait pu déchiffrer sa propre écriture. Quant aux principes et aux dispositions de la loi monikine, — car à cet égard la loi de Saute-Bas diffère peu de celle du Haut-Saut, — ils sont à peu près généralement comme vous avez pu en juger par ce procès. Je ne prétends pas dire qu'ils soient irréprochables ; au contraire, je pourrais indiquer bon nombre de modifications et de perfectionnements. Mais nous en faisons le meilleur usage, et nous en tirons le meilleur parti possible. Je suppose que chez vous autres de l'espèce humaine, vos codes supportent mieux un examen approfondi et critique de l'infaillibilité des lois.

Chapitre XXII.

Un néophyte en introduction diplomatique.

Je songeai sérieusement à partir pour Saute-Bas ; car j'avoue que j'étais sincèrement fatigué d'être pris pour le gouverneur de Son Altesse Royale le prince Bob, et qu'il me tardait de reprendre mon rang dans la société. Le brigadier m'assura que dans son pays de Saute-Bas il suffisait d'être étranger pour se voir accueilli et traité en gentilhomme, et que je n'aurais pas à redouter les mauvais traitements que j'avais éprouvés dans celui-ci. Nous nous décidâmes donc à passer à la légation Saute-Bas pour demander nos passe-ports et pour offrir en même temps au juge Ami de l'homme de nous charger des dépêches qu'il voudrait expédier à son gouvernement, puisque c'était la coutume des correspondants de son pays de prendre pour messagers ceux que le hasard leur envoyait.

Nous trouvâmes le juge en déshabillé du matin, et ayant perdu ses plus beaux avantages de la veille. Néanmoins, il parut enchanté de nous voir, et d'apprendre que j'avais l'Intention de faire voile pour Saute-Bas aussitôt que le vent serait favorable. Il me demanda avec une simplicité toute républicaine de lui accorder le passage pour lui-même, me priant de lui laisser seulement le temps de se chercher un chargé d'affaires, car ses instructions ne lui permettaient pas de laisser la légation inoccupée.

Nous trouvâmes le capitaine et son coq occupés à marchander des vivres pour renouveler ceux du bord, et à faire prix pour le transport de marchandises et de passagers en destination pour Saute-Bas.

Dans ce moment, le juge Ami du peuple courut faire ses préparatifs, et moins d'une heure plus tard nous mettions à la voile ; et Bob avait déjà reçu une quantité innombrable de coups de pied du capitaine Noé Poke, qui semblait vouloir réparer le temps perdu. Le Walrus voguait à pleines voiles vers le pays inconnu de Saute-Bas.

Chapitre XXIII.

Bornes politiques. — Droits politiques. — Notre arrivée au pays de Saute-Bas. — Une élection. — Patriotisme de la plus belle eau.

Nous avons déjà parlé des pierres milliaires qui désignaient les bornes de l'empire des Monikins, mais nous avons omis de dire qu'au moyen d'une invention à peu près semblable on avait tiré dans la mer une ligne de démarcation pour indiquer les limites de la juridiction de chaque état. Tout l'espace compris en dedans de ces marques était soumis aux lois du Haut-Saut, et tout ce qui se trouvait en deçà séparé par la haute mer appartenait a la juridiction de Saute-Bas et des autres contrées.

Le *Walrus* pouvait, avec un vent favorable, atteindre la ligne de démarcation dans l'espace d'une demi-journée. Il y avait

une distance de deux jours de navigation par la haute mer pour atteindre les lignes de l'État de Saute-Bas, et une autre demi-journée pour entrer dans le port de la capitale de ce pays. À mesure que nous approchions des dernières limites du royaume du Haut-Saut, nous apercevions des petits bricks, fins voiliers, qui paraissaient nous attendre à la frontière. L'un d'eux nous aborda comme nous franchissions la ligne, et un Monikin en queue remarquablement écourtée monta sur notre bord pour s'Informer si nous amenions avec nous des émigrants. Nous lui fîmes connaître notre caractère et le but de notre voyage. Il parut vivement contrarié lorsque nous lui apprîmes que notre séjour serait de courte durées sur sa terre hospitalière. Cependant, Juge Ami du peuple, qui s'était empressé de l'accabler de questions, apprit de lui avec la plus vive satisfaction que le nombre habituel de voix avait été mis dans la petite roue.

Le comité prit mon nom par écrit, et regagna son brick en toute hâte, afin de gagner le port pour être le premier à annoncer notre arrivée. À peine eurent-ils quitté notre bord qu'un autre parti se présenta de l'autre côté du navire, s'annonçant pour le comité nominatif des perpendiculaires, et ayant en vue le même objet que ses oppo-

sants, c'est-à-dire la recherche d'un septième candidat. Le capitaine Poke, qui avait été un témoin attentif de ma précédente entrevue, s'avança aussitôt, déclarant qu'il était prêt à servir les intérêts de ce parti en acceptant sa nomination. Le comité vertical n'ayant pas de temps à perdre pour rattraper le comité horizontal, qui avait de l'avance sur lui, arrangea l'affaire en cinq minutes, et partit en emportant le nom de Noé Poke, le patriote éprouvé, le profond jurisconsulte et l'honnête Monikin, élégamment placardé sur un large écriteau préparé d'avance, et sur lequel il n'y avait eu à écrire que le nom.

Lorsque le comité fut parti, Noé me prit à l'écart pour s'excuser d'avoir accepté une candidature opposée à la mienne dans cette élection, énumérant une foule de raisons, nombreuses, ingénieuses, et surtout embrouillées, pouvant se résumer ainsi :

« Il n'avait jamais siégé au parlement, et il était curieux de voir comment on s'y trouvait ; cette nouvelle position ne pourrait manquer d'accroître la vénération que l'équipage avait déjà pour lui. — Il avait acquis quelque expérience dans les affaires publiques par la lecture, des journaux de Sturminton. — Le représentant de son pays au congrès n'était qu'un homme dans

son genre, et qui n'avait pas reçu d'autre éducation politique. — Madame Poke serait ravie d'apprendre sa nomination. — Il serait, sans doute, appelé l'honorable Noé Poke, et recevrait huit dollars par jour pour siéger. — Les verticaux pouvaient donc compter sur lui, car sa parole était aussi bonne qu'un écrit. — Il ne dirait pas grand'chose dans le parlement. — Mais il espérait que ses discours serviraient un jour à l'édification de ses enfants. »

Le troisième brick nous aborda comme ceux qui l'avaient précédé ; il conduisait un comité qui se présenta devant nous comme représentant des tangentes. Les membres de ce troisième parti n'étaient pas nombreux, mais suffisants toutefois pour maintenir la balance chaque fois que les horizontaux et les verticaux venaient à se croiser à angles droits, comme dans le cas présent, et ils avaient pris la résolution de courir après un candidat pour leur propre compte. Je proposai le lieutenant ; mais Noé s'y opposa formellement, déclarant que le navire ne devait pas être abandonné sous aucun prétexte. Le temps pressait ; et tandis que le capitaine et son lieutenant se querellaient sérieusement sur la question de conservation, Bob, qui avait déjà goûté les douceurs de l'importance politique, dans son rôle de prince royal, se

glissa furtivement vers le comité, et déclina son nom. Noé était trop occupé à maintenir l'ordre impératif donné à son lieutenant de ne quitter le bord que sur son ordre formel pour découvrir cette manœuvre, et lorsqu'il eut menacé son subordonné de le faire jeter à la mer s'il ne lui obéissait pas, les tangentes étaient déjà partis. Le capitaine, supposant qu'ils étaient allés chercher leur candidat dans quelque autre esquif, se calma peu à peu, et l'ordre se rétablit à bord.

À partir de ce moment jusqu'à celui où nous jetâmes l'ancre dans la baie de Bivouac, la tranquillité et la discipline continuèrent à régner à bord du Walrus. Je profitai de l'occasion pour étudier la constitution de Saute-en-Bas, dont le juge avait une copie, et de recueillir auprès de mes compagnons les renseignements que je crus utiles à l'accomplissement de ma nouvelle carrière politique. Je pensai combien il serait agréable pour un étranger d'enseigner aux habitants de Saute-en-Bas leurs propres lois, et de leur expliquer l'application de leurs propres principes. Je n'obtins que peu d'éclaircissements du juge, qui était alors trop absorbé par des calculs sur les chances probables de la petite roue pour me répondre d'une manière satisfaisante.

Nous nous trouvâmes longeant les côtes de Saute-Bas presque sans nous en douter, tant les abords de cet étrange et nouveau pays étaient bas sous l'horizon. La science du capitaine Poke nous vint en aide, et avec le concours d'un habile pilote, nous fûmes bientôt amarrés en sûreté dans le port de Bivouac. Sur cette terre hospitalière il n'y avait ni droit de visite, ni passeports, ni rien, comme l'exprima si bien M. Poke.

La ville de Bivouac présentait un singulier aspect lorsque je mis, pour la première fois, le pied dans les rues bénies. Les maisons étaient couvertes de grands placards, que je pris d'abord pour des affiches de vente, mais qui n'étaient autre chose, lorsque je m'en approchai pour les lire, que des professions de foi électorales. Que le lecteur s'imagine mon agréable surprise lorsque, sur la première qui s'offrit à ma vue, je lus :

Nomination horizontale.

Républicains systématico-horizontalo-endoctrinés, lisez !

Vos droits sacrés sont en danger, vos libertés les plus chères menacées, vos femmes et vos enfants sur le point d'être ruinés. La position infâme qui nous est

faite le jour par la lumière du Soleil et la nuit par la lune se propage impudemment, et voici l'unique occasion peut être qui vous est offerte d'arrêter une erreur si féconde en déceptions et en maux domestiques. Nous appelons votre attention en faveur d'un chaud défenseur de vos intérêts les plus chers dans la personne de

JOHN GOLDENCALF

le patriote renommé, le législateur reconnu, le profond philosophe, l'incorruptible homme d'État. Nous croyons inutile de recommander M. Goldencalf à nos concitoyens d'adoption, car il est l'un des leurs ; nous dirons seulement aux citoyens natifs : Essayez-le, et vous serez satisfaits au-delà de vos souhaits.

Cette affiche me fut d'une grande utilité, en ce qu'elle m'instruisit sur-le-champ des devoirs que j'aurais à remplir dans la prochaine session du grand conseil, c'est-à-dire de démontrer que la Lune brillait faiblement le jour, et que le Soleil donnait sa lumière la nuit. Je cherchai immédiatement dans mon esprit les arguments convenables que j'aurais à faire valoir dans cette grave hypothèse. Le placard suivant était en faveur de

NOÉ POKE,

le navigateur plein d'expérience, qui conduisait le vaisseau de l'État dans le port de la prospérité... l'astronome pratique, sachant, par de fréquentes études, qu'on n'obtient pas les lumières dans l'obscurité. — Verticaux, soyez fermes... et jetez vos ennemis sur le dos !

Après cette profession, je lus la suivante :

Nous recommandons

L'HONORABLE ROBERT SMIT

à tous nos concitoyens du comité électoral de l'anti-approuvée-sublimée-politico-tangente, comme le vrai gentilhomme, un savant mûr... un politique éclairé et un vrai démocrate.

Je remplirais ce livre de toutes les flagorneries et insultes qu'amassait sur nous une communauté à laquelle nous étions absolument étrangers. Un seul échantillon suffira.

CERTIFICAT.

A comparu devant nous, John Équité, juge de paix, Pierre Véracité, etc., etc., qui, ayant juré sur l'Évangile de dire la vérité, a déposé et dit : Qu'il a connu dans son pays un certain John Goldencalf, lequel possédait trois femmes et sept enfants illégi-

times ; qu'il était de plus banqueroutier sans foi ni loi, et fut obligé d'émigrer pour avoir volé un mouton.

Signé : PIERRE VÉRACITÉ.

Je ressentis une indignation bien naturelle contre cet impudent libelle, et j'allais demander au premier passant l'adresse de M. Véracité, lorsque Je me sentis tirer par les basques de ma peau de bête par un membre du comité horizontal d'élection, qui m'accabla de félicitations sur mon heureuse nomination. Le succès est un excellent baume pour les blessures d'amour-propre, et j'oubliai presque aussitôt d'ouvrir une enquête sur les affaires du mouton volé et des enfants illégitimes ; mais je déclare que, si la fortune se fût montrée moins favorable à mon égard, j'eusse fait payer cher au calomniateur son outrecuidance. Le capitaine Poke fut, quelques instants après, félicité de même sorte par l'un de ceux du parti qui l'avait nommé.

Jusque-là tout allait bien ; car, après avoir si longtemps partagé les repas du bord, je n'avais, pas la plus petite objection à siéger au parlement de compagnie avec le brave loup de mer. Mais que le lecteur juge de notre surprise et de notre indignation, lorsque sur notre route nous rencon-

trâmes un placard ambulant, contenant le programme des formalités à observer pour la réception de l'honorable Robert Smit.

Il paraîtrait que les horizontaux et les verticaux avaient chacun de leur côté si bien ballotté les scrutins ; afin de favoriser les tangentes, et de se flouer mutuellement, que le jeune drôle était resté maître du champ de bataille, — phénomène politique qui n'était pas rare à Saute-Bas, comme je le découvris plus tard.

Nous nous dirigions vers le collège électoral, conduits par le brigadier, lorsque le comte Poke de Sturminton heurta du pied par inadvertance contre l'une des quarante-trois mille sept cent soixante inégalités du pavé (car tout est parfaitement égal à Saute-Bas, excepté les rues et les grands chemins), et il tomba sur son nez, J'ai déjà eu l'occasion de dire combien le loup de mer était prompt à se servir d'épithètes injurieuses. Cet accident survint dans la rue principale de Bivouac, appelée la Grande-Chaussée, de plus d'une lieue d'étendue, ce qui n'empêcha pas Noé de l'injurier dans toute sa longueur, avec une précision et une rapidité d'exécution qui excita l'admiration générale. C'était, disait-il, la rue la plus sale, la plus mal pavée qu'il eût jamais vue ; et si à Sturminton on

avait une semblable rue, on la barrerait à ses deux extrémités pour la convertir en mare à cochons.

Le brigadier Sens-Commun prit l'alarme ; et nous tirant à l'écart, il apostropha vivement le capitaine, lui demandant s'il était fou, de traiter de cette sorte la pierre de touche du sentiment, de la nationalité, du goût et de l'élégance de Bivouac. On ne parlait jamais de cette rue sans se servir à son égard des superlatifs, usage que Noé lui-même n'avait eu garde de négliger. On disait communément qu'elle était la plus large, la plus étroite, la mieux et la plus mal construite de toutes les routes de l'univers. Quoi que vous fassiez ou disiez, continua-t-il, quoi que vous pensiez ou ne pensiez pas, ne cherchez pas à nier les superlatifs de la grande chaussée. Lorsque l'on vous demandera si vous avez jamais vu une rue si pleine de foule, quand même il y aurait, place pour faire manœuvrer un régiment, jurez qu'on y étouffe. Dites ce que vous voudrez des institutions du pays.

— Comment ! m'écriai-je, dire du mal des droits sacrés des Monikins ?

— Souillez-les, et tous les Monikins ensemble, d'autant d'apostrophes injurieuses qu'il vous plaira. En vérité, si vous voulez être admis librement dans la meilleure

société, je vous conseille de vous servir souvent des mots « jacobins, populace, canaille et démocrates ; » bien des gens qui ne savent dire autre chose sont très considérés. C'est dans notre heureux et indépendant pays un signe certain de sentiments élevés, d'une éducation achevée, et d'une intelligence d'élite, que d'éclabousser cette partie de vos semblables qui ne vivent que dans des maisons à un seul étage.

Je trouve tout cela d'autant plus extraordinaire, que votre gouvernement prétend favoriser les masses.

— Vous en avez instinctivement découvert la raison. N'est-il pas de mode de calomnier partout le gouvernement ? Maltraitez tout ce qui est animé dans Saute-Bas, excepté la société présente, ses parents et ses animaux ; mais n'étendez pas vos malédictions aux choses inanimées ! Respectez surtout les maisons, les arbres, les rivières, les montagnes et la grande chaussée de Bivouac. Nous sommes un peuple sensible et délicat sur les réputations de nos marchandises et de nos pierres. Les philosophes eux-mêmes partagent cette manière de voir.

— Roi !

— Pouvez-vous expliquer cette étrange particularité, brigadier ?

— Sans doute. Vous n'ignorez pas que tout ce qui est propriété est sacré parmi nous ; mais abîmez les masses tant que vous voudrez, et l'on voua accordera une intelligence supérieure et raffinée.

Chapitre XXIV.

Manière de faire des lois.

Comme les serments politiques se ressemblent dans tous les pays et n'engagent pas plus dans les uns que dans les autres, je dirai de notre installation qu'elle eut lieu selon les règles ordinaires. Les deux chambres furent constituées. et nous procédâmes, sans plus de retard, à la trituration des affaires. Je fus agréablement surpris de rencontrer parmi les écourtés le brigadier Sens-Commun ; à ce sujet, le capitaine me dit à voix basse que probablement on l'avait pris pour un émigrant, et qu'on l'avait pour ce fait incorporé dans ce parti.

Le grand sachem nous fit parvenir un message contenant un compte rendu de la situation de la nation. Il était démesurément long, et assurait, entre autres choses, que le peuple de Saute-Bas était le peuple le plus heureux de la terre, plus respecté, estimé, honoré et apprécié que

toute autre communauté monikine ; qu'il faisait enfin l'admiration et la gloire de l'univers. J'étais d'autant plus satisfait d'entendre énumérer ces faits, que je les apprenais pour la première fois ; ce qui prouve que l'on n'obtient des notions certaines sur une nation que sur sa propre attestation.

Après la lecture de ce document, nous nous livrâmes à nos travaux avec un zèle qui faisait honneur à noire intégrité. Les commencements furent assez coulants. Bientôt les énigmatiques nous adressèrent un sujet de discussion par cet étrange problème déjà résolu en ces termes :-Décrétons que la couleur reconnue jusqu'à ce jour pour être noire est blanche en réalité.

Je pensai que sur une question qui serait décidée par le vote, il serait bon de consulter le brigadier.

Notre collègue mit beaucoup d'empressement à nous répondre, nous donnant à comprendre que les verticaux et les horizontaux étaient depuis longtemps en désaccord sur la propriété colorante de plusieurs importantes questions. La majorité des verticaux, auxquels venaient de se joindre les énigmatiques, venait de produire un vote favorable à leur principe.

— Je vois d'après cela, sir John, me dit le capitaine, que je me verrai dans l'obligation de soutenir que noir est blanc, puisque j'appartiens au parti des verticaux.

Je pensai comme le capitaine, et je m'estimai heureux que ce début législatif fat si peu en opposition avec ma manière-de voir. J'insistai néanmoins auprès du brigadier pour savoir sous quelle lumière il était disposé à envisager la question.

— Je suis élu par les tangentes, dit-il, et l'intention de mes amis est de rester dans un juste milieu de la question, et de proposer un amendement à cet effet.

— Pouvez-vous, mon cher collègue, et ami, me citer dans la grande allégorie nationale une figure qui se rattache à ce point de discussion ?

— Il existe dans les lois immuables et fondamentales une clause que l'on pense avoir été introduite pour répondre à cette question. Malheureusement les sages qui l'ont rédigée n'ont pas apporté assez de soin dans la phraséologie des expressions.

Le brigadier mit le doigt sur l'article en question, que je retournai étudier à ma place. Il était ainsi conçu : Art. 4. Le grand conseil national, dans aucune circonstance que ce soit, ne passera jamais de loi décla-

rant que le blanc est noir.

J'étudiai cette clause fondamentale dans tous les sens, horizontal et vertical, puis en renversant les caractères ; et j'en vins enfin à cette conclusion que sa teneur était plus favorable à la doctrine horizontale. Je fus frappé de tout le parti que l'on pourrait tirer d'un tel sujet pour un discours d'introduction ; je me mis donc sérieusement à étudier le sujet sur toutes ses faces, et j'attendis le moment favorable pour produire mon effet sur la docte assemblée.

Le rapporteur du comité lut un discours dans le sens énigmatique de la question, lequel dura sept heures, remontant à l'époque du chaos pour parcourir l'histoire du globe jusqu'à l'éruption qui avait donné naissance à la race monikine, et qui lui permettait personnellement de prendre la parole devant l'honorable assemblée, reproduisant finalement la décision prise par les membres de l'autre chambre.

Le président invita les orateurs qui désiraient parler sur le sujet de vouloir bien se faire connaître. Le capitaine Poke, à ma grande stupéfaction, se leva, déposa sa chique dans sa boîte de fer-blanc, et sans le moindre préambule il ouvrit le débat.

L'honorable capitaine dit que cette proposition mettait en cause les libertés de tous, en ce que sa nature reposait entièrement sur la couleur.

— Qu'est-ce que la couleur, après tout ? continu a-t-il ; faites-en tout ce que vous voudrez, mettez-la le plus que vous pourrez à la lumière ou sur la joue d'une belle femme, ce ne sera jamais qu'une épaisseur de derme et d'épiderme. Je me rappelle l'époque où sur un autre point de ce globe une certaine madame Poke eût fait pâlir la plus rose des roses dans un lieu appelé Sturminton, Que reste-t-il de tout cela ? rien qu'une peau tannée. Mais passons de la nature féminine à la nature humaine en général. L'eau de la mer apparaît sous un certain jour d'un bleu foncé ; plongez un seau pour en examiner le liquide, il n'y a plus de bleu ; d'où je conclus, après tout, qu'il n'y a pas dans le monde une seule couleur. Or, messieurs, la solution soumise à votre décision ne repose que sur le sens que vous attachez à la valeur des mots. Et quel cas voulez-vous faire de cette valeur ? Je m'en suis rapporté une fois à la parole d'un, homme pour la rétribution d'un salaire ; savez-vous ce qu'il en est résulté ? la perte de mon temps et de mon argent. Je n'attache donc aucune importance aux couleurs, et puisque le peuple paraît

désirer en modifier la dénomination, je, ne vois pas pourquoi l'on chercherait à contrarier l'opinion du peuple dans un pays de liberté. En tout cas, messieurs, je suis du parti vertical, et je défendrai jusqu'à la mort mes sentiments verticaux ; j'appuie donc la proposition des énigmatiques sans aucune modification, et je souhaite sincèrement qu'elle soit adoptée à une imposante majorité.

La noble simplicité, la brusque franchise de ce discours produisirent une profonde impression sur l'assemblée, et attirèrent sur l'orateur les compliments enthousiastes du parti des verticaux. Les horizontaux, surpris par cet argument inattendu, ne trouvèrent pas parmi eux un orateur qui osât entreprendre de réfuter l'opinion du savant navigateur. Ils s'avouèrent vaincus, au point de permettre à l'un de leurs antagonistes de ramasser la balle du capitaine pour la leur jeter de nouveau à la tête.

Le nouvel orateur était un des chefs influents parmi les verticaux. Politique habile, réputé pour avoir tourné à tous les vents et sondé le fort et le faible de tous les partis, il s'était familiarisé avec toutes les subdivisions de sentiment politique existantes dans le pays. Il traita la question avec esprit et sur le même principe

que son honorable prédécesseur. Selon lui, le gisement d'une loi ou d'une résolution devait se chercher dans les faits et non dans les paroles, qui se modelaient à la convenance des partis les plus opposés. Il demandait à l'assemblée si la chose proposée était nécessaire, si on devait la considérer comme d'intérêt public, si l'esprit public était bien préparé pour la recevoir ; s'il en était ainsi, il priait ses chers collègues de faire leur devoir envers eux-mêmes, envers leur caractère, leur conscience, leur religion, leur propriété, et enfin envers leurs électeurs.

Cet orateur s'était efforcé de détruire les paroles par des paroles, et je crus m'apercevoir que l'assemblée accueillait assez favorablement sa tentative. Je me décidai sur-le-champ à rallier l'opinion à la loi fondamentale, dont on n'avait guère tenu compte pendant la discussion. En conséquence, je demandai la parole, qui me fut aussitôt accordée.

Je débutai par un éloge adressé aux orateurs qui m'avaient précédé, rendant hommage à l'intelligence, au patriotisme et aux vertus de la noble assemblée. Ce préambule fut accueilli assez favorablement pour m'encourager à aborder le fond de la question. Abordant, en conséquence, mon expo-

sition par u pompeux éloge des institutions monikines, et au milieu du profond silence de mon auditoire, je lus à haute voix le texte de la loi :

« Le grand conseil national, dans aucune circonstance, ni sous aucune raison, ne passera jamais de loi décrétant que blanc est noir. »

Je m'arrêtai un moment pour étudier l'effet produit sur l'assemblée par cette citation de leur loi fondamentale. Mais, à ma grande stupéfaction, mes regards ne rencontrèrent aucune sympathie, même parmi les membres du parti auquel j'appartenais. Enfin, l'un des membres du parti vertical, m'interpellant, m'enjoignit de citer l'auteur qui m'avait si bien inspiré.

— Messieurs, répliquai-je avec confiance, les paroles que je viens de rappeler à votre souvenir sont extraites de l'article 4, paragraphe 6, de la grande allégorie nationale.

— À l'ordre ! à l'ordre ! à l'ordre ! s'écrièrent ensemble une centaine de voix hurlant comme autant de démons prêts à me déchirer.

— Je rappellerai à l'honorable membre, dit enfin le président lorsqu'il put se faire entendre, et qui, je le découvris plus tard,

appartenait à la secte des verticaux élus par fraude, que l'on doit s'abstenir ici de toutes personnalités.

— Des personnalités ! je ne comprends pas.

— L'article auquel l'honorable membre fait allusion ne s'est pas fait tout seul ; les membres de la convention qui l'ont rédigé sont actuellement membres de cette assemblée, et la plupart ont appuyé la proposition soumise en ce moment à l'assemblée ; il est donc très personnel de leur opposer en face des actes antérieurs à celui-ci. Mon devoir m'ordonne dans cette circonstance de rappeler l'honorable membre à l'ordre.

— Mais, monsieur, la grande allégorie...

— Grande, au-delà de toute espèce de doute, mais dans un sens tout différent de celui que vous vous imaginez, et beaucoup trop sacrée pour qu'il y soit fait allusion dans cette enceinte. Aussi longtemps que je posséderai la confiance de la chambre, je m'opposerai de tout mon pouvoir à toute tentative de personnalités.

J'étais foudroyé ; l'idée que l'autorité même de ma citation fût contestée ne m'était pas entrée dans le cerveau. Je repris mon siège ; et dans ma confusion,

j'eus encore l'occasion de remarquer, par les plaisanteries des verticaux : qu'ils avaient la certitude de l'emporter sur nous. Ils eussent, en effet obtenu ce triomphe complet, si l'un des membres du parti des tangentes n'eût demandé la parole pour proposer un amendement.

Cette tâche, confiée à l'honorable Robert Smit, mit le comble à ma confusion et à l'indignation du capitaine Poke. M. Smit pria l'assemblée de ne pas se laisser égarer par le sophisme, du premier orateur, qui savait mieux que tout autre la valeur des couleurs, ayant pratiqué plus d'une fois sur sa propre personne le mélange des noirs et des bleus. Il ne pensait donc pas que l'opinion publique se montrât satisfaite de soutenir que, noir fût noir, mais il ne la croyait pas encore préparée à soutenir que noir fût blanc ; il proposait donc, par voie d'amendement, que l'on déclarât jusqu'à nouvel ordre que la couleur réputée noire jusqu'à ce jour serait en réalité la couleur grise.

M. Smit regagna son siège au milieu des félicitations de son parti ; et les chefs de l'opinion verticale prévoyant que, s'ils commençaient par cette concession, ils obtiendraient bientôt l'adoption de leur proposition tout entière, se décidèrent à accepter

l'amendement, et le décret fut adopté à une grande majorité.

J'étais chez moi, le jour suivant, occupé avec mou ami le brigadier à étudier la grande allégorie nationale, afin d'éviter de tomber de nouveau dans quelque fâcheuse erreur en citant ses propres préceptes, quand Noé S'élança dans ma chambre comme un loup mordu et pourchassé par une meute de chiens. Sa situation avait, en effet, quelque analogie avec la comparaison, car il me raconta que depuis le matin il était hué et poursuivi par tous les gamins monikins, monikinas, monikinos, qui s'étaient rassemblés sur son passage.

— M'expliquerez-vous, capitaine, lui demandai-je, la cause de ce revirement de fortune, et comment vous êtes tombé tout à coup dans la disgrâce de vos commettants ?

— Je n'y comprends parbleu rien. J'ai volé dans l'affaire de la chaussée selon ma conscience, et voilà que toute cette population de singes et de guenons m'accuse de...

— Leurs journaux sont déjà pleins d'articles contre ce qu'ils appellent une corruption flagrante et éhontée.

Le capitaine déplia devant nous six ou

sept des principaux organes de l'opinion publique, dans lesquels on traitait son vote et sa personne avec aussi peu de cérémonie que s'il eût été un voleur dé bétail.

Je cherchai l'explication de cette énigme sur le visage du brigadier. li parcourut des yeux les articles des journaux, et souriant de pitié, il regarda notre collègue d'un air de compassion.

— Vous avez bien certainement commis une grande faute, mon ami, lui dit-il, et de celles qu'on pardonne rarement à Saute-Bas je devrais dire jamais, pendant l'époque d'obscurité dans laquelle nous allons entrer.

— Dues-moi mon crime, brigadier, s'écria Noé de l'air d'un martyr, dites- le-moi sans retard, et tirez-moi d'embarras.

— Vous avez omis de déduire un motif pour justifier votre vote dans cette chaude discussion, et la chambre vous a naturellement attribué le pire de tous ceux que sou génie malfaisant a pu découvrir. Un tel oubli suffirait à perdre d'opinion un patron ou un saint.

— Mais, mon cher monsieur Sens-Commun, me récriai-je, notre collègue était supposé, dans ce cas, avoir agi en conformité du principe !

Le brigadier leva le nez en l'air comme le chien qui cherche une piste.

Je ne vois pas ce principe sur lequel vous prétendez vous appuyer, objecta-t-il ; il est actuellement éclipsé par l'orbe de l'intérêt pécuniaire.

Je compris alors la gravité du cas, et Noé lui-même me parut avoir la conscience de l'offense qu'il avait commise envers ses collègues en les abandonnant dans un vote de première importance.

— Si le capitaine eût seulement concédé un pied carré de terrain au-delà de la chaussée, fit observer le brigadier d'un air triste et morne, il y aurait eu possibilité d'arranger l'affaire ; mais dans l'état actuel des choses, c'est une très fâcheuse occurrence.

— Mais sir John a voté comme moi, et il n'est pas plus propriétaire foncier que moi dans cette partie du pays.

— C'est vrai, mais sir John avorté avec les Monikins de son parti politique.

— Tous les horizontaux ne faisaient pas partie de la majorité, car il y en a eu vingt au moins qui se sont rangés du côté de la minorité.

— Ceci est incontestable ; mais chacun

d'eux a donné un motif plausible de sa conduite. L'un possédait un lot sur le bas côté de la chaussée ; l'autre possédait des maisons dans l'île ; un autre était l'héritier d'un grand propriétaire au même point de la route. Tous avaient un intérêt distinct, positif, en jeu, et aucun d'eux ne fut coupable d'une faiblesse aussi impardonnable que de laisser sa cause se défendre d'elle-même par la prétention extravagante d'un principe unique.

— Mon patron, le plus grand de tous les énigmatiques, s'est absenté et n'a pas voté du tout.

— Simplement parce qu'il n'avait pas de raison pour justifier l'un ou l'autre vote. Nul Monikin en fonction publique ne peut compter échapper à la censure s'il omet de mettre ses amis à même de justifier sa conduite par quelque motif plausible et compréhensible.

— Comment, monsieur ! un homme ne pourra pas une fois dans sa vie émettre une action sans l'avoir vendue d'avance comme un cheval ou un chien, et sans perdre son caractère d'indépendance !

— Je ne saurais vous répondre sur ce que les hommes sont capables de faire, répliqua le brigadier ; ils dirigent probable-

ment mieux que nous leurs affaires politiques ; mais chez nous autres Monikins, on ne peut pas perdre d'une manière plus certaine sa réputation qu'en agissant sans un motif solide et apparent.

— Au nom du ciel, que me conseillez-vous de faire, brigadier ?

— Je ne vois rien pour vous que de donner votre démission. Vos commettants ont nécessairement perdu toute confiance en vous, car ils ne peuvent supposer qu'un individu si négligent pour ses propres intérêts soit en état de sauvegarder ceux qui lui sont confiés par d'autres. Si vous voulez conserver le peu de réputation qui vous reste, je vous engage à donner sur-le-champ votre démission. Je ne vois pas pour vous la plus petite chance d'arriver à la culbute n°4, les deux opinions publiques condamnant tout Monikin qui agit aussi légèrement que vous l'avez fait.

Noé, faisant de nécessité vertu, signa la lettre suivante, que rédigea pour lui le brigadier :

« monsieur le président,

« L'état de ma santé m'oblige à résigner la haute confiance politique dont les citoyens de Bivouac avaient bien voulu m'honorer. En vous adressant ma démis-

sion, permettez-moi d'exprimer tout le regret que j'éprouve de me séparer de collègues dignes d'estime et du plus profond respect, et je vous prie de leur faire savoir que partout où le sort me conduira, je conserverai pour chacun d'eux la plus éternelle reconnaissance. L'intérêt de l'émigration sera particulièrement l'objet le plus cher à mon cœur.

« Signé Noé Poke. »

Le capitaine n'apposa pas sa signature à cette lettre sans pousser de gros soupirs de regrets. Enfin il se décida à se démettre de son premier pas dans la carrière des, honneurs et de l'ambition. Il quitta la maison, déclarant qu'il n'enviait pas la paye que lui enlevait son successeur, puisque l'on ne pouvait avec de l'argent se procurer que des noix ; pour sa part, il se trouvait une certaine ressemblance avec Nabuchodonosor lorsqu'il fut transformé en quadrupède et obligé de brouter l'herbe.

Chapitre XXV.

Quelques explications. — Un appétit humain. — Dîner et bonne bouche.

Nous restâmes ensemble, le brigadier et moi, pour discuter le. conséquences probables de cet événement inattendu.

— Votre rigoureuse exigence des motifs, mon bon monsieur, dis-je, réduit considérablement la moralité politique de Saute-Bas au niveau du système de garantie sociale dans notre partie du monde.

Tous deux sont dépendants des intérêts personnels, j'en conviens, mais il y a entre eux la différence des intérêts d'une partie avec les intérêts d'un entier.

— Comment une partie pourrait-elle agir d'une manière moins recommandable que l'entier paraît avoir agi dans la circonstance présente ?

— Vous oubliez que Saute-Bas est en ce

moment sous l'influence d'une éclipse morale. Je ne soutiendrai pas que ces éclipses ne surviennent pas souvent, mais on les retrouve aussi fréquemment dans les autres parties du monde. Nous avons trois grands modes de contrôler les affaires monikines : l'unité, le petit nombre et le grand nombre...

— La même classification existe précisément parmi les hommes, interrompis-je.

— Quelques-uns de nos perfectionnements se réfléchissent en arrière, comme le crépuscule précède la nuit aussi bien que le jour, répliqua le brigadier. Nous pensons que le plus grand nombre sert à contre-balancer le mal, mais nous ne le croyons pas sanctifié pour cela. Admettant pour un moment que les tendances vers le mal soient égales dans les trois modes, ce que je conteste, car je soutiens que le nôtre en a moins, il est constant que le grand nombre échappe en partie à l'oppression et à l'injustice, en échappant aux concessions que la faiblesse physique est contrainte de faire pour échapper à la force brutale.

— Vous renversez une opinion dominante parmi les hommes, qui soutiennent, au contraire, que la tyrannie du plus grand nombre est la pire de toutes les tyrannies.

— Cette opinion a prévalu chez. vous simplement parce que l'on n'a pas permis au lion de faire son propre portrait. De même que la cruauté est le résultat de la lâcheté, l'oppression, neuf fois sur dix, n'est que la faiblesse dissimulée. Il est naturel que le petit nombre redoute le grand, tandis qu'il ne l'est pas du tout que le grand nombre ait peur du petit, Or sous les institutions où le plus grand nombre fait la loi, on reconnaît ouvertement certains grands principes fondés sur la justice naturelle, lesquels principes exercent une salutaire influence sur les actes publics ; tandis que le gouvernement du petit nombre exige que ces mêmes vérités soient étouffées, et se fonde sur l'injustice.

— Mais en admettant toutes vos maximes, brigadier, vous conviendrez vous-même qu'ici, dans votre bien-aimée patrie de Saute-Bas, les Monikins ne consultent que leurs intérêts particuliers, et qu'ils n'agissent que sur le grand principe fondamental du système de garanties sociales.

— Dans ce sens que les biens de ce monde devraient être l'épreuve du pouvoir politique, vous devez vous apercevoir,.sir John, à la triste confusion qui existe en ce moment au milieu de nous, que nous ne nous trouvons pas sous les influences les

plus salutaires. Je soutiens néanmoins que le vœu de la société est d'être gouvernée par de grandes vérités morales dont les corollaires et les déductions sont les principes qui nous viennent du ciel. En ce moment les dogmes monikins se résument dans un seul, l'amour de l'argent. N'oubliez pas non plus que lorsque les riches tiennent entre leurs mains l'autorité, ils ont le contrôle de la propriété des moins riches ; et l'expérience nous démontre que dans ce cas un Monikin est essentiellement attaché à la conservation de sa propriété, et qu'il s'inquiète fort peu de celle de son voisin. L'argent est donc une fort mauvaise fondation pour y établir le pouvoir.

— Vous déplacez tout sans y substituer autre chose.

— Parce qu'il est aisé de déplacer, mais très difficile de reconstruire. Je doute seulement de la sagesse d'une qualification basée sur un faux principe, et je crains bien. sir John, que tant que nous resterons Monikins, nous ne puissions atteindre à la perfection. Quant à votre système de garantie sociale, mon opinion personnelle est que, telle que la société se trouve composée, il vaut mieux connaître l'opinion de tous sur la manière de la gouverner.

— Il existe bon nombre d'hommes, et

sans doute aussi des Monikins, à qui l'on n'oserait confier la direction de leurs propres affaires.

— Je commence à comprendre votre politique. Saute-Bas étant un gouvernement populaire, ses agents doivent, avant tout, se montrer populaires. Or, comme les Monikins se complaisent tout naturellement dans leur propre perfectibilité, rien ne les prédispose à accorder leur confiance à quelqu'un comme de l'entendre protester qu'il est leur inférieur.

Le juge fit une grimace d'assentiment.

— Mais un mot encore, mon cher monsieur. Puisque vous faites ainsi l'éloge des chats et des chiens de Saute-Bas, appartiendriez-vous donc à cette classe de philochats qui se vengent de leur aménité envers les quadrupèdes en décriant leurs semblables ?

Le juge tressaillit, et regarda d'un air craintif autour de lui, comme s'il craignait d'être pris pour un voleur. Puis, me suppliant de respecter sa position, il me jura que ses sentiments en faveur des chiens et des chats ne reposaient pas sur les mérites de ces animaux, mais sur le respect qu'il professait pour leurs maîtres. Il parut redouter que j'ajoutasse quelque chose de

plus désagréable pour lui à ce que je venais de dire, car il s'enfuit sans que je le revisse jamais. Je ne doutai pas toutefois qu'avec le temps son poil n'eût repris tout son lustre, et qu'il trouvât les moyens de déployer une longueur convenable de queue dans les occasions mémorables.

En dirigeant mes regards vers la rue, j'aperçus un grand rassemblement. Je sortis pour en connaître la cause, et voici ce que j'appris d'Un complaisant collègue que je rencontrai dans mon chemin.

Quelques Hauts Sauteurs, en visite chez leurs voisins, s'étaient imaginé d'écrire des livres sur ce qu'ils avaient vu, et même sur ce qu'ils n'avaient pas vu. L'opinion publique ne s'était pas sensiblement émue à l'égard de ces dernières considérations, bien qu'elles attaquassent la grande allégorie nationale et les droits sacrés des Monikins ; mais les considérations premières excitaient un soulèvement général. Ces écrivains avaient eu l'audace de dire que les Sauteurs-Bas s'étaient entièrement débarrassés de leurs queues. Il était impossible de jeter à la face de toute une population en état d'éclipse morale une insulte plus outrageante. Les dispensateurs d'essence de queues coupées jurèrent de se venger ; on mit en réquisition les carica-

turistes ; les uns grimacèrent, les autres jurèrent, et tous, sans exception, lurent le pamphlet.

Je laissai cette foule de côté, réfléchissant à cette particularité d'une société si chatouilleuse sur un fait accompli après délibération et détermination publique. Je savais fort bien que les hommes sont plus communément honteux de leurs difformités naturelles que de celles qu'ils s'imposent eux-mêmes ; mais dans ce cas, comme ils sont placés par la nature, du moins selon leur manière de voir, à la tête de la création, il est assez naturel de les supposer jaloux de conserver leurs privilèges, Le cas présent était donc plutôt inhérent aux Sauteurs- Bas que générique, et je ne m'en rendis compte qu'en supposant que la nature avait placé certains nerfs dans une partie renversée de l'anatomie des Sauteurs-Bas.

Une forte odeur de viande rôtie vint chatouiller mon odorat à ma rentrée dans mon logis, et me causer une sensation antiphilosophique. En bon langage, je comprenais tout à coup qu'il ne suffisait pas de transporter un homme dans la région monikine, de l'envoyer au parlement, et de le nourrir de noix pendant une semaine, pour en éthérer la matière. L'odeur de viande rôtie

fut plus forte que toute la philosophie du monde. Je descendis incontinent à la cuisine, guidé par l'odeur, comme le chien par la piste du gibier.

En ouvrant la porte de notre réfectoire, je faillis tomber en faiblesse sous les parfums des viandes comme une jeune fille romantique au murmure d'une chute d'eau, et oubliant tout d'un coup les vérités sublimes que j'avais tout récemment acquises, je me sentis coupable de cette faiblesse humaine toute particulière que les gourmets dénotent par « avoir l'eau à la bouche. »

Le loup de mer avait complètement mis de côté sa retenue de Monikin pour se livrer à une jouissance humaine dans toute son étendue. Il avait devant lui un plat fumant de viande rôtie, et lorsqu'il m'aperçut, son œil roula dans son orbite, comme le chien qui craint d'être forcé de partager son repas. Mais le vieux principe marin d'honnêteté l'emporta sur la voracité.

— Asseyez-vous là, sir John ! s'écria-t-il sans interrompre sa mastication, et ne laissez pas même un os, tout en est bon. De ma vie je n'ai mangé morceau plus succulent.

Je ne me fis pas répéter deux fois l'invi-

tation, et en moins de dix minutes le plat était aussi net qu'une table balayée par des sorcières. J'avouerai sans hésiter que je ne me souviens pas que la culture d'un sentiment quelconque m'ait causé tant de plaisir que ce court repas. Je m'y reporte encore aujourd'hui comme au beau idéal de tous mes dîners passés, présents ou futurs. S'il péchait par un côté, c'était plutôt par la quantité que par la qualité.

Je cherchais autour de moi pour voir s'il n'y avait pas un autre plat, lorsque j'aperçus un visage connu qui semblait me regarder d'un air de tendre reproche. Un éclair de l'horrible vérité remplit tout à coup mon âme de remords. Je m'élançai sur Noé comme le tigre sur sa proie, et le saisissant à la gorge, je lui criai d'un ton de voix désespéré :

— Qu'avez-vous fait, cannibale ?

— Lâchez-moi, sir John ! nous n'aimons pas ces plaisanteries-là à Sturminton.

— Misérable ! tu m'as rendu complice de ton crime. Nous venons de manger le brigadier Sens-Commun !.

— Lâchez-moi, sir John ! ou je me révolte contre vous.

— Monstre ! dégorge ton hideux repas. Ne vois-tu pas un million de reproches dans

les yeux de l'innocente victime de ton insatiable appétit ?

— Finissez, sir John, tandis que nous sommes encore amis. Je m'embarrasse peu d'avoir mangé tous les brigadiers de Saute-Bas ; mais à bas les mains !

— Jamais, jamais, monstre, je ne te lâcherai que lorsque tu auras rendu ton repas sacrilège.

Noé n'en put supporter davantage ; il me saisit à mon tour à la gorge, et j'éprouvai une sensation étrange, indéfinissable, comme si l'on m'introduisait un tournevis dans le gosier. La pendaison doit être un remède efficace pour chasser une foule d'illusions ; pour ma part, la situation dans laquelle je me trouvais opéra un miracle dans l'espace d'une demi-minute. Peu à peu la scène changea complètement : un brouillard obscurcit ma vue, je fus pris du vertige ; puis, à mesure que le capitaine lâchait prise, les objets m'apparurent sous des formes nouvelles, et au lieu de me retrouver dans notre logis de Bivouac, je reconnus mon ancien appartement de la rue de Rivoli à Paris.

— Roi ! s'écria Noé debout devant moi et pourpre au visage de l'effort qu'il avait fait, ceci n'est pas un jeu d'enfant. Quel

mal y aurait-il, après tout, je vous le demande, si un homme mangeait un singe ?

L'étonnement me rendait muet. Je retrouvais tous les objets que j'avais laissés chez moi le matin même de mon départ pour Londres, dans notre voyage à Haut-Saut. Au milieu de la chambre, une table était couverte de papiers qu'à la première vue je reconnus pour le présent manuscrit, à l'exception du dernier chapitre. J'étais vêtu à la mode de Paris, et le capitaine conformément aux us et coutumes de Sturminton. J'aperçus sur le plancher un petit vaisseau admirable de forme et orné de tout son gréement. Le capitaine répondit à mon regard interrogateur, que n'ayant pas autre chose à faire que de veiller sur ma santé, moyen poli d'expliquer la garde de ma personne qui lui avait été confiée, comme je l'appris plus tard, il avait employé ses heures de loisir à construire ce jouet.

C'était à n'y rien comprendre. L'odeur de la viande persistait, et j'éprouvais cette sensation de l'estomac plein d'un homme qui vient de bien dîner, et j'avais sous les yeux un plat rempli d'os rongés. J'en pris un afin de constater l'espèce à laquelle il appartenait ; mais le capitaine m'informa que j'avais devant les yeux les restes d'un

cochon de lait qu'il avait eu beaucoup de peine à se procurer. Les soupçons s'emparèrent de nouveau de mon âme, et je me retournai vivement pour chercher le regard de reproche du brigadier.

La tête était au même endroit où je l'avais vue la première fois, visible au-dessus d'une malle, mais assez élevée pour me permettre de reconnaître qu'elle était encore sur les épaules du brigadier ; mais en fixant attentivement ses traits mélancoliques, je reconnus la physionomie méditative et philosophique du docteur Reasono, toujours dans sa veste de hussard et son jupon.

Un bruit se fit entendre dans l'antichambre, et j'entendis chuchoter à voix basse autour de moi. Le capitaine disparut pour aller rejoindre les orateurs de l'antichambre. Je cherchai à saisir quelques mots de leur conversation ; mais que pouvais-je espérer comprendre aux intonations d'un dialecte fondé sur le système décimal ? Enfin la porte s'ouvrit, et je vis s'avancer vers moi... le docteur Etherington !

Le respectable pasteur me regarda longtemps en silence. Des larmes coulaient le long de ses joues. Enfin, me tendant ses deux mains :

— Me reconnaissez-vous, mon cher Jack ? me dit-il.

— Si je vous reconnais, mon cher tuteur ? sans aucun doute. Pourquoi vous aurais-je oublié ?

— Et me pardonnez-vous, mon cher enfant ?

— Vous pardonner ! Quoi donc ? J'ai mille fois raison de vous demander pardon moi-même pour toutes les extravagances que j'ai commises.

— Ah ! cette lettre... cette imprudente et maudite lettre !

— Il y a plus d'un an que je n'ai reçu de lettre de vous, mon cher tuteur, et la dernière que vous m'écrivîtes était indulgente comme toutes les autres.

— Anna vous a écrit, mais sous ma dictée.

Je passai ma main sur mon front, comme pour écarter le voile qui m'obscurcissait le passé, et une lueur de la vérité pénétra dans mon cerveau.

— Anna ?

— Est ici... à Paris... et affligée... très affligée à cause de vous.

Les moindres molécules de monikité que

j'avais pu conserver dans mon système moral cédèrent enfin la place au flot des sensations humaines.

— Laissez-moi voler vers elle, mon cher tuteur ! un moment de retard est un siècle d'angoisses.

— Pas encore, mon garçon. Nous avons auparavant beaucoup de choses à nous dire ; du reste, elle n'est pas dans cet hôtel. Demain, lorsque vous serez mieux préparés tous deux pour cette rencontre, vous vous reverrez.

— Ajoutez, pour ne plus nous séparer, et je serai patient comme un agneau.

— Pour ne plus vous séparer ; je crois qu'il n'y a pas de danger à vous faire cette promesse.

J'embrassai affectueusement mon tuteur, et je me sentis soulagé par un déluge de larmes qui s'échappaient malgré moi de mes yeux.

Le docteur Etherington m'eut bientôt amené à un état d'esprit plus calme. Nous réglâmes une foule de choses dans le cours de la journée. J'appris que le capitaine Poke s'était montré un excellent gardien bien qu'un peu à la mode des pêcheurs de veaux marins, et que le moins que je pusse faire pour lui serait de le ren-

voyer à Sturminton franc de port. Cette proposition fut résolue à la satisfaction du digne marin, qui eut les moyens de fréter un nouveau brick sous la dénomination de *Deby et Dolly*.

— On devrait présenter ces philosophes à l'Académie, dit le docteur en riant et désignant du doigt la famille des aimables étrangers, puisque M. Reasono, étant déjà F. U. D. G. E. et B. L. A. G. U. E., ne saurait se complaire dans la société ordinaire.

— Faites-en ce qu'il vous plaira, mon bien-aimé tuteur. Seulement tâchez, je vous prie, qu'ils n'aient à endurer aucune souffrance physique.

— Nous aurons tous les soins nécessaires pour eux, au physique comme au moral.

— Et dans un jour ou deux nous retournerons ensemble au presbytère.

— Dans deux jours, si vous êtes assez fort pour supporter le voyage.

— Et demain ?

— Anna viendra vous rendre visite.

— Et le jour suivant ?

— Pas tout à fait sitôt, Jack ; mais aussitôt que vous nous serez complètement

rendu, elle partagera votre sort pour le restant de votre épreuve dans ce monde.

Chapitre XXVI.

Un peu d'amitié. — Beaucoup de sentiment et d'amour. — Règlement de comptes.

Une nuit d'un sommeil paisible me rafraîchit le sang et me procura le lendemain matin une pulsation plus régulière. Je m'éveillai de bonne heure, et je fis prier le capitaine Poke de venir prendre le café avec moi avant son départ, car il avait été convenu le soir précédent qu'il partirait immédiatement pour Sturminton. Mon vieux collègue en voyage, en aventures et en honneurs parlementaires, ne se fit pas attendre. J'avoue que sa présence fut une consolation pour moi. J'aimais à revoir celui qui m'avait constamment accompagné à travers les fatigues et les dangers d'un long voyage.

— Nous avons traversé ensemble de merveilleux événements, capitaine, lui dis-je après que le brave loup de mer eut dé-

voré seize œufs, une omelette, sept côtelettes et divers hors-d'œuvres. Pensez-vous à publier le journal de nos voyages ?

— Ma foi, sir John, à mon avis, nous ferons mieux l'un et l'autre de ne rien dire de ce voyage.

— Pourquoi donc ? n'a-t-on pas publié les découvertes de Colomb, de Cook, Vancouver et Hudson ? pourquoi ne publierait-on pas celles du capitaine Poke ?

— S'il faut vous dire la vérité, nous n'aimons pas, nous autres capitaines pêcheurs, parler de nos croisières. Quant à ces Monikins, à quoi sont-ils bons, je vous le demande ? Un millier n'occuperait pas en étendue le quart d'une île, et leur fourrure ne vaut pas une peau de chien.

— Comptez-vous donc pour rien leurs préceptes philosophiques et leur jurisprudence... vous qui étiez à la veille de perdre votre tête, et dont la queue a été tranchée par la main du bourreau ?

Noé porta vivement la main à l'endroit du sacrum, pour s'assurer que le siège de sa raison n'était pas endommagé ; et lorsqu'il fut rassuré sur ce point, il engloutit la moitié d'un petit pain dans son garde-manger naturel.

— Vous me ferez présent de ce petit

modèle de notre bon vieux navire le Walrus, n'est-ce pas, capitaine ?

— Prenez-le, pardieu, sir John ! il est à vous. Après m'avoir fait don d'un brick au grand complet, une pareille babiole ne saurait entrer en compensation.

— Ce modèle ressemble comme deux gouttes d'eau à notre bon vieux Wulrus.

— Cela se peut. Je n'ai jamais connu un modèle qui ne ressemblât pas un peu à l'original.

— Nous allons donc nous séparer, mon brave matelot. Vous a-t-on dit que j'allais voir la jeune personne qui doit devenir ma femme ? La diligence vous aura emporté vers le Havre quand je serai de retour.

— Dieu vous bénisse, sir John ! Dieu vous bénisse ! Noé se moucha, et produisit avec son nez un son de cor de chasse ; ses petits yeux noirs, plus brillant. que d'ordinaire, attestaient la présence d'une larme. Vous êtes un singulier navigateur, et vous ne faites pas plus de cas d'un glacier qu'un poulain d'un rail. Mais si le timonier n'est pas toujours éveillé, le cœur sommeille rarement.

— Vous me ferez savoir quand le Deby et Dolly se mettra en route ?

— Comptez sur moi, sir John. Mais avant de vous quitter, j'ai une légère faveur à vous demander.

— Parlez.

Noé tira de sa poche un bas-relief gravé sur bois, représentant Neptune armé d'un harpon au lieu de trident, le capitaine soutenant que le dieu des mers ne devait pas avoir d'autre emblème que celui-là ou bien une gaffe de canot. À la droite de Neptune, un Anglais tenait à la main un sac de guinées, et à sa gauche on voyait une femme destinée, à ce qu'il me dit, à représenter la déesse de la Liberté, mais qui n'était qu'un hommage déguisé rendu à madane Poke. Le capitaine, avec toute la modestie qui accompagne d'ordinaire le talent artistique, me demanda la permission de faire placer une copie de e dessin a l'arrière du brick. Je lui donnai de bon cœur mon assentiment et ma main en signe d'adieu. Le brave loup de mer me la pressa vigoureusement, et semblait vouloir ajouter quelque chose.

— Vous allez bientôt voir un ange, sir John !

— Que dites-vous ?... Connaitriez-vous miss Etherington ?

— Il eut fallu être aveugle comme une taupe pour ne pas l'admirer. Je l'ai vue sou-

vent pendant notre dernier voyage.

— Voilà qui est étrange !... Mais vous avez évidemment quelque chose dans l'esprit, mon ami, partez librement.

— Eh bien donc, sir John, causez avec cette charmante créature de tout ce que vous voudrez, excepté de notre voyage. Je ne pense pas qu'elle soit préparée à entendre raconter toutes les merveilles que nous avons vues.

Je lui promis d'être prudent, et le capitaine, me donnant une bonne poignée de main, mit dans ses adieux une sensibilité rude, qui réagit sur certaines cordes de ma sensibilité personnelle ; et je fus quelques minutes avant de me ressouvenir que l'on m'attendait à l'hôtel de Castille. Trop impatient pour attendre la voiture, je courus à pied à travers les rues, pensant bien que j'irais plus vite qu'un cabriolet ou qu'une voiture de place.

Le docteur Etherington me reçut à la porte de son appartement, et m'introduisit, sans mot dire, dans un salon particulier. Il me regarda pendant quelques moments avec une sollicitude toute paternelle.

— Elle vous attend, Jack ; elle pense que la cloche a annoncé votre arrivée.

— Tant mieux, cher monsieur ! Ne per-

dons pas un instant. Permettez-moi d'aller à elle, et de me jeter à ses pieds pour implorer mon pardon.

— Pardon de quoi, mon brave garçon ?

— D'avoir cru qu'un système de garantie sociale pût égaler les liens les plus chers et les plus indispensables à la vie de l'homme.

L'excellent pasteur sourit, mais il s'efforça de mettre un frein à mon impatience.

— Vous avez déjà toutes les garanties que peut exiger la société, répliqua-t-il, toutes celles que peut désirer un homme raisonnable. La fortune que vous a léguée votre père vous met de pair avec les hommes les plus riches de la terre ; et aujourd'hui que vous êtes baronnet, personne n'oserait vous contester le droit de faire partie des conseillers de la nation. Il vaudrait mieux pour vous, peut-être, que votre dignité remontât d'un siècle ou deux le cours de la monarchie. Mais nous devons, dans ce siècle d'innovations, prendre les choses comme elles sont, et non comme nous voudrions qu'elles fussent. Comme l'on dit en France : *On fait ce que l'on peut, et non pas ce que l'on veut.*

Je passai ma main sur mon front, car le docteur venait de me suggérer une pensée

embarrassante.

— D'après votre principe, monsieur, la société serait obligée de commencer par ses aïeux pour avoir droit d'intervenir dans les affaires du gouvernement.

— Excusez-moi, Jack, si j'ai dit quelque chose qui vous fût désagréable ; tout s'arrangera dans le ciel, je n'en doute pas. Mais Anna doit s'inquiéter de notre retard.

Cette remarque me fit oublier tous les systèmes du monde, pour ne plus songer qu'au bonheur qui m'attendait. Je m'élançai en avant avec une ardeur qui fit sourire le bon docteur. Lorsque nous eûmes traversé une antichambre, il me montra du doigt une porte, et me faisant signe d'être prudent, il se retira.

Ma main tremblait en touchant le bouton de la porte, qui céda à ma pression. Anna, qui avait entendu notre approche et reconnu mon pas, était debout au milieu de la chambre, l'image de la beauté, de la tendresse, de la sensibilité féminines. Par un violent effort sur elle-même, elle parvint à comprimer son émotion. Mais son âme pure et virginale volait au-devant de moi, et sa contrainte était autant pour ménager ma propre sensibilité que la sienne.

- Mon cher Jack !... Et sa jolie, petite,

douce main se tendit vers moi à mon approche.

— Anna !... ma chère et douce Anna ! m'écriai-je couvrant de mille baisers ses doigts effilés et roses.

— Soyons calmes, Jack, et tâchons d'être raisonnables, s'il est possible.

— Si je croyais que cela dût vous coûter un effort, ma chère Anna, à vous, si habituellement discrète et réservée...

— La réserve habituelle à notre sexe est plus susceptible de céder au retour d'un vieil ami.

— Je serais heureux, je crois, de vous voir pleurer un peu dans ce moment.

Comme si elle n'eût attendu que ce souhait de ma part, Anna, dont le cœur était plein, éclata en un torrent de larmes. J'en fus effrayé, car ses sanglots, comprimés depuis trop longtemps, devenaient convulsifs. Mais elle se calma peu à peu, et le ciel s'entr'ouvrit pour moi en ouvrant les trésors de cette âme virginale pour les verser dans mon cœur.

Je dirai peu de chose des douces émotions que nous éprouvâmes mutuellement pendant la première heure.

— Nous pouvons actuellement causer

avec plus de calme, reprit Anna après avoir fait disparaître les dernières traces de mon émotion avec plus de calme, sinon moins de sensibilité.

— La sagesse de Salomon ne m'est pas si précieuse que les douces paroles que je viens d'entendre, et la musique céleste des sphères...

— Est une mélodie réservée à la jouissance des anges !

— N'êtes-vous pas un ange ?

— Non, Jack ; je ne suis qu'une pauvre fille confiante, n'ayant d'instinct que les affections et la faiblesse de son sexe, et qui compta sur vous pour soutien. Si nous commençons par nous qualifier de ces épithètes surhumaines, nous sommes plutôt exposés à nous réveiller d'une trompeuse illusion que si nous commençons par nous considérer tels que nous sommes, et rien de plus. Je vous aime pour votre bon, votre excellent cœur, Jack ; et quant à ces êtres poétiques tant vantés, on met en doute s'ils ont ou non un cœur.

C'est ainsi qu'Anna réprima l'exagération de mes paroles. Je ne dirai pas de mes pensées, car, après dix ans de mariage, je suis prêt à déclarer qu'elles n'avaient rien d'exagéré. Elle replaça sa main satinée

dans la mienne, pour atténuer la sévérité de la remontrance.

— Vous pouvez rester assurée d'une chose, ma chère Anna : c'est que mes anciennes idées sur l'expansion et la contraction sont totalement changées aujourd'hui. En voulant développer à l'extrême le système de garantie sociale, j'ai dépassé le but. Loin de reconnaître que mon amour pour l'espèce s'en soit accru, je suis contraint d'avouer que l'envie de protéger les uns m'a souvent rendu injuste envers les autres. Je crois donc aujourd'hui que les vieux dogmes des économistes politiques ne sont pas sans erreurs.

— Je ne suis pas bien savante dans toutes ces graves questions ; sir John ; mais il me semble que nous devons chercher la meilleure sécurité pour l'exercice judicieux du pouvoir dans les principes de la natice et de la morale.

— Sans aucun doute. Ceux qui soutiennent que les ignorants et les déshérités sont incapables d'exprimer une opinion concernant la chose publique sont obligés de convenir qu'on ne peut les retenir dans leur sphère que par la force. Or ; comme la science est une puissance, ils commencent par les maintenir dans leur ignorance ; et puis ils se prévalent de cet état d'abjec-

tion pour les empêcher de participer à l'exercice de l'autorité politique. Je pense qu'il ne saurait exister de milieu entre une franche admission du principe.

— Vous devriez vous rappeler, mon cher Goldencalf, que je suis très ignorante sur cette question. Nous devons pour notre part accepter les événements tels qu'ils surviennent, et nous montrer prudentes à admettre les innovations de principe.

Anna, en cherchant à détourner mon esprit de ses tendances contemplatives, paraissait inquiète et triste.

— C'est vrai, c'est vrai, répliquai-je vivement ; je suis sot et oublieux de parler ainsi dans un tel moment ; mais j'ai trop souffert pour mes anciennes théories pour les avoir entièrement oubliées. Je voulais seulement vous faire comprendre, Anna, que j'ai cessé de chercher le bonheur dans mes affections pour tout le monde, et que je n'en suis que mieux disposé à le trouver dans une seule affection.

— Le plus divin commandement de Dieu nous dit d'aimer notre prochain comme nous-même, répliqua l'adorable créature, qui parut contente de ma conclusion. J'ignore si nous atteindrons ce but en concentrant en nous-mêmes le plus pos-

sible des biens de ce monde, mais je crois que le cœur qui aime sincèrement une personne n'en est que plus disposé à conserver de bons sentiments à l'égard de ses semblables.

Je mis un baiser, sur la main qu'elle me tendit, et nous commençâmes à parler un peu plus des choses de ce monde. Notre entrevue aurait depuis plus d'une heure, lorsque le docteur intervint pour nous séparer et pour m'envoyer faire mes préparatifs pour notre retour en Angleterre.

Huit jours plus tard nous étions de retour dans notre vieille île.

Anna et son père partirent aussitôt pour le presbytère, me laissant en ville au milieu des avocats et des hommes d'affaires, pour me faire rendre compte des résultats de mes nombreux placements.

Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, presque tous avaient été fructueux et laissaient à ma disposition une forte somme que je fis porter chez mon banquier pour opérer de nouveaux placements.

Connaissant les goûts d'Anna, je fis l'acquisition d'une maison qui avait vue sur le parc de Saint-James, où la vue des arbres et des vertes prairies charmerait constamment ses yeux pendant notre sé-

jour en ville.

J'eus un long entretien avec milord Pledge, que je retrouvai au ministère, toujours actif, respectable et honoré. Il m'assura que tout s'était parfaitement bien passé au parlement, et que l'on ne s'était pas aperçu de mon absence. Nous réglâmes ensemble quelques préliminaires qui formeront le sujet du prochain chapitre, et je m'élançai sur les ailes de l'Amour, ou plutôt dans une chaise de poste à quatre chevaux, pour retourner au presbytère, pour retrouver la meilleure, la plus aimable, la plus belle, la plus sincère de toutes les filles de la Grande-Bretagne, qui possède tant de belles, d'aimables et de sincères jeunes filles.

Chapitre XXVII.

Bonheur. — La meilleure toilette en société. — Résultats d'une grande expérience. — La fin.

Deux mois plus tard j'étais le plus heureux des hommes au presbytère de Teuthpig. Nous nous trouvions au milieu du mois de juin, et l'arbre où dominait la fenêtre de la bibliothèque de mon cher tuteur resplendissait d'une luxuriante verdure. Le rosier, qui avait voulu lutter de fraîcheur et de coloris avec les joues d'Anna, étalait au Soleil ses pétales épanouis, et nous envoyait sur l'aile du zéphyr ses parfums enivrants sous le berceau où Anna et moi nous étions assis, bercés par le bonheur ineffable d'une union assortie. Les touffes de roses se posaient légèrement sur la robe blanche d'Anna, parure naturelle de la fiancée rougissante. Les teintes chaudes d'un Soleil couchant éclairaient d'une au-

réole d'or les traits brillants de santé de celle que je pouvais avec orgueil nommer mon épouse. Jamais encore je ne l'avais vue si belle. Nous causions du passé, et Anna me dépeignait combien elle avait souffert en écrivant, sur les instances du docteur, Cette lettre qui m'avait fait perdre la raison.

— J'aurais dû, mon ange, mieux vous connaître, plutôt que de vous soupçonner capable d'avoir volontairement écrit cette lettre ! lui dis-je pour répondre à ses protestations de regret en puisant ma confiance dans l'azur céleste de ses doux yeux ; vous étiez incapable de faire de la peine à quiconque vous eût offensée, comment ai-je pu supposer que vous ayez volontairement projeté de me plonger dans le désespoir ?

Anna ne put retenir ses larmes au souvenir des souffrances dont elle avait été la cause involontaire. Puis, souriant à travers ses larmes, sa physionomie s'éclaira d'un rayon de gaieté.

— Cette lettre ne devrait pas non plus être tout à fait mise à l'index, dit-elle ; car si vous ne l'aviez pas reçue, vous n'eussiez jamais visité les régions de Haut-Saut, de Saute-Bas, ni toutes les choses surprenantes qui sont écrites là dedans.

La chère créature mit la main sur un manuscrit roulé qu'elle venait de me rendre après en avoir parcouru le contenu, et son sourire prit une teinte mélancolique et triste.

Je passai une main sur mes yeux pour chasser le brouillard qui obscurcissait mon cerveau chaque fois qu'une allusion s'élevait entre nous à ce sujet. Je ne pouvais lui en vouloir, car j'étais sûr de son cœur, et je savais qu'il n'y avait aucune intention blessante dans ses paroles.

— Si vous aviez été ma compagne dans ce voyage, chère Anna, j'en eusse conservé le souvenir comme de l'une des plus heureuses époques de ma vie ; car s'il n'a pas été exempt de périls et de désagréments, il a eu aussi ses moments de plaisir et de satisfaction.

— Mon cher John, vous ne serez jamais un savant en fait de salut politique !

— C'est possible !... mais voici une dépêche que je viens de recevoir, qui m'épargnera de chercher plus longtemps à le devenir.

Je plaçai sur ses genoux un paquet sous enveloppe, que j'avais reçu le matin même par un courrier. Anna lut dans mes yeux la permission d'en rompre le cachet. Il conte-

nait ma nomination au titre de vicomte *houscholder* et pair du royaume. Il m'avait suffi de faire l'acquisition de trois autres collèges électoraux, et d'user de la protection de mon vieil ami, lord Piedge, pour arriver à ce degré d'honneur.

Ma chère femme était rayonnante ; et je crois qu'il est assez dans la nature d'une femme d'aimer s'entendre appeler vicomtesse ; mais elle jeta ses deux bras autour de mon cou, et protesta qu'elle se réjouissait pour moi de mon élévation, et non pour elle.

— Je vous devais cette surprise, Anna, comme récompense de votre foi gardée et de votre désintéressement dans l'affaire de lord Mac Dee.

— Et pourtant, Jack, il n'avait ni pommettes saillantes ni cheveux rouges, je vous assure ; et son accent eût séduit une fille moins capricieuse que moi.

Elle me fit cet aveu d'un air enjoué, et avec une certaine coquetterie, qui me donna à réfléchir combien une folie avait failli me faire perdre un précieux trésor, si le cœur que j'estimais tant eût été moins pur et moins naïf. Je l'attirai sur mon cœur, comme pour la défendre contre la présence d'un rival. Anna me sourit à travers ses

larmes, puis, s'efforçant de paraître calme, elle me dit d'une voix étouffée par l'émotion :

— Nous parlerons le moins souvent possible de ce voyage, John, pour songer à celui qui s'ouvre devant nous dans l'avenir ; mais nous en causerons encore quelquefois, afin qu'il n'y ait rien de caché entre nous.

Je séchai ses yeux humides par un baiser, et je répétai mot pour mot ses paroles.

Anna s'est souvenu de sa promesse, car elle a rarement fait allusion, au passé, et le plus souvent pour me rappeler ses angoisses plutôt que pour l'éveiller en moi le souvenir de mes propres impressions.

Mais tandis que le sujet de mon voyage dans la région des Monikins reste en interdit entre moi et ma femme, il n'en est pas de même entre moi et d'autres personnes. Le lecteur voudra peut-être avoir quelle impression le souvenir de cette étrange aventure avait laissé dans mon cerveau après un intervalle de dix années.

Il y eut des moments où tout se reproduisait à mon esprit comme les hallucinations d'un rêve. Mais en comparant les faits avec d'autres scènes où je fus appelé à jouer un rôle, je ne m'aperçois pas que le

souvenir de l'une soit plus invétéré que l'autre dans ma mémoire. Je retrouve dans les événements qui s'accomplissent autour de moi tant de points de ressemblance avec ceux gravés dans ma mémoire, que j'en conclus avoir été réellement à Haut-Saut de la manière que j'ai racontée, et que j'en aurai été ramené pendant un accès temporaire de fièvre chaude. Je crois donc que les pays de Haut-Saut et de Saute-Bas existent réellement, et après y avoir mûrement réfléchi, je crois avoir rendu justice au caractère monikin en général.

Le résultat de tant de méditations sur les faits dont j'ai été le témoin a été d'apporter divers changements dans mes premières opinions, et de modifier les notions dans lesquelles j'avais été élevé. Pour ne pas abuser de la patience du lecteur, je vais déduire un résumé sommaire de mes conclusions, et je prendrai congé de lui en le remerciant d'avoir bien voulu lire jusqu'au bout les élucubrations de ma pensée. Mais avant de terminer ainsi ma tâche, j'ajouterai quelques derniers renseignements sur un ou deux de mes compagnons de voyage.

Je n'ai jamais pu découvrir si nous avions réellement mangé le brigadier Sens-Com-

mun. La chair nous parut si savoureuse après huit jours de méditations philosophiques sur un sac de noix, que.je sujs porté à croire plutôt qu'un bon et solide dîner était seul capable de m'avoir lai-sé un aussi agréable souvenir. Néanmoins, ce v~gue ;ouveuil n'a pas laissé que de m'attrister quelquefois, et surtout dansle mois de novembre ; mais comme je remarque tous les jours quë les hommes se dévorent entre eux sous une forme ou sous Ulie autre, je cherche à me persuader qu'une légère différence dans l'espèce suffit pour m'affranchir de l'imputation de cannibale.

Je reçois souvent des lettres du capitaine Poke. Il n'est pas, j'en conviens, très explicite au sujet de notre voyage. Mais, en somme, j'ai décidé que le petit navire construit par lui l'avait été sur le modèle de notre véritable Walrus. Je le garde donc précieusement, pour avoir à présenter à mes amis des preuves certaines à l'appui de mon récit, connaissant l'importance de témoignages palpables vis-à-vis des esprits vulgaires.

Je n'entendis plus jamais parler de Bob ni des hommes de l'équipage. Le premier continua sans doute d'être traité à coups de pied jusqu'à ce que l'expérience le ren-

dît capable de tourner les pages de l'humanité, et de rendre pareil service à quelques-uns de ses semblables, en commémoration de ses souffrances passées.

Pour conclure : mes propres aventures et mes observations m'ont mis à même de déduire les conséquences suivantes :

Que les hommes aiment la liberté pour eux-mêmes, et très peu pour l'amour de leur prochain ;

Que le salut moral est nécessaire aux succès politiques dans Saute-Bas, comme aussi dans beaucoup d'autres pays ;

Que le mot civilisation est très arbitraire, signifiant une chose en France, une autre chose à Haut-Saut, et une troisième chose dans le Dorsetshire ;

Qu'il n'y a pas de différence sensible entre les motifs de la région polaire et les motifs de partout ailleurs ;

Que la vérité est une propriété comparative et locale, très influencée par les circonstances, le climat et la divergence des opinions publiques ;

Qu'il n'y a pas de sagesse humaine assez pure et sans tache pour qu'elle ne renferme la semence de sa propre réfutation ;

Que, de toutes les ocraties, comprenant

l'aristocratie et la démocratie, l'hypocrisie est la plus florissante ;

Que quiconque tombe dans les griffes de la loi peut s'estimer heureux d'en être quitte pour la perte de sa queue ;

Que la liberté est une expression traduisible, signifiant privilèges exclusifs dans un pays, aucuns privilèges dans l'autre, et privilèges inclusifs dans tous ;

Que la religion est un paradoxe, dans lequel l'abnégation et l'humilité sont posées comme doctrines en contradiction directe avec les sens des hommes ;

Que la philosophie et la caudalogie sont sœurs, l'une étant tout aussi facile à démontrer que l'autre ;

Que la philosophie, les principes moraux et la vertu sont choses délicieuses ; mais qu'ils ne sont, après tout, que les esclaves de l'estomac ; l'homme préférant plutôt manger son meilleur ami que de mourir de faim ;

Qu'une petite roue et une grande roue sont aussi nécessaires au mouvement d'une république qu'à la locomotion d'une diligence, et que ce que l'une gagne en périphérie l'autre le rattrape en activité dans le principe de rotation ;

Que de posséder un roi, c'est une chose, un trône une autre chose, et ni l'un ni l'autre une autre chose encore ;

Que tout raisonnement qui prend sa source dans un faux principe n'est plus un raisonnement ;

Que l'évidence de la vérité est aussi palpable que l'aurore boréale, et s'explique tout aussi aisément ;

Que les hommes qui ne reculent pas devant les dangers de pénétrer dans le bassin polaire reculent devant la peine d'avoir une opinion à eux, et qu'ils se mettent, comme le capitaine Poke, sous l'égide d'un patron ;

Que toute notre sagesse ne suffit pas à nous préserver de la fraude, les uns nous étourdissant par des sauts et culbutes, les autres nous aveuglant par l'accumulation de leurs privilèges ;

Que les hommes sont peu scrupuleux li observer l'humilité chrétienne, mais excessivement tenaces dans le maintien de leurs privilèges, à ce point qu'ils aimeront mieux se fier à des fripons avérés, qui les leur concéderont, qu'à la franchise de l'honnête homme, qui n'en tiendra pas compte ;

Que ceux qui apprécient judicieusement les faits contemporains sont les amis du

peuple, et deviennent le sel de la terre — voire même les plus patriotes d'entre les patriotes ;

Qu'il est fort heureux de penser que tout sera redressé dans le ciel, attendu que tout marche à peu près de travers en ce bas monde ;

Que celui qui possède une Anna possède la meilleure hypothèque humanitaire, et que plus il a de reproductions de son trésor, plus ses chances de bonheur augmentent ;

Que l'argent purifie communément nos esprits, comme le vin apaise notre soif, et qu'il est plus sage de confier nos intérêts à ceux qui en possèdent beaucoup ;

Que les autres ne nous envisagent jamais sous le même jour qui nous éclaire nous-même, témoin la manière dont le docteur Reasono me convertit d'un bienfaiteur en gouverneur du prince Bob ;

Que les honneurs semblent doux au plus humble, comme on a pu le remarquer lorsque le capitaine Poke fut nommé lord grand amiral ;

Qu'il n'y a pas de meilleur stimulant pour l'humanité qu'une bonne garantie en fortune et en honneurs ;

Que lorsque l'esprit s'appuie sur un système vil et dégradant, il ne manque jamais de trouver de bonnes raisons pour le justifier, peu d'hommes étant assez endurcis dans leurs crimes pour ne pas chercher à se tromper eux-mêmes aussi bien que leurs voisins ;

Que les académies entretiennent dans les sciences une bonne camaraderie, et que cette camaraderie fait arriver aux degrés de F. U. D. G. E. S, et de R. L. A. G. U. E. U. R. S. ;

Qu'un rouleau politique, bien qu'une bonne chose pour élever les droits et les privilèges, est un mauvais instrument pour élever des maisons, des temples et autres objets que nous pourrions nommer ;

Que les noms sont beaucoup plus utiles que les choses, el plus généralement compris, moins sujets à objection, plus faciles à circuler, et occupant moins de place ;

Que les ambassadeurs tournent le dos du trône devant le public, le aristocrates tirent devant un rideau cramoisi, et le roi s'y assied ;

Que la nature a créé des inégalités dans les hommes et dans les choses, et que les institutions humaines ayant pour but d'empêcher le fort d'opprimer le faible,

ergo les lois se sont donné le mot pour protéger le fort contre le faible ;

Que, de plus, les lois de la nature ayant fait un homme sage et un autre homme imbécile, celui-ci fort et celui-là faible... les lois humaines renversent le système, et font de l'imbécile un homme sage et de l'homme faible, un homme fort, j'obtins la pairie pour cette seule conclusion ;

Que les patrons sont d'ordinaire des énigmes et que les énigmes, pour beaucoup de gens, sont prises pour des patrons ;

Que l'expédient qui fait reposer la base de la société sur un principe du caractère le plus sordide, dénoncé par les révélations de Dieu, reconnu insuffisant par l'expérience des hommes, doit au moins pouvoir se contester sans exposer le contradicteur à être taxé de voleur ;

Que sous les agitations politiques nous apprenons rarement la modération, et que nous ne la connaîtrons que quand quarante mille milles carrés auront éclaté sous nos pieds ;

Que ce n'est pas un signe infaillible de supériorité d'esprit que de décrier nos semblables, tandis que toutes nos cordes sensibles vibrent pour nos cochons, nos

chats, nos biens et nos pierres ;

Que la sagesse de choix, comme les écoles de choix, propagent une science fort contestable ;

Que le peuple en entier ou en partie n'est jamais infaillible ;

Que l'amour pour le prochain est un sentiment divin et surhumain, mais que la philanthropie qui repose sur l'achat de terre au mille carré pour la revendre au pied cube est de la charogne pour les narines du juste ;

Que celui qui est réellement imbu de la simplicité républicaine se tient dans une petite sphère, afin de faire comme chacun qui a besoin de peu d'espace ;

Que l'habitude est chose invétérée, l'Esquimau préférant l'huile de baleine à un bifteck, un natif du Pérou chérissant plus son tam-tam que toute une bande de musiciens, et certains de nos compatriotes adressant dès compliments au ciel d'Angleterre ;

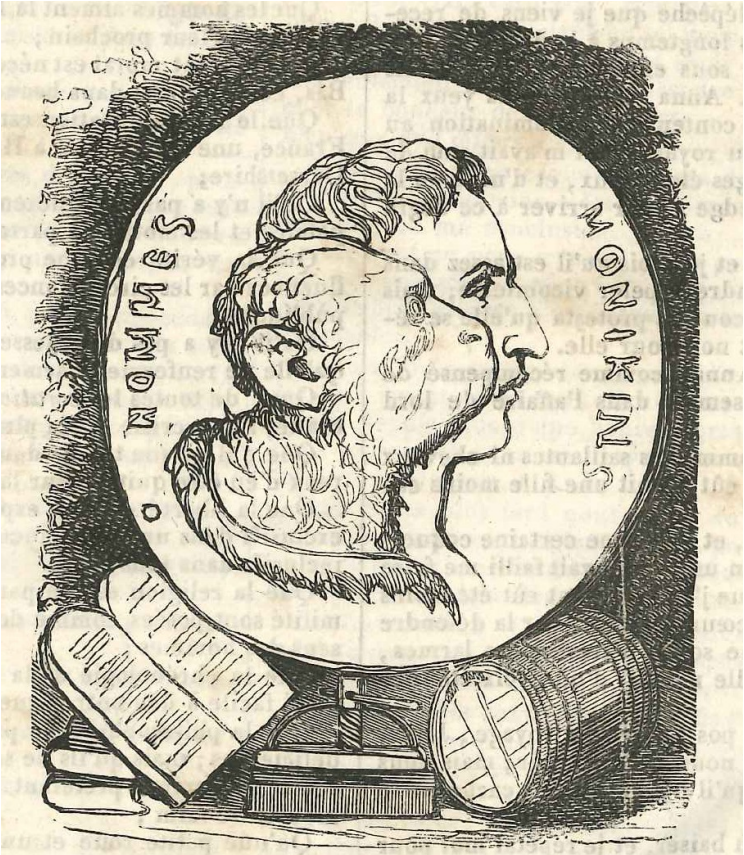
Qu'arranger un fait par le raisonnement est embarrassant, et donne lieu à contestation, tandis qu'adapter la raison à un fait est chose naturelle, facile et souvent nécessaire ;

Que ce que les hommes attestent pour leur propre intérêt, ils le jureront jusqu'à la fin, bien que le fait soit faux de tout point ;

Que les allégories nationales existent partout, la seule différence qui les distingue provenant des gradations dans la richesse des imaginations ;

Enfin...

Que les hommes ont plus des habitudes, des instincts, des dispositions, des désirs, des ridicules, de la reconnaissance et de l'honnêteté des Monikins qu'on ne le suppose généralement.



Les hommes se rapprochent plus des Monikins qu'on ne le croit en général.

Fin des Minikins